



Spiritus : 12 €

ISSN 0038-7665

SPIRITUS 210

Marie et la mission



2013

Revue d'expériences et recherches missionnaires

Spiritus

Actualité missionnaire

- **Migrants au Niger**
- **Campagne antiesclavagiste**

Dossier

Marie et la mission

Chroniques

- **Ecclesia in Medio Oriente**
- **Session d'été à Lyon**

N° 210

Mars 2013



Édito : Une racine... un visage

Actualité missionnaire

Mauro Armanino

Les flux migratoires au Niger. Lecture d'un signe des temps 7
Pays de transit par excellence entre l'Afrique noire et l'Afrique blanche, le Niger accueille un grand nombre de migrants. Presque tous ont perdu leurs biens et sont à la recherche de moyens pour reconstruire leur vie. La population et le gouvernement du Niger n'ont pas grand-chose à offrir, si ce n'est un peu d'humanité. L'auteur décrit le chemin de croix de ces migrants : leurs peines mais aussi leurs joies. La communauté chrétienne, en grande partie issue de migrations successives, s'efforce d'accompagner les nouveaux-venus. Leur présence est vue comme un signe des temps.

Jean-Claude Ceillier

Un engagement missionnaire remarquable. La campagne antiesclavagiste de Charles Lavigerie 1888-1890 15
Brève évocation d'une initiative courageuse du fondateur des Pères Blancs. Celui-ci s'engage aux plans culturel et politique. Il lance un plan d'action en vue de changer l'opinion publique en Europe et de trouver suffisamment de bienfaiteurs en mesure de soutenir des actions concrètes. Puis il n'hésite pas à s'adresser aux pouvoirs politiques et réussit effectivement à réveiller quelques consciences.

Dossier : Marie et la mission

Hendro Munsterman

Marie et la Bible
Une pluralité d'images au service de l'annonce de Jésus-Christ 21
À la suite de Sainte Thérèse de Lisieux et de Vatican II, l'auteur va boire à la source biblique, ce qui lui permet de mettre en lumière la signification de la figure de Marie dans les contextes de l'histoire du salut et de la vie en Église. Il présente les multiples images de Marie de Nazareth rencontrées dans le Nouveau Testament comme une richesse en vue de l'élaboration d'une mariologie solide. Qui plus est, cette diversité semble indiquer que notre approche missionnaire doit nécessairement tenir compte d'une grande variété de contextes, ce qui suppose une pluralité de processus d'inculturation suivant les circonstances concrètes dans lesquelles se trouvent les gens auxquels nous nous adressons.

Jean-Louis Barré

Marie, étoile de la nouvelle évangélisation

Marie et la mission dans le magistère catholique

34

Un aperçu des positions concernant Marie adoptées par le magistère catholique, les papes surtout. Elles encouragent et nourrissent la piété populaire, notamment en recommandant la prière du Rosaire. Ces dernières décennies, Marie est davantage présentée comme étoile de l'évangélisation alors qu'elle était plutôt vue comme étoile de la sanctification à l'époque qui a précédé Vatican II.

Michel Courvoisier

Marie, soutien de l'évangélisation

Spiritualité mariale chez les Oblats de Marie Immaculée

48

L'archiviste de la Province OMI de France esquisse l'évolution de la spiritualité mariale dans sa famille religieuse. Les textes officiels (Constitutions, etc.) ne mentionnent que sporadiquement Marie. C'est la prise en charge de sanctuaires mariaux par les Oblats qui va orienter leur spiritualité. Celle-ci évolue au cours des années et se situe aujourd'hui dans la ligne de Vatican II : Marie est modèle de foi et de fidélité, elle suit le chemin de la lumière et nous invite à la rejoindre...

Clodomiro L. Siller Acuña

Guadalupe : inculturation réussie

60

L'auteur présente brièvement l'événement guadeloupéen en commentant le texte du *Nícan Mopóhua* : le livre qui raconte. L'événement du Tepeyac et surtout sa réception au Mexique, sont de nos jours considérés comme une des expériences d'inculturation les mieux réussies du monde entier. Elle mérite d'être appelée : « nouvelle évangélisation ».

Eleazar López Hernández

Notre Dame de Guadalupe

Chemin du peuple mexicain vers Dieu

66

Appartenant au peuple zapotèque de Tehuantepec, le P. Hernández fait une « lecture indigène » du *Nícan Mopóhua* : « Notre-Dame de Guadalupe est une manifestation du *Mexique profond*, de tout ce que nous ressentons si fortement dans nos *cœurs* ». En Notre-Dame de Guadalupe, la *Tonantzín* millénaire, la Mère de tous les peuples mésoaméricains, la Dame du Maïs continue à soutenir le peuple dans sa lutte contre l'injustice.

Flavien Nkay Malu

La dévotion mariale en République Démocratique du Congo

74

Historien, l'Abbé Malu retrace le chemin emprunté par la dévotion mariale en RDC et évoque ensuite brièvement quelques pratiques actuelles. La « deuxième évangélisation » de la RDC coïncidait avec l'ère mariale en Europe. Les missionnaires belges importèrent ce modèle, y compris ses caractéristiques nettement antiprotestantes. Au plan social, la dévotion mariale se situait dans le domaine de l'identitaire : elle distinguait et elle séparait... Au plan religieux, elle était source de réconfort, surtout en période d'adversité. Les expressions locales de cette dévotion sont restées « sous contrôle » des missionnaires, puis de la hiérarchie catholique, jusque dans les années 80. Plusieurs facteurs (visite de Jean-Paul II, crise économique et sociale, effervescence du renouveau charismatique) semblent avoir conduit à un regain de dévotion mariale. Quelques fidèles affirment avoir eu une apparition de la Vierge ; apparitions qui font l'objet de plusieurs études, mais sur lesquelles la hiérarchie ne s'est pas encore prononcée.

Marie-Hélène Robert

La grâce de Marie pour la mission de l'Église

87

Toute grâce reçue déborde, rayonne et rejait ; elle est donc essentiellement missionnaire. Reprenant une à une les grâces que Marie a reçues, l'auteur se demande à quelle mission Marie et l'Église sont conviées, Que dit la grâce de la maternité de Marie au sujet de la participation de l'Église et de l'humanité à la mission du Christ sauveur ? Elle affirme essentiellement que cette participation est possible pour tout être humain et qu'elle constitue l'expression par excellence de la splendeur de chaque personne humaine créée à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Chroniques

Henri Teissier

Communion et témoignage. Quelques réflexions à propos de l'exhortation apostolique *Ecclesia in Medio Oriente*

101

Texte de la conférence que l'archevêque émérite d'Alger a donnée à Beyrouth (Liban) le 17 octobre 2012. L'auteur développe les thèmes suivants : communion et témoignage, recherche de la vérité, fondamentalismes, migrations.

Pierre Diarra

**Se former à la mission universelle
Session d'été à Lyon du 27 au 31 août 2012**

114

Quatre-vingts participants ont réfléchi ensemble sur nombre de questions actuelles : Comment rester missionnaire quand on commence à se fatiguer ? Sommes-nous en mesure d'accueillir des missionnaires venus d'ailleurs ? Comment se laisser interpeller par l'année de la foi ? Comment faire bon usage d'internet, de twitter ?

Livres

Recensions

121

Paul Christophe, *Des missionnaires plongés dans la Grande Guerre 1914-1918.*

Olivier Rota, *Essai sur le philosémitisme catholique.*

Ferdinand Guillén Preckler, *Dieu dans la littérature africaine.*

Philippe Béguerie et Jean-Noël Bezançon, *La messe de Paul VI.*

Servante du Seigneur

Depuis la nuit de Bethléem
Plus de mère qui berce
L'enfant de son bonheur
Sans que soit rappelé
Le jour où Dieu nous fut donné.

Refrain : Servante du Seigneur,
Tu nous montres le destin du peuple de la foi.

Depuis l'Égypte de l'exil
Plus de mère qui cherche
Un toit pour son enfant
Sans que soit rappelé
Le jour où Dieu fut étranger.

Depuis l'épreuve de la croix
Plus de mère qui veille
L'enfant qui va mourir
Sans que soit rappelé
Le jour où Dieu nous a sauvés.

Depuis ta gloire auprès de Dieu
Plus de mère qui porte
La paix malgré le deuil
Sans que soit rappelé
Le jour du Christ ressuscité.

Claude Tassin

Une racine... un visage

*J*e propose au lecteur qui vient d'ouvrir ce numéro de Spiritus de le fermer... et de regarder attentivement la photo à la dernière page de la couverture. Elle montre la statue de la Vierge Marie qui se trouve dans la chapelle des Missionnaires du Verbe Divin (SVD) à l'Université Fu Jen (Taipei, Taïwan). C'est l'œuvre du célèbre artiste chinois Ju Ming. Celui-ci a réussi à évoquer un long processus de rencontres et recherches en sculptant un visage féminin sur une racine légèrement retouchée.

En 1977, le P. Mathias Christian, SVD autrichien, visite le Musée de l'Histoire à Taipei où il découvre l'œuvre d'un jeune artiste, Ju Ming, disciple de Yang Ying-feng, grand spécialiste de l'art sacré populaire ornant de multiples temples et autels domestiques. Le missionnaire est frappé par le style moderne et simple, légèrement abstrait, mais en même temps très évocateur des sentiments du peuple chinois. Les statues de Tai Chi Chuan, de Confucius, de Gwang Gung et d'autres héros populaires sont accueillies avec enthousiasme par le monde de la culture. Le peuple aime surtout ses représentations de scènes de la vie concrète, par exemple les paysans au travail avec leurs buffles.

Le P. Christian pense à la possibilité de demander à Ju Ming de faire des statues chrétiennes. Celles-ci aideraient certainement à rendre la Bonne Nouvelle plus accessible au peuple. Un coup de fil, et le voilà dans l'atelier de l'artiste qui l'accueille aimablement. Après une longue et très agréable conversation, Ju Ming dit qu'il est disposé à sculpter des figures chrétiennes, mais qu'il a besoin d'un temps de préparation. Question de comprendre et de sentir ce que ces figures signifient pour les chrétiens.

Quelque temps après, Ju Ming visite Rome ; il est fort impressionné par la basilique St Pierre. En Italie, il commence à sentir ce qu'est l'art chré-

rien et il fait une petite statue du Bon Pasteur qu'aussitôt après son retour il remet au P. Christian. Entre temps, il s'est également rendu compte que les missionnaires ne sont pas des étrangers à la recherche d'argent et qu'ils mettent tout ce qu'ils gagnent en commun... De bon cœur, il offre gracieusement la statue au P. Christian. Il lui en donnera même par la suite une deuxième, la première ayant été volée. Une amitié solide se développe.

Quelques années plus tard, les responsables de la communauté SVD demandent à Yang Ying-feng de rénover leur modeste chapelle à l'université afin que les Chinois puissent s'y sentir vraiment chez eux. Ju Ming est invité à sculpter une statue de la Vierge Marie. Il échange longuement avec son ami, le P. Christian, sur la signification de la figure de Marie. Un moment, il pense à Guan Yin, la déesse de la miséricorde, mais comprend vite que Marie est d'un tout autre ordre. C'est là qu'il se souvient de la racine qu'il a légèrement dégauchie tout en accentuant un peu certaines formes. Il sculpte alors un visage féminin en haut de la racine... Elle est là, la Vierge Marie. En la voyant pour la première fois, le P. Christian est choqué, mais en la regardant plus longuement en compagnie de son ami, il se laisse envahir par sa beauté, sa bienveillance et sa sérénité.

En utilisant une matière brute, sans beauté apparente, qui résiste au ciseau du sculpteur, Ju Ming ne cache rien de la réalité souvent très dure de la vie. Mais il lui donne un visage, petit mais très significatif. Un visage de femme, de maman ; sa bonté, sa miséricorde, son humilité et sa douceur changent tout. La statue évoque la dimension féminine présente dans tout être humain. Celle-ci, comme la statue, contribue à donner une forme concrète à la dignité et à la simplicité, à la sérénité et au dynamisme, aux réalités de l'au-delà et à celles d'ici-bas...

Les articles du dossier de ce numéro sont également issus d'un long cheminement personnel qui a permis à leurs auteurs, chacun à sa façon et selon son expérience concrète, de mieux saisir ce que la figure de Marie peut signifier pour la transmission de la foi, dimension essentielle de la mission. Bonne lecture !

Eric Manhaeghe

Les flux migratoires au Niger

Lecture d'un signe des temps

Mauro Armanino

L'auteur est missionnaire SMA et a œuvré dans plusieurs pays, entre autres en Côte d'Ivoire et au Libéria pendant la guerre civile. Ensuite il a séjourné à Gênes, où il s'est occupé des migrants dans le port de cette ville italienne. Au Niger, après avoir exercé son ministère auprès des réfugiés de Lybie dans la région d'Agadez, il travaille désormais à Niamey où il s'occupe du camp de réfugiés maliens au nord de la ville. C'est de là qu'il a envoyé cet article qui a paru sous une autre forme dans le site SMA international : www.smainternational.info.

Situé entre l'Afrique du Nord et l'Afrique subsaharienne, le Niger peut être considéré comme le pays de transit par excellence entre l'Afrique noire et l'Afrique blanche. L'observateur y note des flux migratoires dans plusieurs directions : avec l'Afrique du Nord dans les deux sens, mais aussi une migration interne des campagnes vers les villes.

Suite aux événements en Lybie, beaucoup de Nigériens avaient quitté ce pays pour échapper à la violence dont ils étaient une cible privilégiée. Malgré le fait que l'ordre et le droit ne soient toujours pas garantis en Libye, beaucoup de Nigériens y sont repartis. Pourquoi ? Ces migrants étaient rentrés au Niger parce qu'ils n'avaient pas le choix : c'était ça ou la mort ! Cependant, la situation dans leur pays d'origine est très pénible : la crise alimentaire y

sévit depuis deux ans. Il est vrai que le gouvernement avait promis de leur venir en aide, mais il n'est pas en mesure d'honorer cette promesse. Que faire alors ? Tenter sa chance en prenant le risque de repartir en Libye dans l'espoir d'y trouver les moyens de survivre. Beaucoup estiment qu'ils n'auront jamais de quoi vivre dignement dans leur pays d'origine. La plupart pensent qu'en Lybie ils réussiront à obtenir un emploi leur permettant d'envoyer de l'argent à leurs familles au Niger. Il s'agit de plusieurs milliers de personnes ! Les maisons de transit de l'Organisation internationale pour les migrations (OIM) signalent avoir assisté, entre avril et octobre 2012, 5 744 personnes qui avaient tenté en vain de regagner l'Afrique du Nord.

Les migrants nigériens se dirigent aussi vers d'autres terres d'accueil. Ceux qui avaient quitté la Côte-d'Ivoire tentent d'y retourner après la chute de Gbagbo, même si la sécurité y reste précaire. Ils prennent ce risque parce qu'ils espèrent y trouver un travail rémunéré. Le Gabon constitue une « terre promise » aux yeux des gens de Tahoua ; les habitants de Difa, Maradi et Zinder espèrent qu'ils pourront se faire une nouvelle vie au Nigéria, même s'il faut souligner que les actes de violence attribués à « Boko Haram » ont, du moins pour le moment, un effet dissuasif.

Conséquences de la crise libyenne

Le conflit en Libye, qui a conduit à la chute de Kadhafi, n'a pas été sans conséquences pour les pays sahéliens. La prolifération des armes dans toute la sous-région n'était évidemment pas de nature à rassurer la population. Le flux énorme de migrants, terrifiés et souvent dépourvus de tout, a encore davantage déstabilisé une zone déjà fragile. Le Niger, pays limitrophe de la Libye et pays d'origine de beaucoup de migrants, a été gravement affecté. Il s'est efforcé d'accueillir plus de 300 000 de ses propres ressortissants en fuite et il a en outre cherché à faciliter le transit d'Ivoiriens, de Maliens, de Béninois et d'autres Africains qui tentaient de regagner leur propre pays après avoir abandonné tous leurs biens.

Pour la plupart, le voyage du retour a été pénible. Seulement un petit nombre d'entre eux avaient pressenti la catastrophe et réussi à rentrer par leurs propres moyens avec le peu de biens qu'ils avaient pu sauver. Tous les autres ont été contraints de tout abandonner et de prendre la fuite dans l'espoir de rester au moins en vie. L'OIM a mis à leur disposition des moyens de transport (des camions à partir de plusieurs points de la frontière et plus tard des avions à partir du Caire). Malgré cette assistance, le long voyage de Tripoli, Misrata, Syrte et Sebha vers le Niger a épuisé beaucoup de gens.

La difficile réintégration

Rentrés les mains vides, les migrants nigériens ont retrouvé leur patrie frappée par une famine qui affecte près de la moitié de la population. C'est une situation particulièrement pénible. Les familles sur place sont désormais privées de la solidarité de leurs membres qui envoyaient de l'argent de l'étranger. Ceux-ci, salués pendant des années comme les « sauveurs » de la famille, se sentent maintenant réduits au statut de principal fardeau de la famille. Et il n'y a pas que ceux qui ont dû quitter la Lybie, il faut aussi nourrir les milliers de personnes rentrées de la Côte d'Ivoire déstabilisée. La douleur que ces gens éprouvent défie toute imagination...

Le gouvernement a essayé de mettre en œuvre un programme de réinsertion. Il en avait confié la charge à un comité national présidé par le directeur de cabinet du premier ministre. L'objectif était d'obtenir 15 milliards de F. CFA de bailleurs de fonds extérieurs. Il est difficile de savoir dans quelle mesure cet objectif a été atteint, mais il est sûr qu'à peine un milliard a été utilisé au profit des rapatriés. Il n'a donc pas été possible d'aider les victimes à monter des microprojets. D'autres promesses, comme la distribution ciblée et gratuite de vivres, la mise en œuvre d'un système de transfert d'argent, la distribution de petits ruminants, etc., n'ont que partiellement été tenues. Malgré ce contexte difficile, quelques personnes dynamiques ont tout de même réussi à fonder une association : le Collectif des rapatriés au Niger.

Autres types de migration

La migration au Niger ne va pas dans un seul sens. Il est vrai que beaucoup de Nigériens émigrent vers les pays voisins, mais il y a aussi un mouvement d'immigration : des ressortissants de pays voisins comme le Burkina Faso, le Bénin, le Togo, le Nigéria et la Côte d'Ivoire viennent s'installer au Niger. On trouve parmi eux quelques cadres, mais aussi et surtout des ouvriers qualifiés dans des domaines qui n'ont jamais fait partie des traditions nigériennes : ateliers de réparation, garages, restaurants, etc. Beaucoup de serveuses de bar et d'employés de maison sont d'origine étrangère. D'après les estimations les plus réalistes, ces immigrants sont entre 150 000 et 200 000.

N'oublions pas non plus la migration interne, même si des données statistiques fiables font défaut. Les zones rurales du Niger souffrent d'une « famine structurelle ». D'où les migrations saisonnières vers les villes ou l'étranger pour permettre au village de survivre. En effet, beaucoup ont épuisé leur réserve de nourriture avant l'arrivée de la nouvelle récolte, ce qui signifie que certains doivent chercher ailleurs de quoi se nourrir. Plusieurs autres facteurs (politiques, sécuritaires, etc.) ont également contribué à cette migration qui perd graduellement son caractère saisonnier. Les gens restent en ville, mais sans pouvoir s'assurer un revenu régulier. Le retour forcé de ceux qui étaient à l'étranger accentue cette tendance. Signalons encore que ce type de migration touche surtout les hommes, les femmes restant le plus souvent encore dans les villages.

Le conflit au Mali

Le récent conflit au Mali a créé un flux migratoire supplémentaire. Au moment où je rédige cet article (octobre 2012), les réfugiés maliens sont environ 180 000, répartis sur trois pays : le Burkina Faso, la Mauritanie et le Niger (ndlr : entre temps leur nombre a fortement augmenté). Au Niger, plusieurs camps se situent le long de la frontière avec le Mali, dans la région de Tillabéry. Il faut en même temps continuer à s'occuper d'environ 400 réfugiés de la

Côte d'Ivoire, du Tchad, de la République démocratique du Congo, de Centrafrique et du Rwanda, qui y séjournent depuis quelques années déjà. Le Haut Commissariat pour les Réfugiés (HCR), des organisations non gouvernementales (ONG) et la *Caritas*, organisation de l'Église catholique, s'efforcent d'aider ces gens dans la mesure du possible.

Exploitation des personnes

Un premier problème grave de déshumanisation qui se pose dans un pays de transit comme le Niger, c'est la traite humaine. Des filles, pour la plupart originaires du Nigéria, traversent le Niger et sont ensuite acheminées vers l'Algérie d'où elles sont expédiées en Europe. Des témoignages d'Arlit et d'Agadez confirment cette pratique infâme. Les réseaux de prostitution opèrent discrètement et il est impossible d'obtenir des données fiables.

Le problème de la mendicité infantile est plus visible. Elle revêt souvent la forme traditionnellement pratiquée par les écoles coraniques à des fins éducatives. Fortement critiquée de nos jours, cette pratique est toujours imposée à des milliers d'enfants en âge scolaire. Ils accompagnent le plus souvent les aveugles qui mendient le long des rues et aux carrefours de Niamey. D'autres enfants sont contraints de travailler dans les mines, ce qui ne peut être légitimé par la tradition. La *Caritas Développement* (CADEV) fait tout ce qui est en son pouvoir pour mettre fin à ces traitements dégradants.

L'Église accompagne les migrants...

Il n'est pas difficile de voir quels sont les besoins les plus urgents de ces gens. Autre chose est d'y répondre efficacement ! Ils ont besoin d'accueil, de personnes qui les écoutent, d'une maison, de soins de santé, de multiples services qui les aident à prendre de nouveau en main leur vie, etc. Tous les migrants et les réfugiés sont vulnérables ; les femmes et les enfants le sont davantage. Souvent, ils n'ont plus de documents, ils ne connaissent pas la

langue... et les gens du lieu d'accueil ne sont pas préparés non plus à leur nouvelle mission d'hospitalité... Les difficultés sont énormes, mais pas insurmontables.

De bonne volonté, le gouvernement n'a pas les moyens d'apporter une réponse adéquate aux énormes besoins qui s'accumulent. C'est pourquoi les Institutions internationales et les ONG acceptent de prendre en charge les camps de réfugiés. C'est dans ce cadre que la CADEV participe à ces projets, surtout à Agadez dans le diocèse de Maradi. À Niamey, le diocèse a organisé un service d'accueil avec l'OIM.

En 2012, l'Église a ainsi pu cheminer avec les migrants étrangers, les réfugiés et les demandeurs d'asile. À Niamey, nous avons accueilli entre 400 et 500 personnes. Les représentants des Comités de Solidarité et de Développement (CSD) des paroisses de la ville se sont réunis chaque mois afin d'orienter le service d'accueil en fonction de la situation concrète. Les membres de ce Comité offrent en premier lieu un service d'écoute et aident les gens à s'orienter vers les institutions susceptibles de répondre adéquatement à leurs besoins : Croix-Rouge, OIM, consulat de leur pays, etc.

Les services de l'Église assistent aussi ceux qui, pour l'une ou l'autre raison, doivent rester pendant des jours à Niamey : nourriture (2 à 3 semaines au maximum), couvertures, kit d'hygiène, habits, loyer (seulement un mois), un peu d'argent (souvent pour payer la communication). S'il y a urgence, on offre des soins médicaux. Un certain nombre de réfugiés ont séjourné dans des camps de détention (en Algérie ou en Lybie), ce qui a parfois ruiné leur santé. D'autres personnes, surtout celles venant du Darfour au Soudan, ont été systématiquement maltraitées et souffrent de traumatismes aigus. Même arrivés au Niger, les réfugiés ne sont pas en sécurité ! Nous avons à plusieurs reprises dénoncé les rackets perpétrés à proximité des frontières, plus particulièrement à Assamaka-Arlit et Agadez. La Communauté économique des États de l'Afrique de l'Ouest (CEDEAO) devrait assurer la sécurité le long des frontières, mais n'y parvient que rarement. À ces difficultés s'en ajoutent encore d'autres : les « ghettos » à Agadez, le manque de documents officiels, l'absence ou le dysfonctionne-

ment des services diplomatiques du pays d'origine, l'indifférence des habitants du lieu qui vivent eux-mêmes dans la misère... On ne s'étonne donc pas que beaucoup de migrants se sentent totalement abandonnés. Même nous, nous ne sommes pas en mesure de faire beaucoup, sauf apporter une faible lueur d'espoir...

Les CSD de Niamey ont ainsi pu aider les chrétiens béninois, contraints de fuir les combats au Mali, à rentrer dans leur pays d'origine. Ils ont également accueilli et aidé les migrants camerounais qui avaient dû abandonner la « maison du migrant » de Gao parce qu'elle avait été occupée par des bandes armées. Grâce à une intervention de l'OIM, ces Camerounais ont pu être rapatriés. Les CSD se sont également occupés des Maliens en fuite, ce qui leur a permis d'établir des contacts avec l'ambassade de leur pays à Niamey et avec l'Association des ressortissants du Mali. Ces contacts leur ont permis de se sentir un peu moins abandonnés. Dans l'ensemble, nous avons ainsi pu encourager et aider une centaine de personnes.

La plupart des catholiques au Niger sont eux-mêmes des immigrants (originaires des pays de l'Afrique de l'Ouest et du Nigéria), ce qui les rend plus sensibles aux problèmes des migrants venus contre leur gré dans le pays. Le Mouvement des travailleurs chrétiens cherche ainsi à organiser les migrants qui travaillent comme employés de maison ou serveuses de bar. Il est difficile d'assurer un suivi pour tous ces gens, la plupart des contacts étant ponctuels et souvent superficiels. Avec ceux que nous fréquentons depuis plus longtemps nous avons des rencontres mensuelles. Ce sont des occasions de partager le cheminement et la foi vécue de chacun. La plupart de ces migrants sont chrétiens et certains s'engagent même ici et là dans les paroisses.

Miroir, révélateur

Le ministère auprès des migrants est partie intégrante du service *Caritas*. Dans beaucoup de paroisses il y a un CSD, ce qui contribue à la sensibilisation de l'ensemble des paroissiens. Des rapports et des documents de formation sont régulièrement diffusés parmi le clergé et les religieux. Ainsi s'est développée une réflexion particulière sur la migration. En tant que chrétiens et ministres de

l'Église, nous y voyons un « signe des temps ». À travers ces flux migratoires Dieu nous dit quelque chose d'important, non seulement en ce qui concerne les migrants eux-mêmes, mais aussi en ce qui nous concerne en tant que Peuple de Dieu. Par leur présence et les réactions qu'ils suscitent, les migrants et les réfugiés sont comme un « miroir » et révélateur de la société ; révélateur aussi de ce qu'est et fait l'Église : une communauté de foi ouverte, hospitalière... ou quelque chose de différent...

Au plan structurel, nous avons tenté de créer un collectif d'associations travaillant avec les migrants, ce qui nous a permis d'organiser des « Journées des migrants ». Il a également été possible de mettre sur pied des « Journées du film migrant » et de présenter une pièce de théâtre sur les migrants au Centre culturel franco-nigérien. À l'occasion de la Journée mondiale des réfugiés, nous célébrons une messe à la cathédrale à laquelle tous sont invités. Cette année, pour la première fois, les réfugiés ont été les protagonistes de leur propre « journée » : ils ont organisé une exposition d'objets fabriqués par eux-mêmes et projeté des témoignages enregistrés sur vidéo.

Il reste évidemment beaucoup à faire. Nous essayons de former une association pour les Libériens refoulés d'Afrique du Nord. Certains veulent rentrer chez eux, tandis que d'autres veulent tenter une nouvelle aventure ailleurs. Nous aimerions répondre au besoin urgent d'une formation technique, même rudimentaire, qui permettrait à un grand nombre d'apprendre un métier. La coordination de nos initiatives avec d'autres organismes comme l'OIM doit être renforcée. Nous rêvons de pouvoir offrir un jour l'assistance psychologique dont les migrants ont un besoin urgent. Des contacts avec un expert ont été pris... Nous ressentons nous-mêmes le besoin d'améliorer la communication sur les réalités de la migration : trouver et former des gens qui soient en mesure de sensibiliser les autres. Il faut rendre les migrants plus visibles et les aider à prendre eux-mêmes la parole...

Mauro Armanino

Un engagement missionnaire remarquable

***La campagne antiesclavagiste
de Charles Lavigerie 1888-1890***

Jean-Claude Ceillier

Missionnaire d'Afrique (Père Blanc), Jean-Claude Ceillier a enseigné dans plusieurs grands séminaires en Afrique occidentale. Il a publié une brève histoire de l'Église des premiers siècles à l'usage de ces mêmes séminaires. Après avoir occupé divers postes de responsabilité dans la Société, il est actuellement en charge du service historique qui vient de publier la brochure Le cardinal Charles Lavigerie et la campagne antiesclavagiste. Collection « Série historique », 11. Rome, Société des Missionnaires d'Afrique, 2012, 178 p.

Charles Allemand-Lavigerie, né au sud-ouest de la France en 1825, fit des études brillantes au grand séminaire puis au séminaire des Carmes à Paris. Jeune prêtre, il assuma avec un dynamisme remarquable la direction de l'Œuvre des Écoles d'Orient, puis servit quelques années à la curie romaine avant d'être nommé, à l'âge de 38 ans, évêque du diocèse de Nancy, en 1863. C'est là que mûrit sans doute sa vocation missionnaire, et lorsqu'on lui demanda d'accepter la charge du diocèse d'Alger, en 1867, il accepta aussitôt. Il exerça ce service pastoral pendant vingt-cinq ans, et c'est dans ce cadre qu'il ouvrit son ministère à une dimension missionnaire d'une ampleur remarquable. Fondateur de deux instituts pour la mission en Afrique, les Sœurs Missionnaires de Notre Dame (SMNDA) et les Missionnaires d'Afrique (M.Afr.), il se passionna pour ce grand continent (encore très peu

connu du monde européen à cette époque), pour son passé, pour sa culture et pour ses peuples. Le pape Léon XIII appréciait cette personnalité assez exceptionnelle et il éleva Mgr Lavigerie au cardinalat en 1882. C'est dans le droit fil de cet engagement pour la mission et pour le service des hommes qu'il faut situer la campagne antiesclavagiste dont il est question ici.

Interventions auprès des États et du Pape

En 1888 Lavigerie a déjà une connaissance approfondie de certaines réalités qui marquent le continent africain, et parmi ces réalités il en est une qui le meurtrit plus particulièrement, celle de l'esclavage. Il est bien informé par les témoignages de certains grands explorateurs, mais aussi par les correspondances de ses missionnaires qui sont présents dans la région dite des Grands Lacs depuis l'arrivée de leur première caravane, en 1878. Il sait l'ampleur des razzias, les parcours des caravanes d'esclavagistes entre les lacs du centre et la côte de l'Océan Indien, les souffrances inimaginables des esclaves pendant ces longues marches forcées, et le cynisme des trafiquants. À plusieurs reprises, dès le début des années 80, Lavigerie a essayé de faire intervenir l'une ou l'autre puissance européenne, notamment la Grande-Bretagne, et même le Saint-Siège, sans résultat.

En 1888, une occasion se présente pour intervenir à nouveau. Le Brésil annonce en effet une loi qui abolira définitivement l'esclavage dans son territoire et le pape Léon XIII décide de publier une encyclique pour approuver cette décision. Aussitôt le cardinal Lavigerie lui demande d'y mentionner le drame que l'Afrique continue de vivre en ce domaine, et le pape acquiesce à cette demande. En même temps, au mois de mai de cette année 88, de grandes manifestations se préparent à Rome pour le jubilé de 50 ans de sacerdoce de Léon XIII, et Lavigerie, cette fois encore, intervient : il vient saluer le saint Père accompagné d'un groupe de jeunes chrétiens noirs et plaide à nouveau, publiquement et au cours d'une audience privée, pour la cause des victimes de l'esclavagisme dans le continent africain. Léon XIII, impressionné, pense alors qu'il faut intervenir plus ouvertement et lui répond : Nous comptons sur vous, Monsieur le Cardinal, pour le succès de

cette entreprise. Cette réponse prend aussitôt valeur d'une mission à remplir pour Lavigerie et c'est ainsi qu'il va faire organiser une campagne antiesclavagiste de grande envergure et qu'il encouragera le développement le plus large possible de cette campagne.

Gagner l'opinion publique à la cause

Lavigerie conçoit aussitôt un plan d'action à trois directions : une large couverture géographique à travers l'Europe, des interventions qui touchent le grand public par le biais de conférences, articles de presse et autres prises de parole, et enfin la mise en place d'un réseau d'associations nationales ou locales destinées à entretenir l'intérêt des bienfaiteurs et à soutenir des actions concrètes. En ce qui concerne précisément les actions pratiques, Lavigerie pense initialement reprendre un projet qu'il avait conçu quelques années plus tôt, celui de la création d'une milice de laïcs armés qui protégerait des centres de refuge pour les esclaves échappés ou rachetés, et qui pourrait intervenir selon les circonstances. Disons dès maintenant que ce projet ne pourra pas aboutir, notamment à cause des réticences marquées par les puissances coloniales établies sur le continent africain.

La première manifestation de ce vaste programme a lieu à Paris avec une conférence publique donnée le 1^{er} juillet en l'église Saint Sulpice. Après une longue description des souffrances subies par les esclaves, Lavigerie en appelle à la générosité pour les dons et au courage des jeunes gens qui accepteraient de s'enrôler pour aller défendre et protéger ces victimes. Lavigerie est un orateur de grand talent, sa stature en impose, et cette première conférence remporte un grand succès, autant dans la presse que dans l'opinion publique française. Dans les semaines qui suivent il intervient de la même manière en Italie, en Grande-Bretagne, et en Belgique où il donne une grande conférence en l'église sainte Gudule (Bruxelles), le 15 août. Une des dernières grandes conférences publiques sera celle donnée à Rome, dans l'église du Gesù, l'avant-veille de Noël 1888.

Partout l'opinion publique est bouleversée par la révélation de l'ampleur de ce trafic d'esclaves en Afrique Centrale. Les autorités

politiques sont concernées elles aussi, et Lavigerie cherche à provoquer des prises de position officielles, éventuellement des démarches diplomatiques et même militaires en vue de mettre fin à la traite, notamment sur les côtes de l'Océan Indien et dans la Mer Rouge. Les réactions diffèrent cependant selon les intérêts des États concernés. En Angleterre le soutien est acquis car le pays est conscientisé depuis longtemps quant à ce problème. En Belgique, le roi Léopold II craint des ingérences dans son territoire du Congo et Lavigerie doit en tenir compte dans ses diverses interventions. Néanmoins, partout l'opinion publique approuve et soutient sa campagne, et en ce sens on peut dire qu'elle remporte déjà un succès réel.

Comités de soutien et rencontres internationales

Dans ce programme, on l'a dit, le Cardinal a prévu la création de comités de soutien, nationaux ou locaux, pour soutenir l'attention et l'engagement des populations. Plusieurs comités sont ainsi fondés dans les pays qu'il visite. Dans d'autres pays où il ne peut pas se rendre, il prend des contacts, envoie des communications et appuie la création de groupes de bienfaiteurs. Il contactera ainsi l'Allemagne, la Suisse, les Pays-Bas, l'Autriche, l'Espagne, le Portugal. Il souhaite cependant aller plus loin en provoquant la réunion d'un congrès international où les gouvernements s'engageraient publiquement à faire cesser l'esclavagisme en Afrique. Après plusieurs tentatives sans résultat, ce projet va finalement aboutir et un congrès se tient à Bruxelles en novembre 1889. Seize puissances y sont représentées, et les travaux s'étendent sur plusieurs mois puisque le congrès est officiellement clos en juillet 1890. Lavigerie n'y est pas présent, mais son nom est fréquemment cité et il se dira heureux des décisions prises, notamment en ce qui concerne les contrôles maritimes qui se mettront en place le long des côtes orientales du continent africain. Il souhaite cependant organiser, sous son propre contrôle cette fois, une nouvelle assemblée pour réunir les représentants des comités antiesclavagistes. Ce congrès se tient à Paris en septembre 1890, et cette fois encore le sens de l'organisation du Cardinal et le poids de sa personnalité permettent de consolider les initiatives déjà prises et de mieux coordonner l'ensemble des projets.

Après un voyage à Rome pour rendre compte au Saint-Père de cette campagne, Lavigerie, épuisé par ces mois de travail intense, revient dans son diocèse à Alger à l'automne de l'année 1890 . L'ampleur de cette campagne et sa remarquable organisation ont permis sans aucun doute de faire progresser la solution de ce drame de l'esclavagisme. Comme Lavigerie le disait lui-même dans sa première conférence publique, un grand cri s'est fait entendre, cri d'indignation poussé par le vieux Cardinal, à la fois au nom de l'humanité et au nom de l'Évangile.

Jean-Claude Ceillier

Prix abonnements 2013

Nous informons les lecteurs qu'à partir de 2013, le prix d'un abonnement augmentera légèrement. Les frais d'envoi nous y obligent... Voici les nouveaux prix : 40 € pour la zone 1 et 30 € pour la zone 2 ; 12 € le numéro.

Les moyens électroniques de communication permettent désormais une réaction plus rapide que par le passé. Par conséquent, tout abonnement qui ne sera pas renouvelé fin juillet de l'année en cours (donc fin juillet 2013 pour l'abonnement 2013) sera automatiquement suspendu.

L'administrateur insiste pour que tout moyen de liaison et toute correspondance d'un abonné ou d'un intermédiaire payeur indique impérativement le **numéro d'abonné** (de 1000 à 4500 pour les abonnés, de 5000 à 5999 pour les intermédiaires). Cf. « référence » sur les factures.

Évitez d'envoyer des chèques bancaires de l'étranger, un virement international occasionne moins de frais et permet de vous assurer que le montant exact arrive à *Spiritus*. Voici les codes nécessaires :

IBAN : FR 18 2004 1000 0116 5071 0F02 053

BIC : PSSTFRPPPAR

Au nom de : Association de la revue *Spiritus*.

Prière à Marie

Quand vient pour nous l'heure de la décision,
Marie de l'Annonciation, aide-nous à dire Oui ;

Quand vient pour nous l'heure du départ,
Marie d'Égypte et épouse de Joseph,
Allume en nous l'espérance ;

Quand vient pour nous l'heure de l'incompréhension,
Marie de Jérusalem, creuse en nous la patience ;

Quand vient pour nous l'heure de l'intervention,
Marie de Cana,
donne-nous le courage de l'humble parole ;

Quand vient pour nous l'heure de la souffrance,
Marie du Golgotha,
Fais-nous rester près de ceux en qui souffre ton Fils ;

Quand vient pour nous l'heure de l'attente,
Marie du Cénacle, inspire notre commune prière ;

Et chaque jour,
Quand sonne pour nous l'heure joyeuse du service,
Marie de Nazareth, Marie de Bethléem,
Marie des monts de Juda,
Mets en nous ton cœur de servante ;

Jusqu'au dernier jour où, prenant ta main,
Marie de l'Assomption, nous nous endormirons
Dans l'attente du jour de notre résurrection.

Jean-Paul Hoch

Marie et la Bible

***Une pluralité d'images
au service de l'annonce de Jésus-Christ***

Hendro Munsterman

Hendro Munsterman est laïc, marié et père de trois enfants. Originaire des Pays-Bas, il a étudié la théologie à Amsterdam, Bâle et Strasbourg. Il est actuellement directeur de l'Institut Pastoral d'Études Religieuses à l'Université Catholique de Lyon et enseigne également au Centre Théologique de Meylan-Grenoble.

Le 21 août 1897, quelques semaines avant sa mort et lors de ses derniers entretiens avec sa sœur Mère Agnès (Pauline), sainte Thérèse de Lisieux donnait sa vision de la place de Marie dans la prédication ecclésiale.

Que j'aurais bien voulu être prêtre pour prêcher sur la Vierge Marie ! Il me semble qu'une seule fois m'aurait suffi pour faire comprendre ma pensée à son sujet.

J'aurais d'abord montré à quel point la vie de la Sainte Vierge est peu connue. Il ne faudrait pas dire d'elle des choses invraisemblables ou qu'on ne sait pas : par exemple que, toute petite, à trois ans, elle est allée au Temple s'offrir à Dieu avec des sentiments brûlants d'amour et une ferveur extraordinaire, tandis qu'elle y est peut-être allée tout simplement pour obéir à ses parents...

Pour qu'un sermon sur la Sainte Vierge porte du fruit, il faut qu'il montre sa vie *réelle*, telle que l'Évangile la fait entrevoir, et non pas sa vie *supposée* ; et l'on devine bien que sa vie réelle, à Nazareth et

plus tard, devait être tout ordinaire... *Il leur était soumis*. Comme c'est simple ! On montre la Sainte Vierge inabordable, il faudrait la montrer imitable, pratiquant les vertus cachées, dire qu'elle vivait de foi, comme nous, en donner des preuves tirées de l'Évangile où nous lisons : « Ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait », ou encore : « Son père et sa mère étaient dans l'admiration des choses qu'on disait de lui »¹.

Ère mariale

Au moment où la « petite Thérèse » prononce ces paroles admirables, on se trouve en pleine *ère mariale*. On s'accorde habituellement pour faire démarrer cette période en 1830 avec les apparitions de la rue du Bac et la distribution de la médaille miraculeuse, et on la fait souvent se terminer en 1954 lorsque le pape Pie XII attribue à Marie le titre de « Reine du ciel ». Cette *ère mariale* se distingue par une piété mariale et des développements mariologiques marqués par bien des excès, comme le décrit Hans Urs von Balthasar :

Combien le mauvais goût n'a-t-il pas pénétré dans la mariologie ? Ce que Thérèse repousse ici impitoyablement, un peu comme si elle brandissait les fouets du Christ chassant les vendeurs du Temple, c'est le mensonge pieux, bien intentionné, entassé autour de la Mère du Seigneur, mensonge qui laisse finalement les âmes s'en aller vides, et les empêche de boire à la source de la piété authentique².

Ce qui est extraordinaire chez Thérèse de Lisieux, c'est que cette « lutte contre le mauvais goût mariologique » se fait par une focalisation sur le message biblique, tellement rare à cette époque où la mariologie avait pris pour habitude de se déverser dans des spéculations dans lesquelles les fondements bibliques étaient souvent quasi-absents ou marqués par des lectures typologiques de l'Ancien Testament.

¹ *Novissima Verba*. Derniers entretiens de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, Office central de Lisieux, 1926, p. 154-155.

² Hans Urs von Balthasar, *Thérèse de Lisieux. Histoire d'une mission*, Paris, Médiaspaul, 1972, p. 29.

Revenir aux sources bibliques

Le concile Vatican II tentera de fonder sa présentation de la théologie mariale catholique sur des bases scripturaires plus solides (cf. LG, 55-59). De nombreux commentateurs – dont ceux issus d'autres Églises chrétiennes – s'en sont réjouis, même si le théologien réformé Karl Barth posa la question rhétorique : « Les exégèses citées [aux paragraphes 55-58 de *Lumen gentium*] sont-elles assez solides pour la mariologie qu'elles soutiennent ; pour l'appel à un culte marial propre ? »³

Sainte Thérèse de Lisieux et le concile Vatican II ont donc cherché à revenir à la source biblique pour parler de Marie dans l'histoire du salut et dans la vie de l'Église ; et ce fut sans aucun doute nécessaire non seulement en vue du dialogue œcuménique avec les Églises issues de la Réforme, mais d'abord tout simplement pour un ressourcement et une purification de la mariologie préconciliaire. Cette étape ne fut pourtant qu'une première étape dans la refondation, reformulation, dans le ressourcement de la mariologie catholique. Aujourd'hui, au vu des (toujours provisoires) recherches exégétiques, nous ne pouvons plus confondre les catégories bibliques et historiques, contrairement à la petite Thérèse, pour qui cette question ne se posa pas.

La thèse que je cherche à défendre dans cet article est que le Nouveau Testament ne donne pas de présentation unifiée de Marie de Nazareth et que cette diversité d'images (parfois contradictoires) constitue une richesse significative pour une mariologie solide pour le troisième millénaire, ainsi que pour la nouvelle évangélisation.

Ma conviction personnelle rejoint et se fonde sur celle du théologien protestant allemand Wolfram Pannenberg qui, dans un célèbre article de 1967, distingue le discours théologique sur Jésus (christologie) du discours théologique sur Marie (mariologie) : « La différence fondamentale entre christologie et mariologie [est] que la christologie est l'explication de la signification d'un événement historique, alors que la mariologie tente de personnifier les

³ Karl Barth, *Ad Limina Apostolorum*, Zürich, Zollikon, 1967, p. 27.

caractéristiques de l'humanité nouvelle de la foi »⁴. Cette affirmation, qui présente Marie essentiellement comme « caractère symbolique » à côté du Christ, lui « caractère historique », s'appuie sur une lecture sérieuse de la place de Marie dans le Nouveau Testament⁵.

Marie dans le Nouveau Testament : trois types de textes

En m'appuyant sur de nombreuses études⁶ publiées ces dernières décennies sur la place de la mère de Jésus dans les Écritures, je propose de distinguer trois types de textes traitant de la mère de Jésus dans les évangiles. Schématisant ainsi, je fais abstraction des allusions à la mère de Jésus chez Saint-Paul (Ga 4, 4 : « né d'une femme, né sous la loi ») et de l'apparition de la femme apocalyptique en Apocalypse 12, dont une lecture mariologique me semble peu probable⁷.

La tradition synoptique

C'est dans l'évangile selon Marc que nous trouvons les deux mentions les plus anciennes de la mère de Jésus dans les évangiles. En Mc 6, 3, les habitants de Nazareth posent la question : « Celui-là,

⁴ Wolfram Pannenberg, « Mary, Redemption and Unity », dans *Una Sancta*, 24 (1967), 62-68, p. 67.

⁵ L'exégète catholique Raymond Brown a adopté la thèse de Pannenberg en s'appuyant sur ses propres recherches exégétiques. Cf. Raymond E. Brown, « The Meaning of Modern New Testament Studies for an Ecumenical Understanding of Mary », dans Raymond E. Brown (dir.), *Biblical Reflections on Crises Facing the Church*, New York, Paulist Press, 1975, p. 84-108.

⁶ Entre autres : Raymond E. Brown, Karl P. Donfried, Joseph A. Fitzmeyer et John Reumann (dir.), *Mary in the New Testament*, New York, Paulist Press, 1978 ; René Laurentin, *Structure et Théologie de Luc I-II*, Paris, Lecoffre, 1964 ; Aristide Serra, *Myriam, fille de Sion*, Paris, Médiaspaul, 1999 ; Raymond E. Brown, *The Birth of the Messiah. A Commentary on the Infancy Narratives in the Gospels of Matthew and Luke*, New Updated Edition, Londres, Yale University Press, 1993 ; Franz Mußner, *Maria. Die Mutter Jesu im Neuen Testament*, St. Ottilien, EOS-Verlag, 1993 ; Geza Vermes, *Jesus: Nativity, Passion, Resurrection*, Londres, Penguin, 2010.

⁷ Cf. Otto Knoch, « Maria in der Heiligen Schrift », dans Wolfgang Beinert et Heinrich Petri (dir.), *Handbuch der Marienkunde*, Tome I, Regensburg, Pustet, 1996, 16-92, p. 82-84.

n'est-il pas le charpentier, le fils de Marie, le frère de Jacques, de Joset, de Jude et de Simon ? Et ses sœurs ne sont-elles pas ici chez nous ? » Tandis qu'en Lc 4, 22, nous lisons la question « N'est-il pas le fils de Joseph, celui-là ? », Matthieu semble combiner ces deux traditions : « Celui-là n'est-il pas le fils du charpentier ? N'a-t-il pas pour mère la nommée Marie, et pour frères Jacques, Joseph, Simon et Jude ? Et ses sœurs ne sont-elles pas toutes chez nous ? » (Mt 13, 55-56). Dans l'ensemble de ces fragments, Marie est seulement citée comme la mère de Jésus, parmi d'autres références généalogiques.

Plus tôt dans l'évangile selon Marc, au chapitre 3, nous trouvons pourtant quelques informations supplémentaires. D'abord l'évangile mentionne l'incompréhension entre Jésus et « les siens » : « [Jésus] vient à la maison et de nouveau la foule se rassemble, au point qu'ils ne pouvaient pas même manger de pain. Et les siens, l'ayant appris, partirent pour se saisir de lui, car ils disaient : "il a perdu le sens" » (Mc 3, 20-21). Neuf versets plus tard, « les siens » (qui voulaient se saisir de Jésus) réapparaissent, faisant cette fois-ci mention de Marie : « Sa mère et ses frères arrivent et, se tenant dehors, ils le firent appeler. Il y avait une foule assise autour de lui et on lui dit : "Voilà que ta mère et tes frères et tes sœurs sont là dehors qui te cherchent." Il leur répond : "Qui est ma mère ? Et mes frères ?" Et, promenant son regard sur ceux qui étaient assis en rond autour de lui, il dit : "Voici ma mère et mes frères. Quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là m'est un frère et une sœur et une mère" » (Mc 3, 31-35).

À la lecture de ces versets, que les mariologues de l'ère mariale considéraient comme des *versets anti-mariologiques*⁸ mais qui nous semblent aujourd'hui constituer le noyau historique le plus dur de la présence de Marie dans les récits bibliques, nous ne pouvons nous empêcher d'y lire une certaine tension, voire de l'incompréhension entre Jésus et sa famille, dont sa mère (cf. également Jn 7, 3-5). Cette tension est moins visible chez Matthieu (12, 46-50) et surtout chez Luc (8, 19-21) : les deux évangélistes omettent la première partie (Mc 3, 20-21), mais font également disparaître

⁸ Cf. René Laurentin, *Court traité sur la Vierge Marie*, Paris, Lethielleux, 1968, p. 91-93.

toute tension entre Jésus et sa mère. Le fait que Luc va présenter Marie justement comme celle qui fait la volonté de Dieu et « qui a cru » n'est sans doute pas sans lien avec cette omission. Mais il reste incontestable que, « dans la tradition la plus ancienne que nous pouvons atteindre sur Jésus, sa famille n'apparaît pas nécessairement sous un jour favorable »⁹.

Les évangiles de l'enfance

Ce noyau historique, témoin de tension et d'incompréhension, contraste avec la place que prend Marie dans les évangiles de l'enfance, et notamment dans Lc 1-2 qui, contrairement à Mt 1-2 où Joseph attire toute l'attention, met Marie au centre de l'intrigue. Les différences avec la tradition synoptique sont si grandes qu'Enrico Norelli peut affirmer que ces évangiles de l'enfance

appartiennent au genre littéraire des légendes. Attestés tardivement dans la tradition synoptique, ils restent en tension avec les traditions anciennes relatives aux conflits entre Jésus et sa famille, et se contredisent entre eux, sauf sur quelques éléments communs [...]. Les deux premiers chapitres de [l'évangile selon Luc] sont de toute évidence une création littéraire établissant une relation de parenté entre Jean Baptiste et Jésus sans aucun fondement historique¹⁰.

Le sens de ces évangiles de l'enfance est visiblement à chercher ailleurs que dans une lecture historique et quasi-fondamentaliste. C'est en 1939 que Stanislas Lyonnet reconnaît derrière le récit de l'Annonciation (Lc 1, 26-33) la présence des annonces messianiques de la Septante (So 3, 14 ; Jl 2, 21 et Za 9, 9 ; cf. Lm 4, 21)¹¹. Une simple comparaison entre l'annonce de l'ange à Marie en Lc 1 avec Sophonie 3 montre que l'auteur de l'évangile s'appuie sur l'annonce messianique pour écrire son histoire :

⁹ Enrico Norelli, *Marie des apocryphes. Enquête sur la mère de Jésus dans le christianisme antique*, Genève, Labor et Fides, 2009, p. 26.

¹⁰ *Ibidem*, p. 31-32.

¹¹ Stanislas Lyonnet, « *χαίρει κεχαριτωμένη* », dans *Biblica* 20 (1939), p. 131-141 ; cf. Idem, « Le récit de l'Annonciation et la maternité divine de la Sainte Vierge », dans *Ami du clergé* 66 (1956), 33-46.

Sophonie 3	Luc 1
<p>14 Pousse des cris de joie, fille de Sion ! une clameur d'allégresse, Israël ! Réjouis-toi, triomphe de tout ton cœur, fille de Jérusalem! 15 YHWH a levé la sentence qui pesait sur toi ; il a détourné ton ennemi. YHWH est roi d'Israël au milieu de toi.</p> <p>Tu n'as plus de malheur à craindre.</p> <p>16 Ce jour-là, on dira à Jérusalem : Sois sans crainte, Sion ! que tes mains ne défaillent pas ! 17 YHWH ton Dieu est au milieu de toi, héros sauveur ! Il exultera pour toi de joie, il te renouvellera par son amour ; il dansera pour toi avec des cris de joie, 18a comme aux jours de fête.</p>	<p>28 Il entra et lui dit :</p> <p>« Réjouis-toi, comblée de grâce,</p> <p>le Seigneur est avec toi. »</p> <p>29 À cette parole elle fut toute troublée, et elle se demandait ce que signifiait cette salutation. 30 Et l'ange lui dit : « Sois sans crainte, Marie ; car tu as trouvé grâce auprès de Dieu.</p> <p>31 Voici que tu concevras dans ton sein et enfanteras un fils, et tu l'appelleras du nom de Jésus [= YHWH Sauveur]. 32 Il sera grand, et sera appelé Fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père ; 33 il règnera sur la maison de Jacob pour les siècles et son règne n'aura pas de fin. »</p>

L'évangéliste veut visiblement montrer qu'en Jésus de Nazareth, le temps messianique est arrivé ; outre notre exemple, bien d'autres parallèles existent¹². La préoccupation première de Luc (comme de Matthieu, à sa façon) n'est sans doute pas de donner des détails historiques sur l'annonce, la conception et la naissance de Jésus, mais plutôt de décrire la signification de la personne de Jésus de Nazareth dans l'histoire du salut de Dieu avec Israël et,

¹² Par exemple : Lc 1, 32-33 et 2 S 7, 12-16 ; Lc 1, 35 et Ex 40, 35 ; Lc 1, 39-44 et 2 S 6, 2-11 ; Lc 1, 42 et Jdt 13, 18-19 ; etc. Cf. René Laurentin, *Structure et théologie de Luc I-II*, p. 64-92.

par Israël, avec toute l'humanité¹³. Ceci explique les différences, voire les oppositions entre Luc 1-2 et Matthieu 1-2, qui met d'autres accents mais s'est donné la même tâche : montrer qui est Jésus-Christ en lui-même et pour l'humanité.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de noyau historique. Certains exégètes voient dans Mt 1, 18 une tradition antérieure à la rédaction des deux évangiles de l'enfance : c'est dans ce seul verset que se trouve la quasi-totalité des points communs entre les deux évangiles de l'enfance : « Telle fut la genèse de Jésus Christ. Marie, sa mère, était fiancée à Joseph : or, avant qu'ils eussent mené vie commune, elle se trouva enceinte par le fait de l'Esprit-Saint ». Le seul autre point commun étant la naissance à Bethléem.

Au centre de l'attention des évangiles de l'enfance se trouve donc Jésus de Nazareth, qui est présenté comme accomplissement des annonces de la Bible juive. Marie est mise en scène par l'auteur de l'évangile selon Luc, et présentée comme « fille de Sion », cette figure qui, dans le Premier Testament, personnifiait le peuple d'Israël¹⁴.

La « mère de Jésus » dans l'évangile selon Jean

Dans l'évangile selon Jean, « la mère de Jésus » (l'évangéliste ne l'appelle jamais par son prénom) apparaît à deux reprises : au début et à la fin de l'évangile, les Noces de Cana (2, 1-11) et la scène

¹³ René Laurentin voit dans le procédé utilisé par Luc le genre littéraire du midrash (*Ibid.*, p. 93-119), contrairement à Raymond Brown qui le refuse parce que, selon lui, « l'objectif du midrash était de rendre les récits de l'Ancien Testament intelligibles », alors que les évangiles de l'enfance cherchent à « rendre les origines de Jésus intelligibles sur l'arrière-plan de l'accomplissement des attentes vétérotestamentaires » (Raymond E. Brown, *The Birth of the Messiah*, p. 37).

¹⁴ Comme Marie apparaît au début de l'évangile selon Luc, elle va également prendre sa place au début des Actes des Apôtres (1, 14). Dans le premier cas, elle est présentée comme membre et personnification du peuple d'Israël, peuple de la première Alliance, et elle y est décrite avec des traits de la fille de Sion et présentée comme croyante par excellence ; dans le second cas, elle est présentée comme présente parmi le groupe des disciples, avec d'autres femmes et les frères de Jésus. En Actes, elle est croyante parmi les croyants.

au pied de la Croix (19, 25-27). Les parallèles des deux péricopes, hautement symboliques, sautent aux yeux.

Les noces de Cana (Jn 2)	Au pied de la Croix (Jn 19)
« Mon heure n'est pas encore venue » (v. 4)	(Dans l'évangile selon Jean l'expression « l'heure de Jésus » signifie l'heure de sa crucifixion qui est également l'heure de sa glorification ; cf. 7, 30 ; 8, 20 ; 12, 23 ; 13, 1 ; 17, 1.)
« la mère de Jésus » (v. 1.3.5)	« la mère de Jésus » (v. 25.26)
« femme » (v. 4)	« femme » (v. 26)
L'eau et le vin	Le sang et l'eau (v. 34)
« Ils n'ont plus de vin » (v. 3)	« J'ai soif » (v. 28)

Dans les deux cas, tout porte à croire que les deux péricopes ne sont pas à comprendre comme des récits historiques. D'abord les évangiles synoptiques ne font mention ni des noces de Cana, ni de la présence de Marie au pied de la Croix. Mais la présence historique de Marie au pied de la Croix est d'autant plus discutable que les femmes n'avaient pas accès aux scènes de crucifixion (c'est sans doute pour cela que les synoptiques rapportent que les femmes « se tenaient à distance »). Tout donne à croire que l'objectif de l'auteur est de raconter, dans un langage hautement symbolique, que Jésus est « le meilleur vin », « gardé jusqu'à la fin ». C'est Lui que le peuple (dans le récit des Noces de Cana représenté par « la mère de Jésus » qui personnifie ainsi Israël) attend avec impatience. C'est cette même figure de la « mère de Jésus » qui représente au pied de la Croix ce peuple de Dieu : Israël et/ou l'Église, qui est donnée comme mère aux disciples¹⁵. Le thème des noces rappelle évidemment l'Alliance entre Dieu et son peuple, ce dernier étant souvent représenté dans l'Ancien Testament par une figure féminine. Au pied de la Croix, quand l'heure de Jésus était

¹⁵ Pour une lecture théologique de « la mère de Jésus » dans l'évangile selon Jean, cf. Hendro Munsterman, « Ze hebben geen wijn meer. De heilsbemiddelende rol van Maria in het licht van de bruiloft te Kana » (« Ils n'ont plus de vin. Rôle de Marie comme médiatrice du salut à la lumière des noces de Cana »), dans *Communio* (édition en néerlandais) 2006/1, 24-32.

venue, une nouvelle alliance voit le jour, greffée sur la première alliance ; l'auteur de la lettre aux Éphésiens (5, 21-33) comparera le lien entre le Christ et l'Église au lien entre un mari et sa femme.

Jésus historique, Marie symbolique ?

Cette trop brève présentation de Marie et de « la mère de Jésus » dans les évangiles montre que nous ignorons beaucoup de la vie et de la foi de Myriam de Nazareth. Marc la présente comme membre de son clan familial qui vit des tensions avec Jésus. Luc et Jean, chacun à sa façon, la mettent en scène pour donner du relief à la confession de Jésus de Nazareth comme Christ, venant de Dieu, par qui le salut est entré dans le monde. Dans la Bible, il n'y a pas de mariologie au sens strict du terme ; tout discours concernant la mère de Jésus est au service de la christologie. Tout ce que l'Église va développer par la suite en terme de mariologie est la conséquence, le déploiement de cette confession de Jésus de Nazareth comme Christ, Fils de Dieu et Sauveur¹⁶.

Marie et la foi

Après avoir présenté les trois types de textes concernant Marie dans le Nouveau Testament, il apparaît qu'un point tout à fait essentiel est resté sous silence : la foi de Marie. Dans le récit de l'enfance dans l'évangile selon Luc, Marie est présentée comme « celle qui a cru » (1, 45). Cette foi rappelle la foi d'Abraham, le « père de tous les croyants » (Rm 4, 11). Gerhard Ludwig Müller écrit avec raison que « le principe intérieur de toute mariologie, dans ses fondements ainsi que dans ses déploiements dogmatiques, se trouve dans la foi de Marie »¹⁷.

Luc présente Marie comme la croyante par excellence, fille d'Abraham, descendante du peuple d'Israël... et il la présente

¹⁶ Comme Wolfram Pannenberg, je suis convaincu que la mariologie catholique est incompréhensible sans prise de conscience de ce rôle, d'abord et avant tout, symbolique (au sens le plus fort du terme) ; mais cela dépasse le cadre de cet article.

¹⁷ Gerhard Ludwig Müller, *Was heißt : Geboren von der Jungfrau Maria ? Eine theologische Deutung, (Que signifie : né de la Vierge Marie ? Une explication théologique)*, Freiburg, Herder, 1989, p. 122.

comme représentante d'Israël, la *filles de Sion* qui attend son Messie. La présentation de la foi confiante de Marie dans le récit de Luc est un appel à l'ensemble des lecteurs pour qu'ils accueillent Jésus de Nazareth dans leurs vies : « qu'il m'advienne selon ta parole ! »

Si la foi de Marie dans le descriptif de Luc, et à l'horizon de la foi d'Abraham et du peuple d'Israël, demande à être imitée, quelle place donc donner à l'incompréhension de Marie face à la bonne nouvelle de Jésus dont témoigne l'évangile selon Marc ?

Dans son encyclique *Redemptoris Mater*, le pape Jean-Paul II développe une expression présente dans le chapitre marial de *Lumen gentium*, la constitution dogmatique sur l'Église du concile Vatican II : « Ainsi la bienheureuse Vierge avança dans son pèlerinage de foi » (LG, 58), mais alors que le concile poursuivait en disant que Marie gardait « fidèlement l'union avec son fils jusqu'à la croix », Jean-Paul II va jusqu'à dire que Marie est passée par « la nuit de la foi », expression qu'il emprunte au mystique espagnol Jean-de-la-Croix (RM, 17). Il me semble que cela doit nous amener à dire que Marie a connu aussi ses moments de doute et d'incompréhension face à la Bonne Nouvelle de son fils et tout ce que cela impliquait. Ces moments de doute font également partie de nos chemins de foi personnels, justement dans notre XXI^e siècle. Il me semble que c'est aussi de cette manière que Marie peut être un modèle pour nous aujourd'hui¹⁸.

Pour le dire avec des mots adressés par Benoît XVI lors de la rencontre européenne de Taizé à Rome à la fin de l'année dernière : « [...] le oui au Christ peut devenir difficile. Mais ce doute ne fait pas de vous des incroyants ! »¹⁹

Marie et la mission

À la fin de notre parcours, essayons de tirer quelques conclusions pour la mission et pour la nouvelle évangélisation.

¹⁸ Cf. Hendro Munsterman, *Marie corédemptrice ? Débat sur un titre marial controversé*, Paris, Cerf, 2006, 87-96.

¹⁹ Cité sur <http://www.news.va/fr/news/benoit-xvi-aux-jeunes-de-taize-le-doute-ne-fait-pas> (consulté le 31/12/2012).

En premier lieu je reprendrai le thème de la foi, qui n'est pas d'abord l'acceptation d'une série de doctrines mais une relation avec ce Dieu d'Israël qui a cherché la proximité avec son peuple et, par ce peuple, avec l'humanité entière en se manifestant dans la personne de Jésus de Nazareth. Cette relation individuelle entre Dieu et le croyant s'inscrit dans une longue tradition, depuis Abraham, et elle n'exige pas la négation des moments de doute ou d'incompréhension, mais cherche à les surmonter dans une confiance profonde qui sait les supporter. Cette relation individuelle s'inscrit donc également dans un cadre collectif, un cadre ecclésial.

La foi en Jésus-Christ a amené les auteurs des évangiles de Luc et de Jean à présenter la mère de Jésus de façon très différente. La diversité des textes évangéliques nous permet de penser que la diversité dans notre approche missionnaire n'est pas seulement légitime mais nécessaire et exige donc un processus d'inculturation. Pour l'un et l'autre évangélistes, les récits qui présentent la mère de Jésus sont des façons pédagogiques et culturellement déterminées d'annoncer Jésus comme Christ. La mère de Jésus dans ces récits est toujours au service de son fils²⁰.

Un dernier élément me semble important : à la fois chez Luc et chez Jean, la mère de Jésus est présentée comme la continuité avec Israël et en même temps témoin de la nouveauté inouïe qui se révèle en Jésus-Christ. Continuité avec Israël parce qu'elle est présentée comme « fille de Sion », parce qu'elle rappelle la foi d'Abraham, parce qu'elle chante son Magnificat (en écho au cantique d'Anne en 1 S 2), parce qu'elle représente le peuple de la première Alliance lors des noces à Cana. Nouveauté parce que Dieu a gardé le meilleur vin (le Christ) pour la fin, parce que Marie est appelée par Élisabeth « la mère de mon Seigneur » (Lc 1, 43), parce qu'elle-même n'avait pas compris quand Luc faisait dire à Jésus :

²⁰ Ici, nous trouvons une différence fondamentale avec la place donnée à Marie (Meriem) dans le Coran : alors que la Bible parle toujours de Marie comme « mère de Jésus », le Coran présente Jésus comme « fils de Marie ». Le discours marial biblique est christocentrique, celui du Coran a résolument quitté cette perspective.

« Ne saviez-vous pas que je dois être dans la maison de mon Père ? »

Cette place unique et indispensable de Marie dans les évangiles renvoie à la nécessité de donner sa juste place au peuple d'Israël dans notre annonce de la foi et dans notre catéchèse. Elle exprime aussi la nécessité de greffer l'annonce de Jésus-Christ sur ce que nous pouvons déjà trouver de « vrai et saint » (*Nostra aetate*, 2) chez les personnes à qui nous nous adressons. Leurs vies, leurs cultures, leurs opinions religieuses, leurs convictions personnelles sont à considérer comme une préparation évangélique (*Lumen gentium*, 16).

Hendro Munsterman

Bienvenue !

Spiritus souhaite de tout cœur la bienvenue à son nouveau directeur adjoint : le P. Jean-Michel Jolibois.

Spiritain originaire de France, il a travaillé au Gabon dans le ministère paroissial (1977-1985) avant d'être formateur, en France, des candidats à la vie spiritaine tout en enseignant la Théologie de la Mission. Puis il devient membre du Conseil général de son institut, à Rome, de 1992 à 2004.

Après une nouvelle année au service de la formation, il rejoint la Croatie pour un ministère en milieu hospitalier (2006-2012). Depuis le début de 2013 il fait partie de l'équipe de rédaction de *Spiritus* à Chevilly-Larue.

Marie

Étoile de la nouvelle évangélisation

Marie et la mission dans le magistère catholique

Jean-Louis Barré

Religieux Marianiste (SM), conférencier, prédicateur de retraites et pèlerinages, l'auteur est rattaché à la Faculté du Marianum à Rome où il a passé sa thèse de doctorat en théologie, spécialisée en mariologie (2007), nominée ensuite pour le prix de Lubac : La mission de la Vierge Marie d'après les écrits d'Émile Neubert, SM (1878-1967). Il est également membre de la Société française d'études mariales (SFEM) et de la Pontificia Accademia Mariana Internazionale (PAMI).

Le Pape Benoît XVI déclarait le 8 décembre 2005 : « Un moment reste imprimé dans ma mémoire de façon indélébile : celui où, en entendant ces paroles : “*Mariam Sanctissimam declaramus Matrem Ecclesiae*” (Nous déclarons Marie, la Très sainte, *Mère de l'Église*), les Pères se sont levés spontanément tout à coup de leur siège et ont applaudi debout, rendant hommage à la *Mère de Dieu*, et notre *Mère*, à la *Mère de l'Église*. »

Mère de l'Église

Le 21 novembre 1964, en effet, le vénérable Paul VI a promulgué la Constitution dogmatique *Lumen gentium* (LG) et déclaré en même temps la Vierge Marie *Mère de l'Église*. L'expression « Marie étoile de la nouvelle évangélisation » devait suivre. Joseph Ratzinger a assisté à cet événement. À 37 ans, il était un des plus jeunes consultants théologiques à participer au concile œcuménique Va-

tican II. Il avait assisté aux débats houleux qui avaient divisé l'assemblée des Pères conciliaires : fallait-il un document à part pour la Vierge Marie, ou fallait-il intégrer ce texte en fin de la Constitution sur l'Église ? Les Pères ont finalement voté à une faible majorité en faveur de cette dernière solution, nous offrant le fameux chapitre VIII : *De Beata*. Un chapitre qui s'inscrit résolument dans le renouveau attendu par les réformateurs au concile. Joseph Ratzinger se rattachait à ce courant de pensée, soucieux de revenir aux sources de la théologie catholique en s'appuyant sur les fondements de la foi : la Bible et les Pères de l'Église.

Une impulsion missionnaire

Devenu pape, Benoît XVI faisait ainsi prier le 6 mai 2008 : « Pour que la Vierge Marie, *étoile de l'évangélisation* et *reine des apôtres*, guide aujourd'hui encore avec une affection maternelle les missionnaires distribués de par le monde, tout comme elle a accompagné les apôtres au premier temps de l'Église ».

Il reprenait le titre de *Marie étoile de l'évangélisation*, qu'avait déjà donné son prédécesseur, le bienheureux Jean-Paul II, à la Vierge Marie¹. L'ajout de « *Reine des apôtres* » par Benoît XVI en donne la clef d'interprétation. Ce fut le Père Emile Neubert, marianiste (1878-1967), théologien spécialisé en mariologie, qui a développé très précisément ce lien de Marie avec la mission du Christ et de l'Esprit Saint qui aboutit aux apôtres :

L'union apostolique de Marie et de l'Esprit divin date de loin. Prédestinée à être la Mère du Christ Apôtre, la Vierge devait être toute pure. Dès les premiers instants de son existence, l'Esprit sanctificateur la couvrit de son ombre, la préserva de toute tache, et la remplit d'une plénitude de grâce supérieure à celle de tous les saints. Et dès ce moment, il travailla constamment en elle pour la préparer à sa mission.

Le moment de l'Incarnation venu, dès qu'elle eut prononcé son fiat, il vint en elle pour une nouvelle œuvre : ensemble, elle et lui, elle par lui, donna l'existence à celui qui devait être le grand, le seul

¹ Jean-Paul II, Audience générale du 21 octobre 1992. Cf. <http://www.sebastienthomas.blogspot.fr/>

Apôtre, celui dont tous les autres apôtres tirent leur mission. Sans cette opération commune de Marie et du Saint-Esprit, il n'y aurait pas eu de Christ Apôtre, il n'y aurait eu aucun apôtre, il n'y aurait pas eu d'apostolat, du moins selon la présente économie de notre salut. En la faisant Mère du Christ, l'Esprit Saint la faisait l'associée de l'apostolat du Christ et des Douze, et de tous les hommes, prêtres et laïcs, qui s'occupent de sanctifier et de sauver le monde².

Dans cette vision forte de l'apostolat confié à tous, *prêtres et laïcs*, le Père Emile Neubert – en précurseur de Vatican II – reprend ensuite le fameux passage du *Traité de la Vraie Dévotion* (TVD) de saint Louis-Marie de Montfort faisant le lien nécessaire entre Marie et l'Esprit Saint³. En nous appropriant l'expression *Marie, étoile de l'évangélisation*, nous sommes invités à découvrir la contribution d'ordre pastoral, en prise avec notre actualité, de la Mère de Dieu et notre Mère, la Mère de l'Église, en vue de la *nouvelle évangélisation*. C'est aussi avec l'apport du ministère confié à Pierre, qui s'exprime dans le magistère, que nous envisageons la mission de l'Église qui a pour modèle la Vierge Marie.

Une mission à deux versants

L'Église vit d'une mission comportant deux aspects complémentaires qui se fécondent mutuellement. En effet, dans la mouvance du concile Vatican II, elle peut être perçue dans une double fonction : *paternelle*, représentée par Pierre dans son rôle d'autorité magistérielles ; *maternelle*, représentée par Marie et Jean. Mais avant de devenir une Église pétrinienne, la toute première communauté, rassemblée au Cénacle, fut fondamentalement une Église mariale. Elle le restera toujours. Au point que le cardinal nommé Hans Urs von Balthasar⁴ parlait habituellement dans ses ouvrages et méditations de « Marie-l'Église ».

² Émile Neubert, *La Mission apostolique de Marie et la nôtre*, Paris, Alsatia 1956, p. 203-205.

³ « Quand le Saint-Esprit, son Époux, l'a trouvée dans une âme, il y vole, il y entre pleinement, il se communique à cette âme abondamment et autant qu'elle donne place à son Épouse » (TVD, 36.).

⁴ Nommé cardinal par Jean-Paul II, Hans Urs von Balthasar meurt le 26 juin 1988, deux jours avant le consistoire au cours duquel il allait être créé cardinal.

Les apôtres, qui furent dispersés après l'arrestation de Jésus, suivie de sa condamnation, sa mort et sa mise au tombeau, se sont de nouveau rassemblés au Cénacle. L'un d'entre eux, ayant reçu Marie au pied de la Croix comme « sa Mère », offrit son témoignage à tous les autres de ce qu'il avait *vu et entendu* (cf. 1 Jn 1, 1) en sa présence au pied de la Croix (Jn 19, 26). Et « la Mère »⁵ offrit aussi, à son tour – comme un trésor enfoui précieusement en son cœur (cf Lc 2, 18) – tout ce qu'elle avait reçu et ce dont elle avait été témoin depuis l'Annonciation... Sa mission maternelle devenait nécessairement, en cette période-charnière, une mission d'unité : elle avait porté, elle seule, durant la nuit de l'ensevelissement et le Samedi saint, toute l'espérance de cette Église en germe, rassemblée à nouveau au Cénacle le jour de Pâques (Jn 20, 19). Puis elle demeura avec les disciples au Cénacle durant toute cette période de l'attente de l'Esprit promis (Ac 1, 14).

Mais revenons au premier jour de la semaine qui suivit le drame. Quel fut donc l'accueil réservé par Marie « la Mère » à tous ses enfants (les apôtres, les disciples, les saintes femmes, les frères de Jésus) après leur dispersion, et se réunissant de nouveau, tous venus la soutenir ? En retrouvant à son tour « la Mère » qui le consola, Pierre fut préparé à recevoir à nouveau sa mission de Pasteur, redonnée ensuite par Jésus ressuscité, au bord du lac (cf. Jn 21, 15-19).

Au milieu de tous les disciples, des saintes femmes et de la parenté de Jésus réunis au Cénacle, la Vierge Marie tient un rôle unique que rappelle Bernard Gillard :

Et puisque saint Jean a écrit son Évangile tout à la fin du premier siècle, nous pouvons être sûrs que les Apôtres entre eux, voire les chrétiens, avaient l'habitude de nommer ainsi la Vierge Marie. Pour tous, pour l'Église, Elle était unique : la Mère⁶.

Ancrée dans notre actualité, cette réflexion envisage de découvrir à la fois *Marie dans sa mission* et *Marie dans la mission de l'Église* :

⁵ La traduction œcuménique (TOB) d'ailleurs signale en note : « À partir du verset 25, le possessif "sa" est absent, comme pour suggérer que Marie n'est plus exclusivement la mère de Jésus ».

⁶ Cf. Bernard Gillard, *Marie... que dit de toi l'Écriture ?* Mulhouse, Salvator, 1980, p. 52-53.

deux missions qui n'en font qu'une, dépendant l'une de l'autre à jamais.

La mission de l'Église est envisagée dans son double rôle, à la fois paternel et maternel. Et nous savons que Marie est tout à la fois la *Mère des pasteurs et des fidèles* (Paul VI). Si tous les membres de l'Église n'ont pas, de fait, à contribuer au rôle paternel, réservé aux pasteurs (les évêques et les prêtres), tous par contre, pasteurs et fidèles laïcs, sont engagés dans le rôle maternel de l'Église : mettre au monde de nouveaux croyants, accroissant le peuple de Dieu par les nouveaux baptisés. Et tous sont engagés dans cette mission commune, en fidélité aux ministères et aux charismes distribués à chacun, pour que se construise harmonieusement tout le corps (cf. Ep 4, 16).

La mission de Marie

Comme Mère du Christ et de l'Église, la Vierge Marie exerce une mission maternelle pour tous dans l'Église dont la mission voulue par le Seigneur est fondamentalement apostolique : « Allez, avait dit Jésus à ses apôtres, enseignez toutes les nations et apprenez leur à observer tout ce que je vous ai commandé (Mt 28, 19 s.) » (cf. AG, 5).

Cette mission maternelle de Marie, à la fois membre de l'Église et Mère de l'Église, est aussi profondément apostolique. En effet, Marie comme nouvelle Ève⁷ associée au nouvel Adam (cf. Rm 5, 18) est, par la volonté de Dieu, la Mère de tous les hommes appelés au salut. Le concile Vatican II nous a offert cette belle expression de *Marie Mère du Christ et Mère des hommes* (LG, 54). Lors de sa rencontre avec le patriarche Athénagoras, le pape Paul VI ouvrait un chemin en vue de la réconciliation entre Églises, mais sa recherche de fraternité allait à toute l'humanité comme une seule famille humaine qui a Dieu pour Père et Marie pour mère. Et de-

⁷ Les exégètes et les théologiens considèrent que la lumière de la nouvelle Ève, Marie, se projette à partir des pages de la Genèse sur toute l'économie du salut, et voient déjà dans ce texte le lien entre Marie et l'Église [...] (cf. Jean-Paul II, audience du 24 janvier 1996).

puis, nous avons été témoins de cette avancée dans la communion et l'unité sous les pontificats successifs de Paul VI à Benoît XVI. Mentionnons aussi les initiatives originales, multiples et fécondes des communautés de Taizé, du mouvement des Focolari fondé par Chiara Lubich, de Sant'Egidio... La nouvelle évangélisation, tout en s'appuyant sur tant de mouvements d'Église plus récents et de congrégations anciennes, fait sienne la sollicitude maternelle de Marie qui tourne nos regards particulièrement vers les exclus, ceux qui souffrent, les pauvres pécheurs, ceux qui n'ont pas la foi, ceux qui persécutent. L'impulsion reçue des mariaphanies reconnues est aussi à prendre en compte. Que l'on songe à Lourdes (1858), Fatima (1917), et plus proche de nous Kibeho (1981-1989) au Rwanda.

La mission de Marie avait été largement approfondie dès les premiers siècles en lien avec sa maternité divine. *La mission apostolique de Marie* le fut moins⁸. Et pourtant, l'expérience permanente de l'Église au fil des siècles nous la fait découvrir.

Le chapitre VIII de la Constitution sur l'Église nous offre un développement très approfondi de ce lien de la Mère au Christ et à l'Église. Nous savions déjà que c'est grâce à la mission de *gardienne de la foi* attribuée à Marie que les Pères ont pu approfondir aux premiers siècles les dogmes centrés sur l'identité du Fils. D'autres dogmes ont approfondi ce qui était contenu depuis toujours dans la Révélation, mais qui avait besoin de longues maturations pour se faire jour : *l'Immaculée Conception* de la Vierge Marie qui concerne l'origine de sa vocation et *l'Assomption* de la Vierge Marie qui concerne la fin de sa vie terrestre. En Marie « l'étoile », toute sainte et toute immaculée, l'Église découvre le modèle de la capacité d'une offrande totale à Dieu sans réserve aucune qui l'entraîne à devenir elle aussi toujours plus *sainte et immaculée dans l'amour* (cf. Ep 5, 27). Et par l'Assomption de Marie, l'Église annonce la vocation de tous à être glorifiés en Dieu où la Mère nous précède aux côtés de son Fils.

⁸ Cf. Jean-Louis Barré, *La mission de la Vierge Marie d'après les écrits d'Émile Neubert (1978-1967)*, Paris, éd. Marianistes, 2007.

La lumière de l'Évangile et de l'Apocalypse

La mission de Marie apparaît dès les premières pages des évangiles : dans les récits d'Enfance et dans le premier miracle de Jésus à Cana, puis à la Croix et au Cénacle. Première disciple de son Fils, Marie nous entraîne, dans sa foi, à marcher à la suite de Jésus, obéissant à la parole du Seigneur⁹.

L'expression « Marie étoile de l'évangélisation » vaut dès les commencements de l'Évangile. Mais cette étoile tout à fait unique qu'est Marie n'estompe pas l'éclat des autres étoiles, au contraire : en premier, celles qui, comme des *chandeliers* (Ap 1, 12) ont la mission d'éclairer. Nous pouvons, en reprenant le début de l'Apocalypse (la lettre aux sept Églises [Ap 1, 16 et 20] et l'image de la Femme enveloppée de soleil, couronnée de douze étoiles [Ap 12]), penser aux évêques qui sont les successeurs des douze apôtres. Ainsi les évêques, soutenus par les prêtres dans leur mission pastorale, sont comme autant d'étoiles appelées à briller pour annoncer le Christ. Les évêques sont tous au service du peuple de Dieu et de chaque baptisé appelé à son tour à devenir une étoile en témoignant. De l'unique étoile qui conduit les mages venus d'Orient vers le Christ à Bethléem, nous passons au firmament illuminé des milliards d'étoiles symbolisant la mission de tous les baptisés. Ils sont appelés à faire briller leur lumière aux yeux des hommes : « pour qu'en voyant vos bonnes actions, – nous dit Jésus – ils rendent gloire à votre Père qui est aux cieux » (Mt 5, 16).

En ce sens, l'étoile nous offre la métaphore qui exprime la mission apostolique de l'Église, corps mystique, partant de son chef, le Christ, tête de l'Église, annoncé par l'étoile de Bethléem (Mt 2, 9), puis de tous les membres de l'Église, en commençant par chaque évêque et ensuite chaque fidèle, puisque la vocation apostolique de tout baptisé incorporé au Christ s'appuie sur Lui, Jésus de Nazareth, l'Apôtre du Père, qui à son tour nous envoie.

La femme de l'alliance

Marie aussi reçoit du Christ sa mission, et cela nécessairement, puisqu'elle est le modèle de l'Église qu'elle précède et entraîne.

⁹ Cf. le chapitre VIII de *Lumen gentium* et l'encyclique *Redemptoris Mater* (RM) de Jean-Paul II.

Nous le découvrons aux noces de Cana, lors du premier signe donné par Jésus où « il manifesta sa gloire » (Jn 2, 11). C'est comme une seconde annonce faite à Marie en vue de la Rédemption. À Cana, Marie reçoit le nom de « Femme » (Jn 2, 4). Elle est l'associée du Christ, nouvel Adam, représentant le peuple d'Israël. C'est ce que rappelle Aristide Serra développant le thème du troisième jour à Cana : « Dans le langage biblico-judaïque, le peuple d'Israël est représenté souvent sous l'image d'une femme¹⁰ [...]. Jésus voit en sa Mère la personnification de l'ancien peuple d'Israël qui touche à la plénitude des temps »¹¹.

En la Femme qu'est Marie à Cana, c'est aussi toute l'Église, l'Associée-Épouse, qui reçoit du Christ Époux (Jn 3, 29) sa mission d'engager toute l'humanité au renouvellement de l'Alliance : « Tout ce qu'il vous dira faites-le » (Jn 2, 5). Mais auparavant, la réponse de Jésus à Marie nécessite une explication, pour éviter toute méprise.

« Quoi à moi et à toi ? Mon heure n'est pas encore venue ». [...] Cette expression constitue un hébraïsme, dont on rencontre un certain nombre d'exemples dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament. Comme c'est le cas ordinaire pour tous les idiotismes, elle ne peut se rendre exactement par aucune phrase exprimant toutes les nuances de pensée et de sentiment de l'original. Entre « à moi » et « à toi » un mot est sous-entendu. [...] Dans les langues sémitiques – hébreu, araméen, arabe – les mots « quoi à moi et à toi ? » signifient : « Qu'y a-t-il entre moi et toi ? » Réponse : « rien » ; c'est-à-dire, nous sommes du même sentiment, nous sommes d'accord ; nous avons les mêmes vues ou intérêts¹².

¹⁰ Cf. Os 1, 3 ; Is 26, 17-18 ; Jer 31, 15 ; Targum du Cantique des cantiques (en entier) ; Targum Ps 45, 11-17...

¹¹ Cf. Aristide Serra, *E c'era la madre di Gesù... saggi di esegesi biblico-mariani* (1978-1988), Milan et Rome, éd. Marianum, 1989, p 366.

¹² Émile Neubert, *Vie de Marie*, (deuxième édition), Mulhouse, Salvator, 1948, p. 138-145 : « À la prière implicite de sa Mère, Jésus répond par le même acquiescement : "Oui, volontiers, nous sommes d'accord". [...] On trouve de fait cette interprétation chez plusieurs anciens, Tatien (II^e siècle), saint Ephrem et saint Grégoire de Nysse (IV^e siècle). [...] Rien de plus fréquent de nos jours encore, en pays arabe, d'entendre des indigènes répondre à une demande : "Ma lèch ?" Quoi à toi ? C'est-à-dire "D'accord ! Volontiers !" C'est l'affirmation qu'il n'y a pas de différences de vue ou d'intérêts »...

La mission de Marie, étoile de l'évangélisation, dépend entièrement de Jésus. Et Marie nous fait approfondir la vocation de toute l'Église « sacrement du Christ » (LG, 48). C'est Marie en effet qui ouvre la voie à cette alliance du Christ et de l'Église, alliance scellée dans *le sang de l'Agneau* : le vin de *l'alliance nouvelle*. En s'appuyant sur la Genèse, sur l'évangile de Jean et l'Apocalypse, très vite les Pères de l'Église ont contemplé la figure de la nouvelle Ève en Marie¹³ et l'Église (Tertullien, Justin, Irénée surtout...). La prophétie sur la « descendance » de la femme (Gn 3, 15) s'applique à Marie et à l'Église. Elle est reprise au chapitre 12 de l'Apocalypse. La *Femme* de l'Apocalypse est aussi figure d'Israël qui donne le Messie pour remporter la victoire contre les forces du mal. Cette mission d'Israël s'accomplit en Marie la *Fille de Sion*¹⁴, sommet de l'attente d'Israël et de son exaucement. Elle se prolonge en l'Église. Si bien que la mission de Marie, unie à celle de son Fils, au centre de l'histoire, accomplit en amont celle du *Peuple élu* et s'accomplit en aval par l'Église, « l'Épouse de l'Agneau ». Si en amont Israël, nos *pères dans la foi*¹⁵, n'accomplissent pas leur mission en fidélité à leur vocation de Peuple élu, et si en aval l'Église n'accomplit pas sa mission de Peuple de la nouvelle alliance, Marie aujourd'hui peut-elle accomplir la sienne ?

Cette mission maternelle de Marie, la femme qui « met au monde un fils, un enfant mâle qui doit mener paître toutes les nations », nous conduit à découvrir le mystère de la Croix. Nous la contemplons alors dans « les douleurs de l'enfantement ». Elle ne fait qu'un avec son Fils, en unissant son offrande à celle de Jésus.

La mission de l'Église

Saint Paul aborde ce mystère d'enfantement de l'Église dont il est membre comme apôtre : « Je complète en ma chair ce qui manque

¹³ « Et de même que le genre humain a été attaché à la mort par une vierge, c'est par une Vierge qu'il est sauvé. Ainsi les plateaux sont en équilibre : la désobéissance virginale est contrebalancée par l'obéissance virginale ; le péché du premier-né est réparé par le premier-né ; la prudence du serpent est vaincue par la simplicité de la colombe, et les liens sont défaites qui nous enchaînaient à la mort ». Irénée, *Adversus haereses*, V, 19, 1, (PG) 7, 1175.

¹⁴ Cf. 2 Rois 19, 21 ; Ps 9, 15 ; Is 62, 11 ; So 3, 14 ; Za 9, 9.

¹⁵ Cf. Benoît XVI, *Lumière du monde*.

aux épreuves du Christ pour son Corps, qui est l'Église » (Col 1, 24). Et il appelle les Galates : « mes petits enfants, vous que j'enfante à nouveau dans la douleur jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous » (Ga 4, 19). En fait, c'est toute l'Église qui, précédée par la Vierge Marie, participe en chacun de ses membres (dont l'apôtre Paul) et dans son ensemble à ce mystère de sanctification et de Rédemption. C'est pourquoi sa mission maternelle spécifiquement apostolique ouvre des perspectives missionnaires en dialogue avec les différentes confessions chrétiennes, les hommes de toutes religions et enfin tous les hommes de bonne volonté en vue de l'unité¹⁶. Cette unité est menacée en ce début de siècle par des prises de position extrémistes, engendrant violence, peur et méfiance de l'autre.

Les débats éthiques qui concernent la dignité de l'homme, la sauvegarde de la création, l'économie solidaire, etc., sont relayés par l'Église à la lumière de la Révélation, tout particulièrement par le magistère, les synodes et conférences épiscopales. Les engagements qu'ils suscitent sont aussi des lieux de rencontres œcuméniques et interreligieuses.

« Dieu, qui nous a créés sans nous, ne nous sauvera pas sans nous » (cf. saint Augustin). Car c'est aussi la grandeur de l'Église, facteur d'unité, de contribuer au salut de toute l'humanité, sans rien enlever à l'unique salut apporté par le Christ. C'est Marie qui nous fait entrevoir l'immense mission confiée à l'Église comme « lumière des nations » ; nous dirions : « étoile des nations ». Ainsi *l'Église-Épouse*, associée au *Christ-Époux*, découvre en Marie sa mission de *co-médiatrice*, *co-rédemptrice* et *avocate*. « Tout cela doit pourtant s'entendre de manière qu'on n'enlève ni n'ajoute rien à la dignité et à l'action du Christ, seul Médiateur » (LG, 62).

¹⁶ Cf. LG, 1 : « L'Église est, dans le Christ, en quelque sorte le sacrement, c'est-à-dire à la fois le signe et le moyen de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain ». Et relisons le préambule de *Nostra Aetate* : « À notre époque où le genre humain devient de jour en jour plus étroitement uni et où les relations entre les divers peuples se multiplient, l'Église examine plus attentivement quelles sont ses relations avec les religions non chrétiennes. Dans sa tâche de promouvoir l'unité et la charité entre les hommes, et aussi entre les peuples, elle examine ici d'abord ce que les hommes ont en commun et qui les pousse à vivre ensemble leur destinée ».

L'Église des témoins jusqu'au martyr

Comme Marie, l'Église est née du côté transpercé de l'Agneau, Épouse mystique du nouvel Adam. Elle est représentée alors au pied de la Croix par Marie la nouvelle Ève, et avec elle, connaît *les douleurs d'un enfantement* (Ap 12, 9) qui dure encore.

L'Église crie dans le travail de sa mission maternelle et apostolique. Elle se tord de douleur dans sa lutte pour la justice et la paix, aussi bien représentée par les membres de la base que par la hiérarchie. Elle crie dans les douleurs de l'enfantement par le message prophétique des enfants bergers de Fatima, les bienheureux François et Jacinthe et Sœur Lucia du Portugal ; lors de l'hiver 1954, à l'appel de l'Abbé Pierre, à la source des *Communautés Emmaüs*. Elle s'investit devant les mouvoirs de Calcutta, avec les communautés des *Sœurs de la charité* fondées par Mère Teresa. L'Église souffre lors de l'assassinat des *moines de Tibhirine* en Algérie, ou dans l'emprisonnement de Asia Biba qui avait « offert un verre d'eau » à des musulmanes, étant la seule chrétienne en son village face à ses voisines entraînées par la mouvance islamiste radicale. L'Église ne cesse d'inviter à la conversion, à la sainteté¹⁷, tout en annonçant le retour en gloire de Jésus, préparant tous les hommes et chaque être humain en particulier, au face à face, c'est-à-dire à mourir en état de grâce¹⁸.

Cette mission de l'Église se déploie dans le temps et l'espace avec des accents différents et d'innombrables pédagogies d'approche définies par la multiplicité des grâces et charismes répartis en son sein. Le travail d'inculturation, lié à la transmission, doit aussi tenir compte des nouveaux médias. Par l'apport du magistère catholique, nous découvrons une évolution constante.

Le magistère catholique

Les papes des derniers siècles, tous sensibles à la sanctification de tous les baptisés, ont exercé leur magistère en des prises de parole qui ne furent pas toujours entendues dans le monde, mais

¹⁷ Vatican II appelle à la sainteté tous les baptisés (cf. LG, 16).

¹⁸ D'où cette demande : « Sainte Marie, Mère de Dieu, prie pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort ».

l'histoire leur a donné raison. Que l'on songe par exemple à la critique par le pape Benoît XV, cet *infatigable défenseur de la paix*¹⁹, du « germe de haine » que fut le traité de Saint-Germain (10 septembre 1919) à la fin de la première guerre mondiale. Ce traité a favorisé le rebondissement d'une crise économique et politique qui fut à son tour à l'origine d'une nouvelle guerre mondiale encore plus effroyable. Suite à son prédécesseur Pie XI condamnant le national-socialisme²⁰, Pie XII a cherché dans le chaos de son temps à lutter avec détermination contre le nazisme et en vue de sauver le plus grand nombre de juifs²¹. À la veille de Vatican II, ce grand pape nous offrit des encycliques et des contributions nouvelles aux grandes questions sociales et débats de société. On ne peut oublier non plus l'impulsion missionnaire très mariale qu'il a donnée à l'Église. Après lui, le pape Paul VI inaugure une nouvelle approche, se déplaçant sur les cinq continents. Son discours à l'Organisation des Nations Unies (ONU), le 4 octobre 1965, marque un virage important dans l'évolution de la diplomatie vaticane. Et à sa suite, Jean-Paul II réunit les foules, la jeunesse, sur les continents jusqu'aux portes de la Chine, comme aucun pape de l'histoire n'avait eu l'occasion de le faire. Il visite ainsi de multiples sanctuaires dédiés à la Vierge Marie, comme autant de Cénacles où se vit l'ouverture à l'Esprit Saint du Peuple de Dieu nourri de la Parole et des sacrements.

Ces papes des deux siècles qui ont précédé le Jubilé de l'an 2000 eurent à affronter des crises profondes dans le monde et à

¹⁹ Cf. Jose Maria Salaverri, *Jakob Gapp martyr de la foi*, Saint-Maurice, St Augustin, 1997, p. 31.

²⁰ Le 14 mars 1937, Pie XI publie l'encyclique *Mit brennender Sorge*, condamnation sans appel du national-socialisme et qui provoque la fureur d'Hitler.

²¹ La plus célèbre déclaration est le radio-message de Noël 1942 sur le thème de la dignité de la personne humaine. Pie XII s'y indigna à la pensée des « centaines de milliers de personnes qui, sans aucune faute de leur part, et parfois pour le seul fait de leur nationalité ou de leur race, ont été vouées à la mort ou à une extermination progressive ». Dans toutes ses interventions publiques, le pape évoque le thème de l'impossibilité de discrimination en raison de la classe, de la race ou de la nationalité. Cette fraternité universelle, chère en son temps à Charles de Foucauld, le pape Pie XII va la proclamer pendant les cinq ans de la guerre, avec une force qui dépasse tout ce qu'ont fait les autres. Il proclame la doctrine catholique de façon plus solennelle encore avec l'encyclique *Mystici corporis* du 29 juin 1943.

l'intérieur même de l'Église. Durant la période de 1854 à 1954, on note une continuité dans l'approche du magistère concernant le rôle de la Vierge Marie ; continuité qui est accompagnée d'une progression liée à l'approfondissement de la mission de Marie. Cette tranche d'histoire est marquée par la promulgation des deux derniers dogmes mariaux. Le bienheureux Pie IX définit le dogme de l'Immaculée Conception (1854) par la constitution *Ineffabilis Deus*²². Pie XII définit le dogme de l'Assomption de la très sainte Vierge Marie (1950) par la bulle dogmatique *Munificentissimus Deus*²³.

En outre, tous les papes de cette tranche de l'histoire produisent des documents qui encouragent et nourrissent la piété, notamment par la prière du Rosaire. Pour résumer, nous pourrions dire qu'avec eux nous passons par le titre de *Marie étoile de la sanctification* pour arriver au titre actuel de *Marie, étoile de l'évangélisation*, tant les approches de ces papes successifs relèvent l'aspect d'engagement personnel et communautaire d'une sainte piété mariale²⁴.

À la suite du concile Vatican II, un tournant s'est opéré dans l'approche mariale. L'exhortation apostolique *Marialis cultus* de Paul VI offre des directives renouvelées dans l'approche harmonieuse du Mystère de Marie : biblique, liturgique, théologique et trinitaire ; elle allie les approches d'ordre anthropologique et œcuménique... L'encyclique de Jean-Paul II sur la *Mère du Rédempteur* (1987) et les « messes en l'honneur de la Vierge Marie » (1985) sont des exemples de la mise en œuvre de ce renouveau. Les lettres apostoliques sur *La dignité de la femme* (1988) et sur *Le Rosaire* (2002

²² « ... La Bienheureuse Vierge Marie, dans le premier instant de sa Conception, a été, par une grâce et un privilège spécial du Dieu Tout-Puissant, en vue des mérites de Jésus-Christ, Sauveur du genre humain, préservée et exempte de toute tache du péché originel... ».

²³ « ... la Vierge Marie, après avoir achevé le cours de sa vie terrestre, fut élevée corps et âme à la gloire céleste ».

²⁴ Léon XIII : sur 14 documents à teneur mariale, 9 sont des encycliques sur le Rosaire. Saint Pie X : 15 interventions à thème marial, dont 3 concernent le thème de l'Immaculée Conception et 6 en lien avec ND de Lourdes. Benoît XV : 6 documents à teneur mariale. Pie XI : 30 documents à teneur mariale dont 15 en lien avec ND de Lourdes. Pie XII : 80 documents au moins à teneur mariale dont plusieurs en lien avec ND de Guadalupe (Mexique), ND de Fatima (Portugal) et Catherine Labouré (Paris, rue du bac).

– les mystères lumineux sont ajoutés) offrent une complémentarité et un équilibre nouveaux aux méditations classiques, intégrant notamment des moments d’Évangile très chers à la tradition orientale. Le long pontificat de ce pape a sans cesse mis en évidence l’apport unique de la Vierge Marie, *l’étoile*.

Marie-l’Église

Comme à Cana, comme au Cénacle, Marie, étoile de la nouvelle évangélisation, nous entraîne par son Église réunie. Elle est la maman²⁵ d’une grande famille qui s’étend à la famille humaine dans l’unité. Car promouvoir l’unité s’harmonise avec la mission profonde de l’Église (cf GS, 42). C’est vers Marie de Nazareth et du Cénacle à Jérusalem, vers cette ressource maternelle, que les papes, en leur magistère d’ordre paternel, se tournent sans cesse. « Elle brille devant le Peuple de Dieu en marche comme un signe d’espérance certaine et de consolation » (LG, 68) ; l’Église aussi brille comme un signe d’espérance. Ce que le vénérable Père Marie-Eugène de l’Enfant-Jésus disait sur Marie, « l’astre qui brille dans les nuits les plus obscures », s’applique à toute l’Église. Animée par l’Esprit, l’Église est appelée à offrir au monde, dans la nuit des hommes, la lumière des étoiles qui attirent et précèdent la venue de l’étoile brillante du matin (Ap 22, 16 ; cf. Ap 2, 28), le Christ l’alpha et l’oméga (Ap 1, 8 ; cf. GS, 45). « L’Esprit et l’Épouse disent : viens ! » (Ap 22, 17)

Jean-Louis Barré

²⁵ Dans la mentalité africaine, et dans le contexte d’éducation et de prise en charge des enfants, le terme « la maman » parle bien mieux que le terme utilisé en Occident « Mère ».

Marie, soutien de l'évangélisation

Spiritualité mariale chez les Oblats de Marie Immaculée

Michel Courvoisier

Missionnaire Oblat de Marie Immaculée (OMI), le P. Michel Courvoisier a été enseignant et formateur, il a eu des charges pastorales et de gouvernement, en France et hors de France. Il est actuellement archiviste pour la Province OMI de France à Marseille.

1 826. À la demande d'Eugène de Mazenod qui en est le fondateur, le pape Léon XII approuve la petite société des Missionnaires de Provence en lui donnant le nom de *Missionnaires Oblats de Marie Immaculée*. « Puissions-nous bien comprendre ce que nous sommes !, écrit alors le P. de Mazenod à ses confrères. J'espère que le Seigneur nous en fera la grâce avec l'assistance et par la protection de notre sainte Mère, l'Immaculée Marie, pour laquelle il faut que nous ayons une grande dévotion dans notre Congrégation... Oblats de Marie, c'est-à-dire consacrés à Dieu sous les auspices de Marie ».

Le nom détermine-t-il un programme ?

Mais ni à cette époque, ni dans le siècle qui suit, on n'éprouve le besoin de souligner dans les Constitutions de l'Institut la place de Marie. Il faudra attendre le Chapitre général de 1926 pour qu'on touche au texte centenaire et qu'on ajoute un article sur Marie Immaculée. Hormis notre nom, Marie est donc quasi absente des formulations officielles, elle, pourtant très présente à la vie et à la mission des Oblats. Tout Oblat sait qu'il peut compter sur son

soutien dans le quotidien de sa vie et de son travail missionnaire. Bien plus, la prise en charge de nombreux sanctuaires témoigne de la foi dans le rôle très actif de Marie dans l'Église en construction.

Comment exprimer avec justesse cette présence peu explicitée, très réelle cependant, de Marie dans l'histoire et la vie des Oblats ? C'est la difficulté majeure d'une présentation de *la spiritualité mariale chez les OMI*.

Les Missionnaires de Provence, Marie n'est pas mentionnée

Quelques mois après son ordination sacerdotale (21 décembre 1811), Eugène de Mazenod revient à Aix-en-Provence, sa ville natale. Les autorités diocésaines lui laissent toute liberté à l'égard des structures paroissiales, lui permettant d'être attentif à des besoins auxquels l'institution Église d'alors répond mal. À l'automne 1815, il réunit quelques prêtres, « touchés comme lui par le triste état de l'Église dans les campagnes de Provence ». Leur projet est de « ranimer la foi qui se perd », en prêchant des missions paroissiales. Ainsi naît la petite société des Missionnaires de Provence. A cette époque, personne ne cite Marie.

En 1818, les circonstances conduisent à rédiger des Constitutions particulièrement développées. Marie n'y est mentionnée qu'à la marge. Il est question de « porter les âmes à la dévotion à la sainte Vierge ». Les Missionnaires célébreront fidèlement ses octaves, ils jeûneront la veille de ses principales fêtes. Ils « feront tous profession d'avoir une dévotion spéciale et une grande tendresse pour Marie et diront à cet effet chaque jour le chapelet ». Dans le long chapitre sur la formation, rien n'est dit de Marie. Au maximum, cinq ou six lignes sur plus de 2 400.

Certes, en Provence comme ailleurs, il n'y a pas de missions paroissiales sans une journée au moins de consécration à la Sainte Vierge, soit de toute la paroisse, soit de telle ou telle catégorie de fidèles : les jeunes filles, les femmes... On insiste beaucoup sur le décorum. On ne dit pas en quoi consistait cette consécration. Était-ce plus que se mettre sous sa maternelle protection ? Quels engagements cela comportait-il ?

C'est dans le *Recueil de cantiques et de prières à l'usage des Missionnaires de Provence*, édité en 1819, que l'on trouve les rares allusions à la vie de Marie, grâce au rosaire et au chemin de croix. Vu aujourd'hui, cela s'avère d'une grande pauvreté. Citons quelques extraits. Pour *l'Annonciation et l'Incarnation du Verbe* : « *Considération*. L'ange Gabriel entrant dans la petite maison de la Sainte Vierge et lui annonçant qu'elle avait été choisie de Dieu pour être la Mère du Messie. *Fruit*. Profonde humilité ; soumission aveugle aux volontés de Dieu ». Pour *la Naissance du Sauveur à Bethléem*. « *Considération*. L'Enfant Jésus enveloppé de pauvres langes, couché dans une crèche, souffrant le froid et toute espèce de privations. *Fruit*. Le mépris des richesses et le détachement des biens périssables du monde ». Pour la 4^e *station du chemin de croix* : « Jésus rencontre sa très sainte Mère ». « Quel martyr pour ce divin Fils de voir cette Mère chérie dans de si cruelles circonstances ! Quel martyr pour cette tendre Mère de voir son Fils si inhumainement traité ! Oh ! Jésus, inspirez à nos âmes quelques-uns des sentiments dont Marie fut alors pénétrée ; je désire, Vierge sainte, vous imiter dans votre empressement à contempler Jésus dans sa passion ».

Si l'on veut connaître l'esprit marial des Missionnaires de Provence, c'est à leur autre œuvre majeure qu'il faut se référer, la Congrégation de la Jeunesse d'Aix, fondée par Eugène de Mazenod dès avril 1813 *sous l'invocation de l'Immaculée Conception de la Très Sainte Vierge*. Les documents fondateurs sont très explicites. Ainsi, lorsque des congréganistes offensent Dieu, qu'ils recourent au prêtre, mais surtout à Marie. « Ils recommenceront avec une nouvelle ardeur à servir Dieu et à vivre en bons chrétiens ; ils s'aideront pour cela de tout le désir qu'a la Sainte Vierge de coopérer à leur salut, mais ils n'attendront pas d'avoir fait des chutes déplorables pour se mettre sous sa puissante protection. Dès l'instant qu'ils sont entrés dans la Congrégation, les congréganistes ont pris cette sainte Mère de Dieu pour leur avocate et patronne ; la dévotion qu'ils auront pour elle sera leur sauvegarde. C'est en elle, après Dieu, qu'un congréganiste doit mettre toute sa confiance... » On ne peut imaginer que les Missionnaires soient moins engagés envers Marie que les congréganistes.

Très significatif, d'autant qu'il date du premier jour, l'Acte de consécration des congréganistes pour le jour de leur réception. On remarquera qu'il s'agit, non d'une consécration à Marie, mais à *la Sainte Trinité par les mains de Marie*. Sur les sept paragraphes de cet Acte, la seule allusion à Marie se trouve dans le premier, que voici : « Nous N. N. membres de la Congrégation de la Jeunesse Chrétienne établie à Aix, sous l'invocation de l'Immaculée Conception de la Très Sainte Vierge, protestons que, pour resserrer de plus en plus les liens qui nous unissent à Dieu notre Créateur, Sauveur et Sanctificateur, et pour nous séparer autant qu'il est en nous de la corruption du siècle et des hommes, au milieu desquels nous sommes obligés de vivre, nous nous consacrons à perpétuité à la Très Sainte Trinité, lui offrant cet hommage que nous lui faisons de tout notre être, par les mains de la Très Sainte Vierge et Immaculée Marie, notre Mère et Patronne, au service de laquelle nous nous dévouons en même temps de tout notre cœur... »

On doit aussi citer la lettre d'Eugène à son premier compagnon et ami, le Père Tempier, le soir du 15 août 1822. Cette lettre, traditionnellement, a beaucoup compté pour les Oblats. Ce jour-là a été bénite une statue de l'Immaculée dans l'église des Missionnaires à Aix. « Que ne puis-je vous communiquer tout ce que j'ai éprouvé de consolation dans ce beau jour consacré à Marie notre Reine ! Je n'avais pas senti depuis longtemps tant de bonheur à parler de ses grandeurs et à exciter les chrétiens à mettre en elle toute leur confiance, comme ce matin à l'instruction de la Congrégation (de la Jeunesse). J'ai l'espoir d'avoir été compris, et ce soir j'ai cru m'apercevoir que tous les fidèles qui fréquentent notre église ont partagé la ferveur que nous inspirait la vue de l'image de la sainte Vierge et plus encore les grâces qu'elle nous obtenait de son divin Fils, tandis que nous l'invoquions avec tant d'affection, j'ose dire, puisqu'elle est notre Mère... »

Un nouveau nom : Missionnaires Oblats de Marie Immaculée

La petite Société des Missionnaires de Provence restait trop dépendante des évêques. En outre, comme elle se développait hors

des limites de sa province d'origine, il fallait lui trouver un autre nom. Le recours à Rome paraissait nécessaire. Eugène de Mazenod entreprend le voyage à l'automne 1825. Peu avant l'audience du 20 décembre que lui accorde Léon XII, l'idée lui vient de demander au pape de changer le nom d'*Oblats de saint Charles* qu'on s'était donné provisoirement en *Missionnaires Oblats de Marie Immaculée*. C'est sous ce nom qu'est obtenue l'approbation pontificale de 1826. D'où l'enthousiasme avec lequel le P. de Mazenod en fait aussitôt part à ses compagnons : « Qu'on se renouvelle surtout dans la dévotion à la très sainte Vierge, pour nous rendre dignes d'être les Oblats de l'Immaculée Marie. Mais c'est un brevet pour le ciel ! Comment n'y avons-nous pas pensé plus tôt ? Ce nom satisfait le cœur et l'oreille. [Nous arrêtant à un autre nom,] nous faisons tort à notre Mère, à notre Reine, à celle qui nous protège et qui doit nous obtenir toutes les grâces dont son Fils l'a faite dispensatrice. Réjouissons-nous donc de porter son nom et sa livrée ». Et en tête de sa lettre qui suit la réception du bref d'approbation, à la formule habituelle « L.J.C. (Loué soit Jésus Christ) », il ajoute « et M.I. (et Marie Immaculée) », invocation qui devint traditionnelle chez les Oblats.

Les Actes du Chapitre général qui suit l'approbation relèvent ces mots d'Eugène de Mazenod : « Désormais, nous combattons les ennemis du Ciel sous un étendard qui nous sera propre et que l'Église nous a donné. Sur cet étendard brille le nom glorieux de la très sainte Vierge immaculée ». Aucun autre écho n'est donné dans les Constitutions, ni au nouveau nom marial, ni à la mission indiquée dans le bref de Léon XII : « Nous espérons que les membres de cette sainte famille qui se dévouent au ministère de la prédication et reconnaissent pour patronne la Mère de Dieu, la Vierge immaculée, s'appliqueront, selon la mesure de leurs forces, à ramener dans le sein de la miséricorde de Marie les hommes que Jésus-Christ, du haut de la croix, voulut lui donner pour enfants ».

Très progressivement et, si l'on peut dire, bien discrètement, Marie trouvera sa place dans la spiritualité des Oblats. Témoin cet extrait du *Directoire des novices*, qui date des alentours de 1835 : « Les novices de la Société doivent consacrer tout ce qu'ils ont d'amour envers la très Sainte Mère la glorieuse et immaculée Vierge Marie... La dévotion que nous devons avoir pour la Divine Marie

est toute singulière et ne doit se rencontrer nulle autre part dans un si haut degré... Être les enfants de Marie, appartenir à sa famille chérie, marcher sous son étendard, et sous le titre le plus glorieux, celui de son Immaculée Conception, comprendrons-nous jamais assez la grâce que Dieu nous a faite de nous appeler à une telle vocation?... Les novices regarderont la Très Sainte et Immaculée Vierge Marie, jusqu'à leur dernier soupir, comme leur refuge, leur espérance, leur consolation, leur joie, leur douceur, leur vie, leur protectrice, leur patronne, leur avocate, leur maîtresse, leur reine et leur tendre Mère ; remettant entre ses mains tout ce qui les regarde : leur persévérance dans la vocation, les événements heureux ou malheureux de leur vie, tous leurs dangers, leur vie elle-même et leur salut éternel, bien assurés que leur confiance ne sera pas ébranlée ».

Mgr de Mazenod donne évidemment une très grande importance à la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception (1854). Il est invité personnellement à Rome par Pie IX pour ces célébrations. Sa correspondance invite à « glorifier Marie », ou à contribuer à « la plus grande gloire de Marie ». Mais à notre grand étonnement, on ne trouve aucune réflexion sur le sens que ce mystère pourrait avoir pour la foi et la vie, ni des fidèles, ni même des missionnaires. Sans doute, la théologie de l'époque n'en fournissait pas les moyens.

C'est la prise en charge de sanctuaires de Marie par les Oblats qui donne une orientation complémentaire à leur dévotion. Mgr de Mazenod y voit des lieux où la dévotion des fidèles peut atteindre son véritable but, la conversion, lorsqu'elle se traduit dans la célébration du sacrement de réconciliation. Nous citons assez longuement ce qu'il écrit en 1835 dans *l'Acte* de sa visite de Supérieur général à Notre-Dame de l'Osier, dans le diocèse de Grenoble, où les Oblats ont été appelés l'année précédente. « Notre premier soin a été de remercier le Seigneur de la faveur insigne qu'il a daigné nous accorder en nous appelant dans ce sanctuaire pour y relever le culte de la Très Sainte Vierge et puiser dans le sein de cette bonne Mère les grâces qui sont nécessaires aux sujets de notre Institut pour s'acquitter dignement du grand ministère apostolique qu'ils doivent exercer dans ces contrées ». Après avoir souligné que, malgré l'état d'abandon du sanctuaire, Marie a continué

à accorder ses faveurs aux pèlerins, il ajoute : « Insensiblement on n'a plus compris à quoi engageaient ces faveurs insignes de la Mère de Dieu qui veut avant tout la gloire de son divin Fils et la conversion des âmes qu'il a rachetées de son sang précieux... [Les pèlerins] quittaient le sanctuaire, qui eût dû être pour eux comme un port de salut, sans avoir eu seulement la pensée de se confesser, par conséquent sans s'être réconciliés avec Dieu, et tout aussi pécheurs qu'ils étaient venus ».

« Mgr l'Évêque de Grenoble s'est déterminé à appeler notre Congrégation spécialement chargée par l'Église de propager le culte de Marie et consacrée par une vocation expresse à la conversion des âmes, afin qu'elle travaillât efficacement à ramener la dévotion de Notre-Dame de l'Osier à sa primitive institution... Ainsi la Congrégation est placée à l'Osier précisément selon l'esprit de son Institut pour évangéliser les âmes les plus abandonnées de ce vaste diocèse et pour contribuer de tout son pouvoir à relever la gloire de la Sainte Vierge en donnant une meilleure direction à la dévotion des fidèles envers cette bonne Mère de tous les chrétiens, notre bien-aimée patronne ».

C'est en tant qu'évêque de Marseille que Mgr de Mazenod s'exprime dans son *Mandement* de 1852 pour Notre-Dame de la Garde en reconstruction, que les Oblats desservent depuis 1831. Il écrit à ses diocésains : « Espérez surtout qu'elle vous obtiendra des faveurs bien plus précieuses que celles qui ont rapport au temps : elle est appelée par l'Église la porte du ciel. C'est par elle que le salut venant d'en-haut est entré dans le monde, et par elle que vous serez introduits dans la céleste patrie, après que vous aurez reçu du sein de Dieu des grâces puissantes et abondamment départies pour vous délivrer du péché et pour diriger vos pas dans la voie de la paix... Quant à nous, nous avons résolu de ne rien négliger pour vous faire puiser toujours davantage à ce trésor inépuisable des grâces que le Seigneur a placé ouvert à toutes les âmes sous les auspices de sa Sainte Mère dans le sanctuaire bien-aimé de la piété de ses ouailles. Nous voulons que vous alliez toujours en plus grand nombre vous désaltérer à cette source des eaux vives qui y jaillissent pour la vie éternelle ».

C'est dit partout, les Oblats de Marie Immaculée sont d'abord une congrégation missionnaire, qui vise la conversion et le salut. Marie

est la Mère qui accompagne et soutient les missionnaires dans leur vocation et l'accomplissement de leur tâche. Mais c'est à Dieu lui-même qu'ils sont consacrés pour cette mission, *sous les auspices de Marie*. Marie est la Mère, la Reine, la protectrice, la trésorière des grâces de salut, tant pour les fidèles que pour les missionnaires. Le souci est de *donner une meilleure direction à la dévotion des fidèles*. Le patronage de l'Immaculée, la prise en charge de ses sanctuaires ne font que confirmer l'orientation fondamentalement missionnaire.

Fidélité aux perspectives données par le Fondateur

L'insistance sur les formulations dues au Père de Mazenod a fait jusqu'ici l'essentiel de cet article. Par la suite, la Congrégation vit sur les intuitions et les formulations qui ont été les siennes. Personne n'envisage sérieusement de nouvelles orientations. L'importante expansion missionnaire de l'Institut, dont les Oblats français ont été des acteurs majeurs, mais non exclusifs, s'est réalisée dans le cadre *spirituel* que lui-même avait établi. On n'éprouve pas le besoin de reformuler ce qui vient du Fondateur. On ajoute seulement un article sur Marie lors de la révision des Constitutions en 1926. « Notre Congrégation est placée sous le vocable (*sub titulo*) et le patronage de la Très Sainte et Immaculée Vierge Marie. En conséquence, nous devons tous cultiver dans notre cœur et promouvoir parmi les fidèles une dévotion toute particulière envers cette céleste Patronne et Mère ».

Aucun travail d'ensemble n'a été fait pour recueillir les très nombreux témoignages sur la place que tenait et que tient Marie dans la vie des missionnaires. Ils mettent beaucoup de discrétion pour exprimer leur confiance en elle, tout particulièrement dans les moments difficiles. On se contentera ici de quatre témoignages, un du Nord Canada, un du Lesotho, un de Ceylan (aujourd'hui Sri Lanka), le quatrième d'une maison de formation.

En septembre 1871, le Saint-Siège érige dans l'Ouest canadien le vicariat apostolique de St-Albert et nomme Mgr Vital Grandin (ordonné évêque à l'âge de 30 ans) comme évêque. Le vicariat est sans aucune ressource, « au point, écrit l'évêque, que j'en suis réduit à m'opposer au zèle des missionnaires ». Le 8 décembre, dans sa cathédrale inachevée, Mgr Grandin prononce solennellement

cette prière à Marie : « Aujourd’hui que je me vois chargé d’implanter et de solidifier le règne de Jésus-Christ dans ces pauvres contrées, je sens que je ne puis compter sur aucun succès sans vous. Me voilà dans l’impossibilité de soutenir les missions déjà fondées, faute de ressources pécuniaires. Parce que je n’en puis fonder et soutenir de nouvelles, une foule d’âmes rachetées à un si haut prix se perdent chaque jour... Vous ne laisserez pas les choses en cet état, Marie. Vous avez soutenu et fortifié les Apôtres dans leurs tribulations, vous en ferez autant pour nous. Vous nous obtiendrez, ô puissante Reine des Apôtres, un zèle vraiment apostolique, tout ce qui nous manque pour être des missionnaires selon le cœur de votre divin Fils ; les moyens de soutenir et d’augmenter, suivant le besoin, nos dix missions déjà existantes et d’en fonder au moins quatre autres... J’engagerai tous les missionnaires dont je suis chargé à vous honorer et à vous faire honorer plus que jamais... ». Des dons inattendus arrivèrent progressivement à St-Albert, l’évêque peut écrire que la Sainte Vierge se met de son côté...

Au Basutoland, aujourd’hui Lesotho, au sud de l’Afrique, le bienheureux Joseph Gérard (1831-1914) appelle *Village de la Mère de Jésus*, *Motse oa ‘m’a Jesu*, la terre qui lui est concédée pour la première mission. À la mission Ste Monique, il construit une petite grotte de Lourdes, où les enfants de l’école viennent chaque jour prier brièvement leur bonne Mère du Ciel. Voici le témoignage d’une femme au procès de béatification : « Son amour pour la Sainte Vierge apparaissait dans le respect avec lequel il parlait d’elle. Dans ses sermons, il nous enseignait d’aimer la Sainte Vierge, de dire notre chapelet tous les jours et de nous mettre sous sa protection. Quand il allait à cheval, il tenait les rênes de la main gauche et le chapelet de la main droite, et le cheval allait tranquillement ».

Citons enfin le projet de Mgr Bonjean (1823-1892), vicaire apostolique de Jaffna (Ceylan). On est en 1872. Le sanctuaire de Madhu, qui datait d’avant la persécution protestante, était alors délaissé. « J’affirmai qu’il ne serait pas dit qu’un évêque Oblat de Marie laisserait le sanctuaire de sa Mère immaculée dans cet état honteux. Je pris la résolution d’élever dans ces bois sauvages un beau temple à Marie, qui serait une prédication muette aux nombreux

pèlerins mahométans, hindous et bouddhistes... ». *Prédication muette*, retenons le mot, car c'est bien le rôle qu'a joué et joue ce sanctuaire dans un pays qu'a ravagé récemment la guerre civile...

La Congrégation continue donc à vivre d'une spiritualité avant tout missionnaire, dans la confiance à Marie. On attend d'elle qu'elle se montre la Mère, mère de miséricorde, et pour le missionnaire, et pour les nouveaux chrétiens que la grâce fait se lever de par l'effort d'évangélisation. Typique est à ce sujet le cantique à Marie, d'origine oblate, chanté dans les années 50 au scolasticat de Solignac (Hte-Vienne) lors des célébrations de départs missionnaires. L'essentiel y est dit :

Refrain

*O bonne Mère du missionnaire,
Sois son appui, veille sur lui.
Sur terre il n'a plus de patrie,
La croix lui reste, et toi, Marie.
O bonne Mère du missionnaire,
Sois son appui, veille sur lui.*

*2. Dans leurs mains brille le flambeau
Que Jésus est venu allumer sur la terre.
Ouvre, Marie, à cet éclat nouveau,
Tant d'yeux, hélas !, fermés à la lumière.*

*4. Ils savent le chemin du cœur,
Ils disent : Prends pitié de ton âme, mon frère,
Vois cette femme à l'œil plein de douceur,
Va te jeter en ses bras, c'est ta mère.*

*5. Chargés de fer, oh ! qu'ils sont beaux,
Quand ils vont à la mort, les pieds du missionnaire,
Ils braveront supplices et bourreaux,
Ton nom sera leur parole dernière.*

Pour cette période, et encore aujourd'hui, on doit souligner en outre le retentissement qu'ont eu les apparitions de la Vierge et les dévotions qui leur sont liées. Il faut évidemment mentionner la Médaille miraculeuse, La Salette, Lourdes... Dans notre Congrégation, Pontmain tient une place particulière, car le sanctuaire

nous fut confié dès l'année suivant l'apparition. Pour les Oblats, Marie est la Mère de l'Espérance.

Renouveau conciliaire

En insistant sur la place primordiale de l'Écriture et donc en renvoyant au texte même des évangiles pour dire qui a été Marie, en situant celle-ci à l'intérieur de l'Église, Vatican II a entériné ce qui se cherchait depuis des décennies. Les formulations du XIX^e siècle perdent leur sens, laissant place à des expressions totalement absentes jusque-là. Ainsi la présentation de Marie comme croyante, modèle de foi et de fidélité. Les Oblats sont avec toute l'Église participants de ce renouveau.

Les Chapitres généraux entreprennent la rédaction de nouvelles Constitutions, en tenant compte des orientations conciliaires et des situations nouvelles. 1966 produit un texte provisoire, dont voici l'article 6 : « La Congrégation est établie sous le signe et le patronage de la très sainte et immaculée Vierge Marie. C'est pourquoi les Oblats accompliront leur mission en nourrissant dans leur cœur une confiance filiale envers elle, Mère du Christ et de l'Église. Dans la Vierge attentive à recevoir le Christ pour le partager avec le monde, dont il est l'espérance, ils reconnaîtront le type même de la foi de l'Église et le modèle de leur propre foi. C'est dans une grande intimité avec elle, Mère de miséricorde, qu'ils vivront leurs souffrances et leurs joies de missionnaires. Partout où les conduira leur ministère, ils tendront à promouvoir une dévotion authentique envers cette Mère Immaculée, victorieuse de tout mal ». Et aussi, dans la section *Regard de foi à la lumière de la Parole*, cet article 61 : « En Marie Immaculée, fidèle servante du Seigneur, l'Oblat trouvera pour sa vie le parfait modèle de réponse à Dieu, la contemplant dans les mystères du Christ. Les Oblats la regarderont toujours comme leur Mère ».

C'est au Chapitre général de 1980 qu'incombe la responsabilité d'un texte définitif. Marie se trouve mentionnée dans quatre articles auxquels il faut ajouter l'article donnant le nom de la Congrégation et celui indiquant la formule de profession religieuse, prononcée « en présence de la bienheureuse Vierge Marie ». L'article 10 reprend presque à la lettre l'article de 1966 cité plus haut. Seule

modification, la deuxième phrase devient celle-ci : « Docile à l'Esprit, elle s'est entièrement consacrée, comme humble servante, à la personne et à l'œuvre du Sauveur ».

S'y ajoute, en introduction à la section sur les conseils évangéliques, un article 13 : « Marie Immaculée, par sa réponse de foi et sa totale disponibilité à l'appel de l'Esprit, est le modèle et la gardienne de notre vie consacrée ». Dans la section : *Vivant dans la foi*, l'article 36 est ainsi formulé : « C'est en union avec Marie Immaculée, fidèle servante du Seigneur, que, sous la conduite de l'Esprit, ils approfondiront leur intimité avec le Christ. Avec elle, ils contempleront les mystères du Verbe incarné, particulièrement dans la prière du Rosaire ». Marie a sa place au début du chapitre sur la formation (article 46) : « La formation a pour but de faire grandir l'homme apostolique animé du charisme oblat, un homme qui, s'inspirant de l'exemple de Marie, vive son engagement envers Jésus Christ dans une fidélité toujours inventive et se mette totalement au service de l'Église et du Royaume ».

Ouverture

Comment conclure ce qui est vivant et continue à se construire ? « Marie doit plus que jamais servir de pédagogie pour annoncer l'Évangile aux hommes d'aujourd'hui ». Cette expression du document du CELAM (Puebla, 1979) garde toute son actualité. Pour les Oblats, comme pour toute l'Église, le chemin suivi par Marie est lumière.

« Allumons un feu, et les jeunes viendront s'y chauffer », a dit un jour le Cardinal Danneels à propos des JMJ. Saint Eugène de Mazenod l'a fait à Marseille avec Notre-Dame de la Garde. Mgr Bonjean à Sri Lanka. Le monde, et nous-mêmes, avons besoin de ce feu, prédication souvent *muette*, et combien efficace.

Michel Courvoisier

Guadalupe : inculturation réussie

Clodomiro L. Siller Acuña

Clodomiro Siller, du Centre national des Missions Indigènes (CENAMI), Mexico, a une grande expérience dans tout ce qui touche au monde indigène, tant au niveau philosophico-théologique qu'au niveau anthropologico-culturel. Parmi ses domaines de recherches, on peut signaler les cultures indigènes contemporaines, la mythologie centraméricaine, la Bible et les traditions indigènes, la pastorale des migrants. Auteur de nombreuses publications, il exerce dans les domaines académiques et pastoraux tant au Mexique qu'aux États-Unis. L'article a été traduit de l'espagnol.

Dans cet article, je propose aux lecteurs de *Spiritus* une réflexion sur l'événement de Guadalupe¹. Je tiens à signaler que le récit est essentiellement « mythique ». Cela ne signifie pas qu'il ne contienne que des fables, encore moins qu'il ait été fabriqué de toutes pièces. Comme les Écritures, il a été composé dans un langage concret, narratif, proche du vécu des gens et susceptible de communiquer les réalités ultimes touchant au sens la vie. Ce type de communication fait usage de *symboles* et renvoie à des *traditions* orales ou écrites.

Il est également important de rappeler que la première évangélisation en Amérique latine ne valorisait que très rarement l'apport des cultures locales. Le principe de la *tabula rasa* était généralement appliqué : il fallait tout effacer et recommencer à zéro. Cette première évangélisation allait aussi de pair avec la colonisation espagnole, le plus souvent ressentie comme oppressive. C'est dans

¹ Je suis le texte du *Nícan Mopóhua* (littéralement : le livre qui raconte), dans lequel est décrit l'événement guadeloupéen. Les versets mentionnés seront cités entre parenthèses dans le texte. Cf. Clodomiro Siller Acuña, *Para comprender el Mensaje de Maria de Guadalupe*, [Pour comprendre le message de Notre-Dame de Guadalupe]. Buenos Aires, éditions Guadalupe, 1989.

ce contexte concret du Mexique que se situe le récit des rencontres de Juan Diego avec la Vierge sur la colline de Tepeyac le 9 décembre 1531. Dans cet article, je me limite à quelques passages essentiels qui mettent en lumière les caractéristiques de ce type d'évangélisation tout à fait révolutionnaire au XVI^e siècle.

Message libérateur enraciné dans la culture locale

Le *Nícan Mopóhua* est écrit dans la langue du peuple (náhuatl). Il fait abondamment usage des symboles et traditions culturels et religieux des peuples de Mésoamérique². Le livre fut un succès : son message fut compris par la majorité de la population autochtone. On y trouve aussi quelques mots en castillan et en latin, utilisés par les missionnaires pour annoncer l'Évangile³.

L'événement eut lieu à l'endroit même où par le passé le peuple avait un temple dans lequel il rendait un culte au Dieu qui, en tant que Notre Mère, se trouve sur la terre qui nous donne la vie⁴. Dès les premières lignes, on trouve dans le *Nícan Mopóhua* une affirmation de poids selon laquelle la priorité est donnée au pauvre : « La Vierge se manifeste en premier lieu à un pauvre digne » (v 2). Il s'agit là d'une idée centrale que l'on retrouve dans les récits culturels et religieux mésoaméricains. En même temps, la Vierge cherche à associer l'évêque à son projet d'évangélisation, lui ouvrant ainsi l'accès aux plus hauts niveaux de la structure religieuse (v 26). Le récit guadeloupéen prend donc chair dans l'histoire ; il comporte des dates, des lieux et une analyse profonde du degré de

² Le náhuatl est la langue commune à beaucoup de groupes qui partageaient la même vision fondamentale du monde, fût-ce avec beaucoup de variantes et de différences. Ils faisaient partie de la macroculture mésoaméricaine qui s'étend du fleuve Colorado, aux Etats-Unis, jusqu'au Nicaragua (Nícan Náhuatl signifie : jusqu'ici arrive le náhuatl) en Amérique Centrale. Peu d'années après l'événement guadeloupéen on trouve déjà des copies de l'image de Notre-Dame de Guadalupe au Nicaragua.

³ Cela ne doit pas surprendre puisque les élèves du Collège de la Sainte Croix de Tlatelolco parlaient leur langue et le castillan ; ils connaissaient aussi le latin qu'ils utilisaient pour ajouter des annotations explicatives aux textes écrits par les missionnaires.

⁴ C'est la raison pour laquelle Bernardino de Sahagún rapportait l'événement guadeloupéen dans le chapitre sur les abus et superstitions dans son livre *Historia de las Casas de Nueva España* (*Histoire des Choses de la Nouvelle Espagne*).

la destruction et de la dispersion causées par le colonialisme européen (v 3). Il souligne aussi, dès le début, les premiers fruits de la foi grâce aux efforts missionnaires (v 4).

L'événement de Tepeyac commence avec le sacrifice de Dieu, symbolisé par le soleil qui, de nuit, vient à bout de tout ce qui s'oppose à la vie de l'humanité. Il renouvelle cette vie en apparaissant quotidiennement à l'orient du Tepeyac, là où il était vénéré par le passé (v 7). Le récit résume aussi bien la tradition ancienne que ce qui est considéré comme l'action de Dieu dans l'histoire. Pour un autochtone de cette époque, le tout est perçu comme authentique, d'où l'encadrement symbolique des *chants célestes et terrestres* (v 9). On montre ainsi que ce récit vient du ciel, et qu'il trouve sa réponse aussi bien dans l'histoire, *en notre chair*, que dans la tradition religieuse du peuple, *héritée de nos ancêtres* (v 10).

Le récit de Notre-Dame de Guadalupe rend sa dignité à l'opprimé. Celui que l'on nomme tout d'abord *Iuan Diego* est ensuite appelé *Inantzin Iuan Diegotzin*. Il est traité avec la même considération qui était autrefois accordée aux personnes de haut rang social ou religieux ; considération, respect témoignés en priorité envers la Mère de Dieu présentée comme *in Ninántzin* (vv 13 et 22). D'où la relation de proximité et de respect mutuel entre Juan Diego et la Vierge : « il vit une dame qui l'invita à s'approcher d'elle » (v 5). Le personnage de la Vierge renvoie, par ses habits, à Dieu : « son vêtement ressemblait au soleil diffusant ses rayons » (v 17).

L'expérience de Juan Diego nous fait comprendre une des dimensions les plus significatives de l'évangélisation guadeloupéenne. Ce qui arrive dans le Tepeyac change le monde, crée une vie nouvelle, devenant un précieux service : « les *mezquites*⁵, les figuiers de Barbarie et les herbes qui poussent à cet endroit ressemblaient aux plumes du quetzal et leurs troncs turquoise brillaient comme de l'or » (v 18).

Parole noble et créatrice

L'aspect le plus significatif qui caractérise l'évangélisation guadeloupéenne est à l'opposé de l'approche d'intimidation de l'époque.

⁵ Arbre endémique du Mexique de la famille des mimosacées dont le jus peut guérir les ophtalmies (ndlr).

La parole et le message proposés dans le Tepeyac par la Vierge sont nobles et créateurs ; fruits de l'amour, ils ont un effet transformateur (v 19). Notre-Dame se présente elle-même en langue náhuatl et en latin : « Je suis la toujours vierge, *incenquízca cemicac ichpóchtli, Sancta Maria* ». Cette formulation démontre un rapport d'identité entre la *Tonántzin* – vénérée par le passé par les gens dans le Tepeyac – et la Vierge introduite par l'Évangile. Le récit va encore plus loin : Notre-Dame affirme que le Dieu des Mésoaméricains et le Dieu annoncé par l'Évangile sont le même Dieu. Elle dit *qu'elle est la mère du DIEU de la grande vérité, Téotl*⁶. Cinq autres noms de Dieu s'y ajoutent : Celui qui nous donne la vie (*Ipalnemohuáni*), le Créateur des êtres humains (*Teyocoyáni*), Celui qui est toujours près de nous et avec nous (*Tloque Nahuáque*), le Seigneur du Ciel et de la Terre (*in Ilhuícac Tlaltipáque*) (v 22). Il s'agit des noms utilisés pendant des siècles par les peuples mésoaméricains pour invoquer Dieu. Maintenant Marie affirme qu'elle est la mère de ce Dieu auquel les indigènes avaient donné ces différents noms selon les circonstances dans lesquelles on voulait l'invoquer et les façons dont on désirait s'adresser à Lui.

À ceux qui l'accueillent le message du Tepeyac dévoile que c'est Marie qui vient à bout du polythéisme et de l'idolâtrie, s'il est permis de reprendre ici les termes utilisés par les missionnaires pour accuser les indigènes d'adorer plusieurs faux dieux. Comme on le verra par la suite, Juan Diego résumera ce développement théologique en rassurant l'évêque que « dans tout ce qu'il a vu et admiré, elle s'avérait être *iz cenquízca Ichpóchtli in itlasomáhuiz nántzin in To Temazquiticáztzin To Tecúyo Iesu Christo* [la toujours Vierge, l'admirable mère de notre Libérateur et Seigneur Jésus Christ] » (v 52).

Mission de Juan Diego

Les objectifs de la Bonne Nouvelle du Tepeyac diffèrent considérablement de ceux poursuivis par les missionnaires de l'époque. La Dame affirme que l'on trouvera Marie à l'endroit même où par le passé les indigènes rencontraient *To Nántzin* (Notre Mère). Elle demande donc à Juan Diego de transmettre le message suivant à

⁶ Mot náhuatl pour Dieu ; en castillan, on l'écrit avec des majuscules : DIOS.

l'évêque : « J'aimerais bien et je désire vivement qu'on m'élève un sanctuaire en ce lieu » (v 23). Le plus significatif de tout, c'est l'annonce faite par la Vierge de son *évangélisation* : « Je montrerai aux gens tout mon amour, toute ma compassion, aide et protection ; je le dis à tous les peuples de cette terre : qu'ils s'adressent à moi ! Qu'ils me cherchent et qu'ils aient confiance en moi ! J'écouterai leurs plaintes ; j'apporterai remède et guérison à toutes leurs misères, angoisses, peines et douleurs » (v 25).

Cette mission, ou *ambassade*, que la Vierge confie à Juan Diego, n'est pas chose facile. Mais elle lui donne cette assurance : « Je t'en serai reconnaissante et je te récompenserai en te rendant heureux. Je te donnerai le bonheur et tu recevras beaucoup plus encore pour la peine et le travail par lesquels tu vas mettre en œuvre la mission que je t'ai donnée » (v 27). Aussitôt après avoir reçu sa mission, Juan Diego se met à l'œuvre.

Juan Diego rencontre beaucoup de difficultés. Il y a en premier lieu l'incrédulité de l'évêque et ensuite le comportement agressif et violent de son entourage. Juan Diego prend sur lui-même ce refus, comme si c'était par sa faute que l'évêque refuse d'accueillir le message de la Vierge. L'évêque lui demande un signe qui rende crédible son message. Juan Diego tente de s'esquiver et d'abandonner sa mission. Or son oncle, Juan Bernardino, contracte la maladie mortelle apportée par les Européens⁷. Juan Diego essaie de l'aider dans ses souffrances, mais sans succès. Pour pouvoir s'occuper de son oncle, Juan Diego essaie de fuir la mission reçue de la Vierge. Mais Marie l'en empêche, l'assurant qu'elle-même guérira son oncle. La Vierge atteste alors l'authenticité de l'événement du Tepeyac grâce aux roses que Juan Diego peut cueillir en plein hiver sur la colline. Il se rend de nouveau chez l'évêque où l'image de la Vierge s'imprime à l'intérieur de son manteau, ce qui met fin à l'incrédulité de l'évêque. Celui-ci accepte même de mettre l'image de Notre-Dame de Guadalupe dans son oratoire. La construction du sanctuaire commence ; Juan Diego reçoit confirmation de la guérison de son oncle et toute la ville participe au transfert de l'image à la cathédrale.

⁷ Ndlr : il s'agit de la peste, cf. *infra* p. 68.

En guise de conclusion

Je crois avoir évoqué l'essentiel de ce qu'on pourrait appeler « une nouvelle évangélisation » tout à fait en accord avec la Bonne Nouvelle apportée par Jésus aux pauvres de son temps. On voit bien que Juan Diego vit une expérience évangélisatrice difficile, à l'instar de celle de Jésus, sans en arriver toutefois à la mort. Les caractéristiques fondamentales de l'événement guadeloupéen sont les suivantes : le message est proposé dans la langue, les symboles, traditions et cultures des peuples mésoaméricains ; il y a nécessité de faire appel à une personne du pays pour accomplir l'évangélisation ; on apporte une bonne nouvelle qui contribue à libérer les gens de leurs misères et douleurs ; il y a également une grande ouverture à tous les peuples et le soutien de l'Église ; l'évangéliste sollicité accomplit la mission reçue de la Vierge, ce qui conduit aux résultats espérés.

De cette façon, l'événement du Tepeyac est accueilli non seulement par les habitants du Mexique, mais aussi par tous ceux de la zone mésoaméricaine et, par la suite, par le monde entier. On peut dire que cette évangélisation ressemble beaucoup à celle entreprise après la vie, la mort et la résurrection de Jésus, fils du charpentier de Nazareth. Cette façon de vivre la mission accepte le risque de s'adresser en premier lieu aux pauvres, tout en leur annonçant qu'ils sont appelés à une autre destinée. Ceux qui n'appartiennent pas au groupe des pauvres peuvent s'y associer ensuite en adoptant les mêmes motivations de foi. Il s'agit donc d'un message essentiellement chrétien qui s'efforce de donner une réponse aux situations de détresse que vivent aujourd'hui encore des peuples à travers le monde. Au Mexique, on y voit de nos jours une parfaite inculturation de l'Évangile qui donne son vrai sens à la vie, depuis la Création de l'humanité jusqu'à la plénitude du Royaume des Cieux.

Clodomiro L. Siller Acuña

Notre-Dame de Guadalupe

Chemin du peuple mexicain vers Dieu

Eleazar López Hernández

Prêtre diocésain, Eleazar López Hernández, appartient au peuple zapotèque de l'isthme de Tehuantepec, au Mexique. Engagé dans la pastorale indigène nationale, il est depuis 1976 membre de l'équipe de coordination du Centre national des Missions Indigènes (CENAMI). Il a été à la tête du mouvement des prêtres indigènes du Mexique à ses débuts, et il est actuellement un des principaux promoteurs de la théologie indienne en Amérique latine. L'article a été traduit de l'espagnol.

Membre d'un des peuples les plus importants du Mexique, les Zapotèques, je propose aux lecteurs de *Spiritus* une lecture de l'événement guadeloupéen¹ du point de vue des communautés indigènes. La plupart des personnes appartenant à ces communautés ne participent pas aux multiples discussions académiques dans nos universités. Ils préfèrent s'exprimer d'une façon très simple sur leur expérience de foi : Notre-Dame de Guadalupe est la manifestation la plus sûre de la présence amoureuse de Dieu parmi eux.

Pour nous, peuples indigènes, la Guadalupe est l'expression théologique d'un pays conquis par la force des armes. *Notre pays ne se résigne pas, il résiste et, contre vents et marées, il continue à nourrir ses espoirs et utopies ancestrales.* Notre-Dame de Guadalupe est une manifestation du *Mexique profond*, de tout ce que nous ressentons si fortement dans nos *cœurs*. Il s'agit d'une manière d'être, d'une

¹ Pour une évocation de l'essentiel de cet événement, lire l'article précédent, p. 60-65.

voix ancienne qui est en même temps une parole actuelle, prononcée par les pauvres qui, devant la progression implacable des projets de mort, renouvellent constamment leur capacité de résistance, en l'investissant dans son ultime retranchement : le domaine religieux, la piété populaire. Dans cet article, je parlerai d'abord comme témoin et je tâcherai de me faire l'écho de la voix souterraine de notre peuple.

Les acteurs

De notre point de vue, tous les personnages qui interviennent dans l'événement guadeloupéen jouent un rôle symbolique. Ces personnages, historiques sans le moindre doute, représentent plus qu'eux-mêmes. Ils symbolisent les différentes catégories sociales de l'époque.

Juan Diego est un Indien appartenant à l'ancienne classe dirigeante de la nation mexicaine. On dit qu'il était originaire de *Cuauhtitlán* (nid d'aigles). Il était un aigle-cavalier, communément appelé *Cuauhtlatoa* ou *Cuautliytactzin* : celui qui parle comme un aigle. La conquête espagnole avait évidemment rendu Juan Diego très malheureux. Il avait l'impression que son passé était en train de disparaître et qu'il n'avait plus d'avenir. Il était réduit à la condition de pauvre, de vaincu et il ne savait où aller. Marchant dans la nuit, il était poursuivi par la malchance. Il cherchait une porte de sortie... et c'est pour cela qu'il était en route, en quête de réponses adéquates. Juan Diego est le personnage principal du récit guadeloupéen.

L'évêque, Juan de Zumárraga, vient à peine d'arriver de la métropole. Il est le chef de l'Église coloniale et participe donc directement au pouvoir des vainqueurs. Pour cette raison, il est appelé « Seigneur des prêtres » dans le *Nican Mopóhua*. Il vit dans un palais « où je n'entre ni ne m'arrête », dit Juan Diego, quand la Vierge lui demande de lui porter le message guadeloupéen. La mission de Juan Diego s'oriente avant tout vers lui pour qu'il se convertisse et vienne à la rencontre du peuple indien en vue de

construire avec l'Indien le *Teocál-li* ou sanctuaire de *Tonántzin* dans le Tepeyac.

L'oncle, Juan Bernardino, représente le peuple opprimé. Pour Juan Diego, c'est le seul lien restant avec le passé glorieux. Ce passé est terriblement affecté par la société coloniale. À cause d'elle l'oncle a été contaminé par la peste, cette maladie apportée par les Espagnols. Juan Bernardino est sûr qu'il en mourra bientôt. Juan Diego est fort préoccupé et prend bien soin de lui, au point de faire passer au second plan l'accomplissement de la volonté de la Dame du ciel.

L'entourage de l'évêque représente la méchanceté du pouvoir colonial. Ce sont les instruments du contrôle ecclésiastique et civil. Ils ont la pleine confiance de l'évêque mais ils incarnent aussi la rigidité du système. Ils empêchent le pauvre d'agir : ils le réprimandent, l'humilient de leurs tracasseries et inventent toute sorte de mensonges contre lui pour le mettre en mauvaise posture devant l'autorité. Ils sont prêts à lui disputer les fleurs et même à le frapper physiquement.

Les lieux

La toponymie joue aussi un rôle symbolique dans le *Nícan Mopóhua*. Elle fait partie de la trame théologique du texte. Ainsi, *Cuauhtitlán* signifie nid d'aigles. C'est la terre d'origine de Juan Diego et elle est située au nord. Ce lieu représente le passé glorieux des Aztèques, des cavaliers-aigles, des *Pil-li* ou nobles. Depuis la conquête, les nobles ont perdu leur statut et *Cuauhtitlán* est désormais considéré comme un lieu de couleur blanche, c'est-à-dire de la mort. C'est de là que Juan Diego marche vers le sud, le lieu de couleur jaune, à la recherche des fleurs du printemps, c'est-à-dire de la vie, selon la symbolique indigène.

Tepeyacac ou *Tepeyac* signifie nez de colline. C'est le sanctuaire pré-colombien de *Tonántzin*, Notre Vénérable Mère. Les anciens y accouraient à la recherche de protection et de consolation. Juan Diego y retrouve les symboles de son ancienne religion, « ce que

nous ont dit les anciens, nos aïeux ». Pour Juan Diego ce sera le lieu de la synthèse entre les deux dimensions religieuses faisant désormais partie de l'âme mexicaine : l'indigène et l'étrangère.

Tlatelolco est un ancien territoire aztèque sur le bord du lac, qui permettait aux habitants de passer au-delà de l'anneau d'eau. Après la conquête, il fut transformé en base franciscaine pour l'endoctrinement religieux des Indiens du nord de la ville. Juan Diego devait y aller pour le *Teóyotl*, ou doctrine chrétienne, enseigné à un groupe de participants rigoureusement sélectionnés. Il lui fallait s'y rendre pour chercher les rites officiels de l'Église assurant la bonne mort de son oncle Juan Bernardino.

Le binôme *Mexique-Tenochtitlan* renvoie à l'ancien siège aztèque transformé en 1521 en centre du pouvoir colonial. C'est le lieu des palais « où le pauvre n'entre ni ne s'arrête », ce qui explique pourquoi tout y va toujours mal. Ces deux lieux représentent le peuple et son destin, le pouvoir et les intrigues coloniales. Dans le *Nícan Mopóhua*, ils entrent en lutte symbolique. À la fin c'est le camp indigène qui est gagnant parce que Juan Diego réussit à faire construire le sanctuaire à *Tepeyac* et que l'évêque, accompagné de son entourage, se dirige vers *Cuauhtitlán* pour y rencontrer l'oncle Juan Bernardino.

L'objectif

Comme tous les récits de ce genre, le *Nícan Mopóhua* présente l'objectif guadeloupéen comme un projet extrêmement simple : *construire un teocál-li* (sanctuaire) *dans le Tepeyac*. Cela peut paraître une demande dénuée de toute dimension transcendante, car tout projet de ce type assoit le pouvoir de l'institution ecclésiastique. Cependant le sanctuaire demandé par Juan Diego se distingue nettement de l'institution, tant à cause du lieu de son édification qu'en raison de la finalité de son utilisation.

Construire le sanctuaire dans le *Tepeyac* c'est donner raison à l'Indien qui, frustré au cours du « Dialogue des Douze », avait obstinément soutenu que le Dieu chrétien était le même que le

Dieu indigène, s'opposant ainsi à l'affirmation non moins obstinée des missionnaires selon laquelle tout ce qui était indigène était l'œuvre du démon. Le texte du *Nícan Mopóhua* essaye de prouver qu'en *Tonántzin Guadalupe* sont jumelés les deux versants religieux qui façonneront l'âme indienne du continent. Elle est la Mère de *Téotl Ipalmemohuáni, Teyocoyáni, Totecúyo, Tloque Nahuáque, Ilhuícahua, Tlalticpáque* (v 22), c'est-à-dire de tout le panthéon indigène précolombien et, en même temps, la Mère de *Notre Sauveur et Notre Seigneur Jésus-Christ* (v 53).

Le sanctuaire doit être *un lieu d'écoute où l'on porte remède et guérison à toutes les plaintes, misères, peines et douleurs du peuple* (v 25). Le texte utilise ces quatre termes pour parler de la situation du pays. Dans la symbolique mésoaméricaine le nombre *quatre (nahui)* évoque la totalité. On parle donc ici de la libération de *tout* ce qui opprime le peuple. Aux yeux de Juan Diego, la guérison de son oncle d'une maladie apportée par la société coloniale démontre l'efficacité du projet guadeloupéen.

Le sanctuaire a quelque chose de précieux à offrir : « C'est là que je vais montrer et prodiguer tout mon amour, ma compassion, mon aide et ma protection à tout mon peuple » (v 23). Il nourrit les utopies du peuple dans l'attente que *les pierres, chardons, épines, cactus, et mesquites* des terres arides se transforment en *turquoise, or, pierres précieuses et fleurs odorantes*. Il s'agit donc de transformer la nuit en jour et l'hiver en printemps, c'est-à-dire de transformer l'histoire coloniale en histoire de salut.

Les bénéficiaires du projet guadeloupéen sont Juan Diego, l'oncle et *les habitants de cette terre*, c'est-à-dire le pauvre peuple de *l'Anáhuac*. Mais ce n'est pas un projet exclusivement ethnique. Il s'ouvre à toutes « les nations qui m'aiment, qui me parlent, qui me cherchent et mettent en moi leur confiance ». En ce sens, c'est un projet universaliste embrassant ceux qui sont près et ceux qui sont loin, les indigènes et les non-indigènes. C'est pourquoi il a très rapidement dépassé les frontières mexicaines et s'est intégré à la religiosité populaire de toute l'Amérique, et maintenant aussi de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie.

Dénonciation et annonce

Le projet guadeloupéen dénonce et annonce. Il donne une voix aux vaincus qui protestent contre l'injustice de la société coloniale, mais aussi à ceux qui proposent une nouvelle voie à suivre. Les indigènes accueillent l'Église, et même la société coloniale. La Vierge de Guadalupe, Mère de toutes les dénominations de Dieu connues dans la tradition indigène, se présente aussi en tant que la Mère de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Le but du *Nícan Mopóhua* est de montrer qu'il est possible d'incorporer dans l'Église la perception indigène de Dieu et de la vie, et qu'il est raisonnable pour les indigènes d'accepter les valeurs évangéliques apportées par l'Église. C'est ce que nous appelons de nos jours « l'inculturation de l'Évangile », définie par Jean Paul II comme « incarner l'Évangile dans les différentes cultures et, en même temps, introduire ces peuples et leurs cultures dans l'Église » (*Redemptoris Missio*, 52). À Aparecida, Benoît XVI a ajouté : « La sagesse des peuples originaires les conduisit, fort heureusement, à créer une synthèse entre leurs cultures et la foi chrétienne que les missionnaires leur offraient. C'est de là qu'est née la riche et profonde religiosité populaire, dans laquelle apparaît l'âme des peuples latino-américains »².

L'événement guadeloupéen transforme l'Indien en évangéliste de l'évêque et de l'Église : il fait venir le pasteur là où se trouve le pauvre, pour qu'il opte pour lui, pour qu'il l'accompagne dans son processus de libération des maux coloniaux, pour qu'il construise avec lui un avenir, non de peur et d'angoisse, mais de fleurs et de vie en plénitude. Dans le langage symbolique du récit, on passe de la scène initiale de l'Indien agenouillé devant l'évêque à la scène finale où l'évêque s'agenouille devant l'Indien. Voici ce qu'en dit Mgr Bartolomé :

Le caractère distinctif de l'évangélisation guadeloupéenne, qui coïncide exactement avec le Kérygme des Apôtres, c'est la mise en œuvre avant tout d'un projet de salut qui va à la racine des problèmes du pays et qui s'oppose au projet de péché se trouvant dans la société. Certes, dans la bouche de la Vierge de Guadalupe, ce

² Benoît XVI, Discours inaugural à Aparecida, le 13 mai 2007.

projet n'entre pas dans une description détaillée de l'action à mener historiquement au niveau économique et politique. Cela n'était pas le rôle de la Vierge, mais celui du peuple qui doit trouver les médiations historiques concrètes les plus adéquates pour canaliser le contenu idéologico-religieux libérateur qu'offre la Vierge de Guadalupe.

Cependant, le projet est réel et historiquement viable, de sorte que la dignité perdue de celui qui doit le mener à bien lui est rendue : « Tu es mon ambassadeur, en toi je mets toute ma confiance » (NM, 87). En plus, la route à suivre lui est indiquée : évangéliser l'évêque, pour que celui-ci, par son service de guide pastoral, participe activement à la construction du nouveau peuple mexicain.

Objectivement parlant, le projet est clair : le sanctuaire est le symbole d'une réalité nouvelle et globale où les « plaintes, misères, peines et douleurs » du peuple trouveront remède complet. C'est le symbole d'un avenir à construire où les pauvres soient réellement les agents et les bénéficiaires du développement national ; avenir où soient entièrement respectés les droits sociaux, culturels et religieux du peuple et où celui-ci sera capable de transformer l'aridité actuelle de la terre, qui ne produit que « rochers, chardons, épines, figues de l'Inde et mezquites », en ce paradis dont ont rêvé nos aïeux³.

La Vierge de Guadalupe dans l'histoire mexicaine

Aujourd'hui, il est permis de voir dans Notre-Dame de Guadalupe la continuation légitime du *Tonántzin* ou *Xonaxi* millénaire, la Mère de tous les peuples mésoaméricains, identifiée comme la matrice de la vie agricole qu'est la terre, la Mère Terre, la Dame du Maïs. En elle demeure l'ancienne *Cipactli*, ou énergie originale, qui fut sacrifiée afin que l'univers existe comme lieu de vie de l'être humain. À l'époque de la société coloniale, quand tout espoir était perdu, Notre-Dame de Guadalupe, synthèse vitale du passé et du présent, rendait possible la poursuite des utopies indigènes. En ce sens, elle mettait le peuple en attente active de temps meilleurs pour que la vie s'épanouisse dans l'avenir. Dans la Vierge de Guadalupe, nous, Mexicains, bien que frappés dans notre corps par la conquête et la colonie, avons pu conserver notre âme invaincue et toujours à la source de notre lutte. On peut dire ainsi

³ Bartolomé Carrasco, Homélie dans la Basilique de Guadalupe, le 12 mai 1987.

qu'en 1531 nous sommes nés comme peuple guadeloupéen, c'est-à-dire nous nous sommes faits des Juan Diego pour résister aux projets de mort que d'autres nous avaient imposés.

D'innombrables rébellions indigènes contre le pouvoir colonial ont porté des drapeaux avec l'image de Notre-Dame de Guadalupe. Même les fils d'Espagnols nés au Mexique (créoles) se sont faits guadeloupéens à la fin du XVIII^e siècle pour participer à des luttes indépendantistes ou même les organiser. La Vierge de Guadalupe a soutenu toutes les catégories sociales du Mexique dans leurs rêves d'une patrie digne, différente de celle laissée par les Ibériques. Le P. San Miguel Hidalgo (1810), un créole, arbora l'étendard guadeloupéen pour commencer sa lutte pour l'indépendance. Plus tard, Emiliano Zapata (1910), un Indien, prit la tête de la « Révolution mexicaine », le soulèvement indigène du sud, avec le drapeau guadeloupéen. Jusqu'à aujourd'hui, Notre-Dame de Guadalupe offre refuge, appui et inspiration à beaucoup de mouvements revendicatifs de paysans, d'ouvriers et d'habitants des quartiers populaires. Elle est la Mère des pauvres, la *Pure-Pure*, (selon l'expression populaire) qui non seulement aide à supporter la douleur de l'oppression, mais aussi donne le courage de continuer à lutter pour une vie digne, y compris, si nécessaire, en déclenchant une révolution sociale.

Conclusion

Le plus grand miracle du *Tepeyac* n'est pas l'apparition de Notre-Dame de Guadalupe dans ces terres, mais le fait qu'elle est venue s'imprimer dans le manteau de Juan Diego. C'est en effet dans les vêtements de l'Indien, symbolisant sa réalité profonde et sa personne, que la Mère du vrai Dieu, qui donne la vie, a daigné demeurer. Juan Diego est, de nos jours encore, le vrai *teomama*, ou porteur de Dieu, dans ces terres. Nous, ses descendants, nous partageons volontiers nos fleurs avec quiconque ouvre son cœur pour les recevoir, prêt à s'unir à notre lutte afin que vienne le printemps de la vie pour l'humanité entière.

Eleazar López Hernández

La dévotion mariale en République Démocratique du Congo

Flavien Nkay Malu

Prêtre du diocèse d'Idiofa, l'auteur est docteur en histoire de l'Université Lumière de Lyon 2 et détenteur d'un diplôme de maîtrise en théologie de l'Université catholique de Lyon. Professeur des Universités en RDC, sa recherche porte, entre autres domaines, sur l'histoire des missions catholiques dans son pays. L'auteur reprend ici les éléments essentiels d'un article déjà publié : « Les avatars de la dévotion mariale en République Démocratique du Congo », dans M Spindler et A. Lenoble-Bart (dir.), Spiritualités missionnaires contemporaines. Entre charismes et institutions. Collection « Mémoire d'Églises », Paris, Karthala, 2007, p. 281-293.

La « dévotion mariale » a joué un rôle important dans l'action et la vie des missionnaires catholiques dans l'actuelle République Démocratique du Congo (RDC). Les autochtones l'ont facilement « domestiquée » et ils se la sont appropriée pour d'une part assouvir leur soif spirituelle et d'autre part répondre aux défis de l'existence. Cette piété mariale apparaît aussi comme un élément important de différenciation entre catholiques et protestants. Pour les gens du peuple, est catholique celui qui récite le chapelet, protestant celui qui ne le fait pas. C'est vrai, comme l'indique un document du Groupe des Dombes : même dans la tradition des Églises occidentales, le sujet de la dévotion mariale « est particulièrement conflictuel, à la fois pour son enjeu au regard de la foi chrétienne et pour les réactions affectives opposées qu'il a cons-

tamment provoquées »¹. Ce conflit a été exporté outre-mer et constitue encore aujourd'hui un handicap dans la laborieuse recherche de l'unité chrétienne. Il est donc important d'abord de retracer le chemin emprunté par cette dévotion pour ensuite considérer les pratiques de piété des Congolais.

Exportation d'un modèle de dévotion mariale

En 1888, à l'arrivée des premiers missionnaires belges, les Pères de Scheut, sollicités par le roi Léopold II, le Congo n'était pas entièrement « païen ». A l'ouest du pays, dans ce qui avait été le royaume du Kongo, les populations avaient connu presque 400 ans de christianisme (1491-1835)². Entre 1865 et 1888, toujours dans ces contrées occidentales, les spiritains français avaient pris la relève des capucins italiens en fondant en 1880 un premier poste de mission à Boma, ville qui deviendra plus tard capitale de l'État Indépendant du Congo, propriété personnelle de Léopold II, roi des Belges³. À l'est du pays, les Pères Blancs de Mgr Lavigerie fondent leur premier poste dans l'actuelle RDC à Mulweba en 1880.

Selon Jean-Luc Vellut, une tradition de dévotion mariale s'est certainement développée⁴ pendant la longue période de la « première

¹ Groupe des Dombes, *Marie dans le dessein de Dieu et la communion des saints*, I. *Dans l'histoire et l'Écriture*, Paris, Bayard/le Centurion, 1997², p. 13.

² Il s'agit de ce que les historiens appellent « la première évangélisation du Congo ». Elle débute officiellement, le 3 mai 1491, avec le baptême du roi Nzinga Nkuwu et se termine en 1835 avec le départ des derniers Capucins de l'ancien royaume du Kongo. Cf. I. Ndaywel, *Histoire générale du Congo. De l'héritage ancien à l'âge contemporain*, Louvain-la-Neuve, Duculot, 1997, p. 101.

³ La mission Notre-Dame des Victoires de Boma est fondée le 12 mai 1880 par les spiritains Hippolyte Carrie et Jean-Baptiste Visseq.

⁴ Le Père capucin, Bernardo da Gallo, nous rapporte ce qu'il appelle « les signes de déviations religieuses ». Chaque fois, raconte-t-il, après les exercices de piété, le peuple prenait l'habitude de réciter trois Ave Maria. Cette pratique, disait-on, avait été ordonnée par la Sainte Vierge Marie au cours d'une apparition à une femme afin que l'unité du royaume soit restaurée. En 1704, la prophétie d'une vieille femme, Appolonia Mafuta, annonça que la Sainte Vierge lui était apparue et lui avait fait part de l'indignation de son Fils contre ce peuple qui refusait de se mettre en marche vers São Salvador. Destruction et incendie étaient des châtiments annoncés si le peuple n'acceptait de s'exécuter. Mafuta exhibait, comme preuve de la

évangélisation » ; elle est calquée sur les modèles en vogue depuis l'époque médiévale et soumise aux aléas de l'histoire⁵. Les missionnaires de la deuxième évangélisation, même s'ils l'ont souvent occultée, ont été, d'une façon ou d'une autre, tributaires de cette tradition.

Dans le cadre restreint de cette étude, nous ne reviendrons pas sur la période d'avant les missionnaires belges. Nous puiserons l'essentiel de nos exemples chez les scheutistes du Kasai et chez les jésuites du Kwango.

Missionnaires voués à la Vierge Marie

Les missionnaires catholiques belges qui se rendent au Congo à partir de 1888, baignent entièrement dans l'ambiance du nouveau marial et de la dévotion qui caractérisent l'Europe du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e. De nombreuses congrégations religieuses, surtout féminines, nées à cette époque se mettent directement ou indirectement sous le patronage de la Vierge Marie. Un grand nombre d'entre elles prennent un nom se référant d'une manière ou d'une autre à Marie. Les anciens ordres, comme les dominicains ou les cisterciens, continuent à perpétuer leur antique tradition de dévotion mariale. Nous avons analysé les répertoires des congrégations missionnaires catholiques au Congo Belge (1880-1941) présentés dans l'ouvrage de De Meeus et Steenberghen, et dans l'article de De Jonghe, publié en 1933⁶.

Voici ce que nous avons constaté. Sur 33 congrégations masculines, cinq (soit 15,2%) portent des noms en rapport avec Marie. Les

révélation, une pierre représentant la tête du Christ déformée par la méchanceté des hommes et par les coups de houes des femmes qui se permettaient d'aller aux champs le dimanche. Ces prédications eurent un certain succès car Appolonia Mafuta fit des adeptes. Elle brûlait des fétiches et opérait des guérisons miraculeuses.

⁵ J.-L. Vellut, « Quelle profondeur historique pour l'image de la Vierge Marie au Congo ? », dans *Canadian Journal of African Studies*, 33(1999)2-3, p. 531.

⁶ F. De Meeus et D. R. Steenberghen, *Les missions religieuses au Congo-Belge*, Anvers, éd. Zaire, 1947, p. 56-60 ; E. De Jonghe, « Les missions religieuses au Congo Belge », dans *Congo*, 1(1933)1, p. 8-9.

missionnaires de Scheut (scheutistes), première congrégation masculine à arriver au Congo, sur les instances du roi Léopold II, ont pour vrai nom « Missionnaires de la Congrégation du Cœur Immaculé de Marie ». Ils sont consacrés à la Bienheureuse Vierge Marie et ont une dévotion particulière pour elle. Les assumptionnistes (1929) se réfèrent eux aussi au dogme de l'Immaculée Conception et surtout au mystère de Marie « préservée de la corruption de la mort » et élevée au ciel avec son corps ; c'est l'Assomption. Les Oblats, de Mgr de Mazenod, se réclament aussi de l'Immaculée Conception. Ils sont « Oblats de Marie Immaculée ». Les Frères d'Oostacker-lez-Gand se sont mis sous la protection de Notre Dame de Lourdes, etc.

La tableau ci-dessous montre que surtout les congrégations féminines ont affiché leur référence à Marie. Sur 58 congrégations féminines 25 (soit 43,1%) renvoient, par leurs noms, à Marie (Notre-Dame, Enfance de Jésus, Sainte Famille, Présentation, Assomption, etc.).

Congrégations féminines sous le patronage de la Vierge Marie

Congrégation	Date⁷
Srs de la Charité de Jésus et de Marie (Gand)	1891
Srs de Notre-Dame (Namur)	1894
Srs Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique (Anvers)	1895
Franciscaines Missionnaires de Marie (Woluwe)	1896
Srs du Sacré-Cœur de Marie de Berlaer-lez-Lierre	1899
Srs de Sainte Marie de Namur	1923
Filles de Marie de Pesches-lez-Couvin	1923
Dominicaines de Notre-Dame de Fichermont	1924
Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur de Buggenhout	1924
Filles de Marie Auxiliatrice, Grand Bigard	1925
Srs de l'Enfance de Jésus, Gand	1926
Srs de Notre-Dame, Ten Blunderen, Moorslede	1926
Srs de Marie de Pittem	1926
Srs de Marie d'Ingelmunster	1930
Dames de Marie, Uccle	1930
Srs de l'Enfant Jésus, Nivelles	1930
Religieuses Annonciades, Heverlee-Louvain	1931

⁷ Date d'arrivée au Congo.

Ursulines de Notre-Dame, Wavre	1931
Religieuses de la Sainte Famille, Helmet	1932
Srs de la Présentation de Notre-Dame, St-Nicolas-Waes	1933
Srs de la Visitation, Celles	1933
Srs de la Présentation de Notre-Dame, Beveren-Waes	1935
Oblates de l'Assomption, Froyennes	1935
Srs du Sacré-Cœur de Marie, Nederbraekel	1939

De façon symptomatique, le Congo, lui aussi, est mis sous le patronage de la Vierge Marie par un Bref de Léon XIII (promulgué le 21 juillet 1891, fête nationale belge). Plusieurs postes de mission ont comme patronne la Vierge Marie (Notre-Dame de Boma, Berghe-Sainte-Marie, etc.). Enfin toutes ces congrégations venues au Congo ont « dans leurs coutumes » l'obligation de l'angélus et de la récitation du chapelet ; elles vont aussi enseigner à leurs convertis à faire de même.

Mode d'introduction de la piété mariale

Dans les débuts de la deuxième évangélisation, les populations congolaises étaient illettrées. Il était alors difficile, sinon impossible, de leur expliquer les subtilités théologiques des dogmes de la foi. La catéchèse était orale : elle empruntait des raccourcis et enseignait ce qui touchait la sensibilité. Elle pouvait ainsi être facilement assimilée. La récitation des prières et le chant étaient les moyens les plus appropriés pour instruire les autochtones. Pour les premiers catéchumènes et les convertis, prier signifiait « réciter des prières mémorisées » ; peu importe la langue dans laquelle ces prières étaient dites et leur contenu. En fait, la pédagogie de la catéchèse résidait dans la mémorisation. Après le « au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit » et le « Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit », l'Ave Maria est la prière la plus simple à apprendre car, lors de la récitation du chapelet, la première partie est dite par le président et la seconde, plus courte, est reprise par l'assemblée. L'effort de mémorisation est donc amoindri. Par ailleurs l'Ave Maria est répété plusieurs fois par jour à chaque rassemblement de prière organisé. Pendant l'angélus, trois « je vous salue Marie » sont récités et la prière du rosaire comporte cinquante-trois « Ave Maria ». Cette répétition favorise non seu-

lement l'assimilation rapide de l'Ave Maria mais aussi la dévotion mariale elle-même. Pour les premiers chrétiens, le « je vous salue Marie » deviendra vite la prière quotidienne, voire la prière par excellence.

D'autres pratiques ont contribué à la popularité de la piété mariale. En *premier lieu*, la confession à la fin de laquelle le confesseur imposait au pénitent de réciter un certain nombre d'Ave Maria en signe de pénitence. Il fallait donc, pour se confesser et pour communier, connaître le « je vous salue Marie ». En *deuxième lieu*, les processions au cours desquelles les missionnaires faisaient réciter le chapelet. Par exemple, la procession des rogations en mai, le mois marial, offrait une occasion de défiler avec le Saint Sacrement et de l'exposer pour le salut et l'adoration. Le rapport mensuel envoyé à leurs supérieures par les Sœurs de Sainte Marie de Namur indique que, pendant trente jours, les Pères jésuites d'Ipamu organisaient chaque soir à l'église des exercices de piété pour vénérer Marie : chant d'un cantique à la Ste Vierge, lecture des apparitions de Lourdes (en kikongo), exposition du Saint Sacrement, Salut avec récitation de deux dizaines de chapelet et des litanies de la Sainte Vierge. Ce mois marial se clôturait, le 31 mai, par une procession du Saint Sacrement :

Pour la première fois, on contourne tout notre domaine par les belles allées tracées au cours de l'année. On récite le chapelet. Comme l'an dernier, les enfants ont été recueillis et ils ont marché dans un ordre parfait. Représentez-vous un défilé de près de 1 700 personnes : filles et garçons priant à haute voix. Spectacle qui a dû toucher le Cœur de Jésus et attirer sa bénédiction sur toute cette population. [...] Le temps est magnifique. Après la messe de 6 h $\frac{1}{4}$, la procession se met en marche. Un reposoir où domine la statue de ND de Lourdes a été dressé sur le perron de notre maison. Tout se déroule dans le recueillement et l'ordre le plus parfait⁸.

Ces processions impressionnent les catéchumènes et les convertis. Marie acquiert ainsi une place importante dans leur piété.

En *troisième lieu*, plusieurs associations et mouvements d'action catholique introduits par les missionnaires étaient placés sous le patronage de Marie (Légion de Marie, Enfants de Marie, Jamaa,

⁸ *Rapport des Sœurs de Sainte Marie de Namur*, mai 1934.

etc.). Les réunions de ces groupements étaient des occasions de vénérer la Vierge Marie, le plus souvent en récitant le chapelet ou quelques Ave Maria. Dans tout le Congo, la dévotion mariale était grande à l'époque des missionnaires belges.

En *quatrième lieu*, la dévotion mariale promue lors de la cérémonie d'admission au catéchuménat, que nous détaillerons, et faisant objet d'une imposition de médaille à chacun des catéchumènes. Cette cérémonie est recommandée par les Supérieurs des Missions qui écrivent : « Afin de faire apprécier davantage la condition de catéchumène, de leur imprimer plus avant dans l'esprit les engagements qu'ils prennent, et aussi pour permettre aux missionnaires, quand il y a de graves raisons, de prolonger la première épreuve sans susciter trop de réclamations, il y aura lieu d'établir, partout où ce sera possible, une cérémonie solennelle d'admission au catéchuménat »⁹.

Son importance est à souligner à deux titres. D'une part, le caractère de la célébration : elle se déroule en quatre étapes. D'abord un renoncement public et solennel au fétichisme et à la polygamie ; ensuite une profession de foi catholique et une promesse de rester toujours fidèle disciple du Christ ; la troisième étape consiste dans une demande formelle de baptême ; et pour terminer on impose solennellement un insigne distinctif des catéchumènes, là où c'est possible. Il est à souhaiter en effet que les catéchumènes portent un insigne qui les distingue des postulants et des chrétiens¹⁰. D'autre part, il y a l'effigie de la médaille et d'autres signes. Modeste au départ, cette cérémonie d'admission au catéchuménat va s'étoffer, au fil des années, autour de ce qui, au début, était facultatif : l'imposition d'un signe distinctif ; au point que, même dans le langage missionnaire, c'est l'expression « imposition des médailles » qui sera le plus utilisée pour désigner la cérémonie d'admission des catéchumènes¹¹.

⁹ Conférence des Supérieurs des Missions catholiques du Congo Belge, *Recueil d'Instructions aux Missionnaires*, 1930⁶, p. 48.

¹⁰ *Ibidem*.

¹¹ À l'époque coloniale, le port d'une médaille avait une signification politique et sociale que nous avons de la peine à percevoir aujourd'hui. Une médaille donnée par un Blanc de l'État au Noir, était un signe de reconnaissance des mérites de ce dernier par le premier. Celui qui avait

Au Kasai, ce signe consistait en une médaille de la Sainte Vierge et un scapulaire, le chapelet étant réservé aux chrétiens. Chez les jésuites du Kwango, la pratique est la même. La cérémonie d'imposition des médailles est donc un moment important pour le catéchumène. Les insignes qu'il porte le distinguent du païen et lui permettent d'apprendre les « prières » des chrétiens. Sa médaille et son scapulaire possèdent, certes, un « pouvoir » mais un peu moins fort que celui conféré par le chapelet. D'où la nécessité de s'appliquer pour atteindre l'étage supérieur : le baptême. Les médailles de la Vierge Marie et l'eau de Lourdes sont perçues comme objets de protection et de bénédiction.

Appropriation du modèle par les autochtones

À l'époque missionnaire, le culte de Marie a revêtu, chez les autochtones, les formes les plus inattendues et il a poursuivi les objectifs les plus équivoques.

Les « mystères » du chapelet

D'abord, ce culte s'appuyait sur un objet matériel, le chapelet, qui, en lui-même, avait une valeur intrinsèque. Il n'était pas seulement objet de piété, mais les convertis le portaient comme pendentif et ils le brandissaient pour se protéger contre les mauvais esprits et les sortilèges. Un scheutiste du Kasai, le Père De Brandt, rapporte que les débris du chapelet sont recherchés par les « sorciers » pour

reçu la médaille acquérait un prestige par rapport à ses congénères. Le catéchumène pouvait, sans nul doute, comparer sa médaille à celle discernée par l'État. Après tout, ne sont-ce pas les mêmes Blancs qui « donnent des médailles » ? Il n'était pas étonnant de voir un chef africain chrétien arborer sur une même poitrine, à côté des médailles discernées par l'État, celle reçues de l'Église. La médaille comme le chapelet se sont souvent substitués aux talismans et autres amulettes traditionnelles de protection. Un missionnaire ne préconisait-il pas, lors de la quatrième semaine de missiologie de Louvain, que les « images et les amulettes des noirs soient remplacées par le culte des images et des médailles de la Mère du Ciel » ? (P. Dufonteny, « Griefs des indigènes au sujet de l'Apostolat », dans *Autour du problème de l'adaptation, Compte rendu de la quatrième semaine de missiologie de Louvain* (1926), Louvain, Museum Lessianum, 1926, p. 15).

la fabrication des pilules supposées soigner diverses maladies : « Nos chrétiens de toute tribu tiennent tant à leur chapelet que les sorciers tâchent maintenant d'en acheter quelques débris à n'importe quel prix, pour les réduire en poudre et en faire des pilules contre diverses maladies »¹². À certains endroits, la récitation du chapelet obéissait à un code bien précis. Ainsi, par exemple, un témoin, le professeur Isidore Ndaywel, dit avoir vu son grand-père, baptisé à la mission scheutiste de Pangu, égrener son chapelet en ciluba, au coin de sa case, à des moments précis de la journée, le regard toujours fixé vers la même direction et avec des gestes plus ou moins mécaniques¹³. Une Sœur de Saint François de Sales fait le même constat à la mission jésuite de Mwilambongo :

Nos catéchumènes célibataires sont en retraite pour leur baptême de demain. Personne ne saurait les faire enfreindre le silence. Nos filles sont pleines de superstitions ; exemples de règles : 1° silence absolu le jour de sa retraite ; 2° les chrétiennes doivent battre les retraitantes pour qu'elles expient leurs péchés – les retraitantes se laissent faire volontiers et même demandent la correction ; 3° parce que Satan est furieux contre elles, les retraitantes ne s'isoleront jamais, elles se feront accompagner d'une chrétienne qui a mission par sa présence d'empêcher Satan de violer la retraitante ; 4° les nouvelles chrétiennes feront de même jusqu'à ce qu'un nouveau baptême de catéchumènes leur confère le titre d'anciennes sur lesquelles, disent-elles, Satan n'a plus de prise. Les nouvelles chrétiennes doivent avoir un grand respect pour leur marraine. Durant tout un temps, elles se rendront chez elle pour apprendre à prier et à se confesser. Mais ne pensez pas que ce soit là une bonne chose car nos chrétiennes en allant chez « la maman du baptême » désapprennent ce que Sœur Imelda a eu tant de peine à leur mettre à fleur de cerveau. D'après la marraine, le chapelet est chose capitale pour la chrétienne et le réciter, selon elle, demande des gestes invariables très importants, comme de serrer chacun des grains à deux mains... Aussi, voyons-nous des chrétiennes revenir du travail avant les autres parce qu'elles doivent réciter le chapelet ! Maintenant que nous leur avons expliqué le mot « devoir », elles ne reviennent plus mais je les soupçonne bien de s'y exercer encore dans les champs¹⁴.

¹² P. De Brandt, « Le culte de Marie au Kasai » dans *Missions en Chine, au Congo et aux Philippines*, 1921, p. 205.

¹³ Entretien à bâton rompu, Stains près de Paris, lundi 20 juin 2005.

¹⁴ *Diaire de Sœurs de Saint François de Sales*, mai 1930, Mwilambongo.

Pour les missionnaires, la récitation du chapelet pouvait autant aider à la conversion des païens qu'à la procréation ou encore à se protéger contre « les ennemis du salut »¹⁵.

Pour illustrer les vertus bienfaisantes, en matière de conversion, du chapelet et du culte de Marie, le Père Van Houtte (scheutiste) indique que l'invocation de Marie l'a aidé à obtenir l'autorisation d'un mourant à le baptiser, alors qu'il n'était pas prêt à se convertir. Il écrit :

L'année dernière, étant en route pour Ekongo, à trois journées d'ici, j'appris d'un catéchiste qu'il avait entrepris depuis plusieurs jours un malade, mais qu'il avait été écarté coup sur coup. L'obstacle était là, près de la couche funèbre, en chair et en os, sous la forme d'une femme qui n'était pas une épouse.

Je fis moi-même une démarche, qui fut aussi sans succès. Je rentrai chez moi pour invoquer Marie. Le soir, nouvelle démarche. Je montrai le crucifix au malade, qui se montra bien disposé à entendre mes instructions. Il consentit à mettre l'intruse poliment dehors et accepta les mesures que je lui prescrivis pour éviter le retour vers son passé. Il fut baptisé et, dès le lendemain matin, on vint m'annoncer son décès¹⁶.

La Vierge Marie intervient aussi en faveur des femmes qui la supplient pour avoir des enfants. Le même Père Van Houtte confirme cette déclaration :

Bien des femmes, mariées depuis des années, sont venues me demander ce qu'elles pourraient bien faire pour avoir des enfants. Ma réponse est stéréotypée : « Chaque soir, avec votre mari, priez ensemble la Ste Vierge. Une dizaine de votre chapelet suffit comme prière quotidienne ; mais surtout persévérez et ne perdez pas confiance. Si c'est pour votre bien, la bonne Mère vous exaucera. » J'en connais qui, après quinze et vingt ans de mariage, n'avaient pas d'enfants et se regardaient comme stériles, et furent finalement récompensées de leur persévérance à réciter journallement leur dizaine de chapelet¹⁷.

¹⁵ Ces idées sont explicitement contenues dans le célèbre ouvrage d'Alphonse de Ligorì, *Les Gloires de Marie*, Versailles, éd. Saint Paul, 1997⁶.

¹⁶ J. Van Houtte, « La dévotion mariale au Kasai » dans *Missions en Chine, au Congo et aux Philippines*, 1921, p. 204.

¹⁷ *Ibidem*.

Selon Van Houtte, les autochtones se sont approprié la récitation du chapelet d'une manière efficace.

Dans les villages chrétiens aussi bien qu'aux postes de mission, la plupart de nos gens récitent journallement le chapelet, partie à la messe à la suite des prières du matin, partie après-midi à l'appel du tam-tam pour la reprise du travail. Ceux qui habitent trop loin et ne peuvent venir à la chapelle récitent généralement le chapelet chez eux, et suivent d'un jour à l'autre les mystères du rosaire¹⁸.

Un chapelet, une médaille de la Ste Vierge et un scapulaire, voilà les trois armes de tout chrétien noir contre les ennemis du salut. Ce lui sont des objets de réelle dévotion ; à son lever et avant de se coucher, il ne manquera pas de réciter trois Ave Maria. Sa confiance en la protection de Marie est à cent coudées au-dessus de la confiance des fétichistes dans la force aveugle de leurs amulettes »¹⁹.

De Brandt décrit également la récitation de l'Ave Maria comme une réponse au besoin de se protéger.

En cas de danger, par exemple quand le tonnerre menace, le nègre récite l'Ave Maria à haute voix. S'ils sont en nombre, ils chantent parfois un cantique à Marie [...]. En beaucoup d'endroits, vers huit ou neuf heures du soir, les catéchistes donnent le coup de clairon qui met les chrétiens à genoux dans toutes les cases pour la récitation en commun des trois Ave Maria²⁰.

Le culte marial est aussi intégré dans le rituel traditionnel des obsèques. Cette prière touche un problème existentiel profond : celui « de la mort ». Marie est invoquée comme la mère qui prie pour les « pauvres pécheurs » à l'instant présent et surtout à « l'heure de la mort ». Or la « mort » est l'instant redouté de tous. La grande crainte est qu'après la mort le défunt ne soit jeté « dans la géhenne » ou, suivant une expression des missionnaires du Kwango, qu'il ne se transforme « en bois de chauffage pour le feu de l'enfer ». L'idée que Marie peut « tirer d'affaire » le défunt destiné à l'enfer pourrait, peut-être en partie, expliquer l'intégration de la récitation du rosaire dans le « rituel » de la célébration des funérailles au village. En effet, les funérailles d'un chrétien mort dans

¹⁸ *Ibidem*.

¹⁹ *Ibidem*, p. 205.

²⁰ P. De Brandt, *art. cit.* p. 206.

son village ne différaient guère de celles d'un païen. Souvent, si ce dernier n'avait pas de rang social particulier, les autres chrétiens procédaient à sa toilette, ils l'habillaient en blanc, lui mettaient son chapelet au cou et allumaient parfois une bougie placée au chevet du lit mortuaire. La veillée se déroulait entre les lamentations des femmes, les rites traditionnels et la récitation du rosaire.

Les apparitions de la Vierge Marie

À l'époque coloniale les apparitions de la Vierge Marie ne sont pas prises en compte par les missionnaires qui les considèrent comme de « simples exaltations hystériques ». Après l'indépendance jusque vers 1980, nous ne savons pas s'il existe des témoignages sur les apparitions de la Vierge Marie au Congo.

Avec la visite de Jean-Paul II en 1980, la crise économique et sociale qui frappe le pays et l'effervescence du renouveau charismatique, on voit surgir dans la société un regain de dévotion mariale. Des grottes mariales fleurissent dans les quartiers huppés de Kinshasa. Les riches organisent des pèlerinages à Lourdes et à Fatima. Les pagnes des femmes sont imprimés d'effigies de la Vierge Marie. En ville comme à la campagne, il est fait état d'apparitions ou de visions de la Vierge Marie. Voici quelques exemples :

- En 1986, un jeune homme du village de Ngyenkung, dans le diocèse d'Idiofa, atteint de poliomyélite et infirme depuis plusieurs années, est guéri et se met debout après une vision nocturne de la Vierge Marie.
- En 1989, à Mwilambongo, des jeunes filles avec à leur tête une certaine Elodie rencontrent à plusieurs reprises Marie près d'une source. Ces apparitions font grand bruit dans le diocèse. L'évêque est embarrassé. Pour couper court à cette aventure, les prêtres qui soutenaient ces apparitions sont dispersés en même temps que les jeunes visionnaires²¹.

²¹ Sur le plan formel, ces apparitions présentent des similitudes étonnantes avec celles de Kibeho au Rwanda. Lire G. Maindron, *Les apparitions de Kibeho. Annonce de Marie au Cœur de l'Afrique. Avertissement donné au Rwanda dès 1982*, Paris, O.E.I.L., 1994.

- A la même époque, à Kinshasa, la Vierge apparaît à Kingasani près d'un arbre qui va bientôt se dessécher (nzete e kauka). Le visionnaire est un ancien étudiant en théologie de la faculté catholique. Marie est apparue ici comme « Notre-Dame du désarmement »²² et son message concerne les guerres qui vont endeuiller le Congo à partir des années 90.

Conclusion

La dévotion mariale est une des caractéristiques essentielles de la spiritualité des catholiques congolais d'aujourd'hui. Cette forme de prière a été introduite par les missionnaires, hommes et femmes, imprégnés de la culture de leur temps et instruits par leur longue histoire religieuse. Ce modèle importé ne tardera pas à « s'acclimater » sous les latitudes tropicales : les autochtones se l'approprient et le font leur.

La dévotion mariale reste aujourd'hui la forme de piété la plus populaire, la plus « féminisée »²³ et la plus ostentatoire. Pour les catholiques congolais, le chapelet et la dévotion mariale demeurent des éléments distinctifs de leur identité dans une société qui connaît une explosion « d'Églises »²⁴ dites chrétiennes et dont la seule référence doctrinale reste « une lecture » plus ou moins intéressée de la Bible.

Flavien Nkay Malu

²² Lire I. Ndaywel, *Notre Dame du Désarmement à Kinshasa*, 1997.

²³ Il suffit d'observer l'engagement des femmes dans les mouvements voués à la Vierge Marie (Légion de Marie, Mamans Catholiques, etc.). On note aussi une plus grande fréquentation des églises par les femmes que par les hommes.

²⁴ Il s'agit de ces nombreux groupements religieux de type évangélique, issus du pentecôtisme nord américain et qui, localement, ne cessent de se multiplier, souvent en raison d'intérêts économiques.

La grâce de Marie pour la mission de l'Église

Marie-Hélène Robert

L'auteur est sœur de Notre Dame des Apôtres et enseignant-chercheur à la Faculté de Théologie de Lyon (UCLY), où elle enseigne la missiologie et la théologie mariale. Elle est membre du comité de rédaction de Spiritus et vice-présidente de l'Association Francophone Œcuménique de Missiologie (AFOM).

Marie, mère de Dieu, n'a pas été dispensée d'une vie de foi, foi qu'elle a donnée en réponse à l'annonce de l'ange Gabriel, mais aussi à Cana, à la Croix, au Cénacle, autrement dit dans les événements heureux ou malheureux, dans les moments de désarroi et d'incompréhension comme dans les temps de la patience confiante. Il s'agit pour Marie de les habiter et de les traverser tout à la fois. Les habiter car ils disent quelque chose de la condition humaine travaillée par Dieu. Les traverser car ces événements et ces moments ne s'arrêtent pas à eux-mêmes, ils font signe vers un au-delà plein de promesses, le salut de l'humanité. Marie entre dans ce projet de salut en étant mère du Sauveur, rachetée par lui, et en accompagnant l'Église et l'humanité dans leur marche vers le Royaume. Sa joie et sa foi sont un hommage rendu à Dieu et permettent sa mission si particulière.

Pourtant, l'unicité de la mission de Marie nous aide à comprendre et à vivre notre propre mission. « Toute grâce est mission », aimait rappeler Karl Rahner. Une mission, non au sens d'une instrumentalisation de la grâce ou des personnes, mais au sens d'un devoir (« à qui a beaucoup reçu, il sera beaucoup demandé », Lc 12, 48) et surtout au sens où la grâce reçue ne peut que

déborder, rayonner, rejaillir. La Comblée-de-grâce, en ce sens, est essentiellement missionnaire.

On pourrait le vérifier en reprenant une à une les grâces que Marie a reçues d'après les récits évangéliques et d'après leurs commentaires et leur actualisation dans la tradition de l'Église : à quelle mission ces grâces conviennent-elles Marie, et à quelle mission l'Église est-elle à son tour conviée ? Certaines de ces grâces sont propres à Marie, choisie par Dieu pour accomplir son projet de salut. D'autres sont données en partage aux baptisés. D'autres encore sont communes à l'humanité. Mais toutes sont orientées vers la réalisation du projet de Dieu : la participation de l'humanité à la grâce trinitaire, dont découlent toutes les grâces. C'est pourquoi aussi elles se rejoignent.

Regardons ce que la maternité de Marie, grâce qui est bien au cœur du mystère de l'Incarnation et du salut, dit de la participation de l'Église mais aussi de l'humanité à la mission du Sauveur.

Marie, mère de Dieu et mère de l'Église

Marie est mère du Christ, Verbe fait chair, et par cette maternité, elle est « mère de l'Église », Corps du Christ, donc mère des croyants.

« Le primat du Christ est manifesté dans l'Église, son Corps mystique : en elle, en effet, "les fidèles adhèrent au Christ Chef et sont en communion avec tous ses saints" (cf. LG, 52). C'est le Christ qui attire à lui tous les hommes. Puisqu'elle est, par son rôle maternel, intimement unie à son Fils, Marie contribue à orienter vers lui le regard et le cœur des croyants. Elle est le chemin qui mène au Christ. En effet, celle qui, "à l'annonce de l'Ange, a accueilli dans son cœur et dans son corps le Verbe de Dieu" (LG, 53), nous montre comment accueillir dans notre existence le Fils descendu du ciel, et elle nous apprend à faire de Jésus le centre et "la loi" suprême de notre existence »¹.

¹ Jean-Paul II, « Marie, dans une perspective trinitaire ». Audience générale du 10 janvier 1996, dans *La Documentation catholique*, n°2131, 4 février 1996, p. 112-113.

Le « comment se fera-t-il ? » (Lc 1, 34) de Marie devient pour nous : comment accueillir toujours plus le Christ dans notre vie de croyant ? Le « comment » dit un acquiescement. La première mission du croyant, du baptisé est de répondre à la grâce de la foi par sa vie entière.

« L'Esprit Saint viendra sur toi et te couvrira de son ombre » (Lc 1, 35). Être mère du Seigneur est une grâce unique, qui bouleverse Marie de joie et de crainte du Seigneur. Cette grâce donne Jésus au monde et fait entrer l'humanité dans une nouvelle étape de l'histoire de son salut. Cette grâce unique est bien au bénéfice de tous. Elle contient la grâce et la mission fondamentales de Marie : être mère. Mais en quel sens ?

Maternité spirituelle

Marie est « mère du Christ et mère des hommes, spécialement des fidèles » (LG, 54) : mère du Christ physiquement, mais en étant d'abord mère du Christ par sa foi, son obéissance à Dieu (LG, 56 et 63) et mère « spécialement des fidèles » dans l'ordre spirituel de la grâce, en tant que première rachetée. Marie est donnée par le Christ au disciple que Jésus aimait (Jn 19, 26-27), c'est-à-dire donnée comme mère à l'Église, comme ces versets sont volontiers interprétés de nos jours². La maternité de Marie ne s'arrête donc pas à la crèche ou aux épisodes de l'enfance. Il s'agit d'une maternité continuée dans l'Église. Marie participe même au processus de divinisation, de « déification » du croyant par sa maternité spirituelle (saint André de Crète)³.

Paul VI, dans le discours de promulgation de la constitution dogmatique *Lumen gentium* le 21 novembre 1964⁴, proclame « Marie

² Ignace de la Potterie, *Marie dans le mystère de l'Alliance*, collection « Jésus et Jésus-Christ », 34, Paris, Desclée de Brouwer, 1988, p. 236.

³ Dans l'encyclique *Redemptoris Mater* n°20, le pape Jean-Paul II a largement développé la maternité spirituelle de Marie.

⁴ Sous les applaudissements généreux des participants, alors que le titre avait été rejeté pendant le concile par la commission doctrinale, ce qui avait été approuvé par les votes unanimes de l'assemblée conciliaire le 30 octobre (parce que le titre n'est pas traditionnel, il n'apparaît qu'au XII^e

Mère de l'Église, c'est-à-dire de tout le peuple de Dieu, aussi bien des fidèles que des pasteurs », dans son pèlerinage terrestre (les fidèles sont ceux qui vivent dans la foi, non dans la gloire, et les pasteurs le sont dans l'Église terrestre). Il s'agit d'une maternité intérieure, spirituelle, non d'une maternité extrinsèque : Marie appartient bien à l'Église, elle n'est pas hors d'elle, elle ne lui a pas donné naissance ! Elle est membre à part entière de l'Église, Corps du Christ.

Cette mission propre de Marie est-elle aussi le fait des croyants ? Oui, dans la mesure où la maternité de Marie et celle de l'Église sont intimement liées. L'Église est mère au sens où elle accueille les enfants engendrés dans l'Esprit. Certes, nous n'avons pas historiquement la même mission que Marie, mais nous l'avons spirituellement. Il faudrait reprendre ici les grands écrits spirituels qui, depuis l'apôtre Paul, nous disent quelque chose de ce mystérieux engendrement spirituel, qui se vérifie dans l'activité missionnaire. L'Esprit ouvre les cœurs et fait naître le Christ dans les personnes, insérées dans des peuples et des cultures diverses, sans aucune exclusion de principe. La mission de l'Église est de favoriser la rencontre, l'accueil de l'œuvre de l'Esprit, et cette mission ne prendra fin qu'avec la venue du Royaume.

On pourrait envisager les trois autres grâces propres de Marie (immaculée conception, virginité perpétuelle, assomption) en tant que préfigurations, signes, de ce qui est promis aux croyants, appelés au salut et à la sainteté. Les grâces propres de Marie ne se referment pas sur elle. Elles sont mission. Dans la liturgie de l'Assomption, Marie est rapprochée de la femme couronnée de douze étoiles (Ap 12, 1) ; ces étoiles sont peut-être tous les croyants à la sanctification desquels Marie a contribué par son intercession, sa protection, sa présence maternelle indéfectible, par l'exemple de sa foi.

siècle, et parce que Marie est aussi fille et sœur de l'Église). Le pape s'explique dans l'encyclique *Christi Mater Rosarii* du 15 septembre 1966 : « Nous l'avons proclamée Mère de l'Église. Par cette reconnaissance du fait que Marie a spirituellement enfanté l'Église. Nous confirmons un point de la doctrine traditionnelle. Marie est "vraiment mère des membres du Christ", dit saint Augustin [...] ».

Mais Marie ne se réduit pas pour autant à son rôle dans l'économie du salut, ce qui serait l'instrumentaliser. À ce risque répond le risque inverse, celui de se focaliser sur la personne de Marie, sur ses « privilèges », en cherchant toujours plus de « titres » à attribuer à Marie, mais en oubliant que sa mission la lie intimement à nous par le Christ et son Église. Elle s'est présentée comme l'humble *servante* du Seigneur (Lc 1, 38.48), en sachant que toutes les générations la diront bienheureuse (Lc 1, 48).

Marie, mère des croyants : le oui de la foi

Marie est aussi la femme des paradoxes ! Elle est une femme juive et la femme universelle ; elle se présente dans le Magnificat comme une figure de l'accomplissement de l'ancien et comme une figure des commencements, de la nouveauté, du désormais ; elle est la femme aimée, élue gratuitement et la femme qui se voit confier un rôle unique dans le plan de salut ; elle est humaine mais sans péché, sainte dès sa conception, comprenant que la logique de Dieu n'est pas la logique humaine mais qu'elle vient comme la diviniser ; elle est sainte mais elle connaît les doutes, l'incompréhension, à l'image de l'Église, et *Lumen gentium* n°58 note que Marie a progressé dans la foi⁵.

Le dogme de l'Immaculée conception ne dit pas que Marie ne pouvait pas pécher. Mais Marie n'a pas péché car par sa volonté et sa liberté, travaillées par la grâce prévenante, elle a toujours dit non au péché. *Lumen gentium* n°65 conclut que « Marie, intimement présente à l'histoire du salut, rassemble et reflète en elle-même d'une certaine façon les requêtes suprêmes de la foi ». Sa foi a donc une réelle valeur, et elle porte un fruit qui demeure. L'Immaculée conception montre « que ce n'est nullement une personne humaine qui peut enclencher la Rédemption par sa propre force, mais son oui totalement intégré dans l'initiative et le préalable de l'amour divin qui l'habite, avant même qu'il ne soit né. [...] La grâce ne supprime pas la liberté, elle la crée »⁶.

⁵ « Ainsi la bienheureuse Vierge avança dans son pèlerinage de foi, gardant fidèlement l'union avec son Fils jusqu'à la croix » (LG, 58).

⁶ Joseph Ratzinger et Hans Urs von Balthasar, *Marie, première Église*, Paris, Médiaspaul, 1998³, p. 92.

Le baptême nous rend capables de dire non au péché, de recevoir Dieu et d'être transfigurés à son image et ressemblance. La réflexion théologique sur Marie apporte ainsi sa note pour évoquer la participation de la créature au projet de salut : Dieu ne nous sauve pas sans nous, sans notre réponse de foi, qui est une grâce et un don appuyés sur notre liberté. Le oui de Marie répond au oui du Fils et ouvre notre oui.

« Bienheureuse celle qui a cru que s'accompliraient les paroles qui lui furent dites de la part du Seigneur » (Lc 1, 45). Notre mission et notre joie se greffent sur celles de Marie, qui consistent à porter le Christ au monde, dans la pauvreté des moyens et l'humilité du cœur, dans l'assurance que donne l'Esprit. La spiritualité missionnaire découle de la maternité spirituelle de Marie et de sa foi.

La dimension mariale de la spiritualité

L'Esprit Saint permet notamment de discerner les promesses divines et de travailler dans la paix et la patience à leur réalisation. Celle qui « méditait toutes ces choses en son cœur » (Lc 2, 19) aide le croyant à vivre dans cette patience, ancré dans l'assurance que les promesses s'accompliront et qu'elles mèneront à une joie sans mesure⁷.

Au lieu de « spiritualité mariale », il serait peut-être préférable de parler de la « dimension mariale de la spiritualité chrétienne »⁸ parce que « la spiritualité chrétienne est substantiellement une ». L'unité de la vie dans l'Esprit consiste à vivre « dans une perspective trinitaire, ecclésiale et sacramentaire, orientée vers l'acquisition de la perfection de l'amour envers Dieu et envers le prochain, vécue avec conscience et continuité »⁹.

⁷ Les promesses de Dieu, contrairement aux fausses promesses du menteur, produisent des fruits durables de paix et de joie. « Le Seigneur ne retarde pas l'accomplissement de ce qu'il a promis, comme certains l'accusent de retard, mais il use de patience envers vous, voulant que personne ne périsse, mais que tous arrivent au repentir. » (2 Pi 3, 9).

⁸ Académie mariale pontificale internationale, *La Mère du Seigneur. Mémoire, présence, espérance*, Paris, Salvator, 2005, p.114 s.

⁹ *Ibidem*, p. 119.

Marie est ici le modèle de la transformation par la grâce, de la vie dans la grâce de l'Esprit Saint. Cette vie spirituelle est ancrée dans la tradition biblique. Le concile a réagi contre l'inflation des titres mariaux qui risquent de mettre Marie sur le même plan que son Fils. Paul VI, dans l'exhortation apostolique *Marialis cultus* (1974), propose quatre orientations pour un meilleur discernement de la piété mariale, fondée sur la foi en un seul médiateur (1 Tm 2, 5) : une orientation biblique (en référence à l'histoire du salut), liturgique (en référence à la tradition), mais aussi œcuménique (en étant fidèle à la doctrine catholique, sans hérésies ni débordements) et anthropologique (Marie comme modèle de foi et d'amour actif : Marie est une vraie femme, non une déesse-mère). Dans notre vie spirituelle et notre pratique missionnaire, comment ces orientations sont-elles honorées ?

Henri de Lubac repère que la plupart des titres attribués à Marie viennent de l'Ancien Testament¹⁰ où ils désignent le peuple d'Israël¹¹. La tradition chrétienne les a ensuite transposés à l'Église, puis à Marie. Les prophéties trouvent donc une nouvelle application car Marie parle et agit au nom de l'Église en tant qu'« elle la porte et la contient tout entière en sa personne » (de Lubac). Mais d'autres titres mariaux traditionnels, comme « consolatrice des affligés », « avocate »¹², « auxiliaresse », sont issus de la pneumatologie (l'Esprit est appelé le Paraclet, par exemple en Jn 14, 16, en tant que consolateur, avocat, défenseur, aide). Le rôle de Marie est ici *subordonné* à celui de l'Esprit Saint (LG, 62). Marie est ainsi rapprochée de l'Église et de l'Esprit, dans leur action sanctifiante. Quels sont les titres mariaux que nous privilégions ? Et du coup quels sont ceux que nous transmettons ?

Marie est mère de Dieu et mère de l'Église, des croyants qui trouvent en elle soutien, modèle, gage d'accomplissement. Mais elle est aussi mère de l'humanité et en cela elle éclaire un autre pan de la mission de l'Église. « Marie est la Mère spirituelle de l'humanité tout entière, car c'est pour tous les hommes que Jésus a donné son

¹⁰ Henri de Lubac, *Méditations sur l'Église*, Paris, Aubier, 1953, « L'Église et la Vierge Marie », p. 244 s.

¹¹ Par exemple, « Fille de Sion », « Arche d'alliance », « échelle de Jacob », « Tabernacle du très Haut ».

¹² Saint Irénée de Lyon invoque déjà Marie comme avocate.

sang sur la croix, et c'est tous les hommes que, depuis la croix, il a confiés à ses soins maternels »¹³. Marie, en tant que « première évangélisée »¹⁴, et présente au Cénacle au moment de la Pentecôte, peut contribuer à nous faire mieux entrer dans notre propre vocation missionnaire.

Marie, mère de l'humanité : « étoile de l'évangélisation »

Tout ce qui est propre à Marie est une forme de promesse pour tous, une annonce faite à l'humanité, y compris le fait qu'elle jouisse de privilèges particuliers : ils sont le signe de l'élection, de l'amour personnel et préférentiel que Dieu porte à sa créature, et du coup à toutes ses créatures. « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi. C'est moi qui vous ai choisis et établis pour que vous alliez, que vous portiez du fruit, et un fruit qui demeure » (Jn 15, 16). Ce verset, adressé aux disciples, gagne à être relu dans une perspective mariale. Le choix de Dieu ne dit pas que Marie serait contre l'humanité commune (elle ne la dévalorise pas mais l'honore), ou en dehors de la condition humaine (au plan eschatologique, elle avive l'espérance pour tous les croyants et tous les hommes de bonne volonté). La vocation de Marie et des disciples s'inscrit bien en faveur de l'humanité, pour y porter de bons fruits.

Le cœur universel de Marie au Cénacle

Le Cénacle est le lieu et le moment où l'Église est rassemblée dans l'attente de l'Esprit. L'Esprit remplira de force les apôtres en vue de leur mission. Marie, vivant dans l'intime union avec l'Esprit, est le signe du lien spirituel indéfectible qui unit l'Esprit à l'Église et à sa mission dans le monde.

¹³ Benoît XVI, Homélie du 1^{er} janvier 2007.

¹⁴ « L'Église [...] prend exemple et vigueur auprès de Marie, la première à avoir été évangélisée (cf. Lc 1, 26-28) et la première évangélisatrice (Lc 1, 39-56) ». (Jean-Paul II, « Message pour la journée mondiale des missions, 22 mai 1988 », dans *La Documentation catholique* du 2 octobre 1988, n°169, p. 913-915).

Des textes du magistère permettent de comprendre l'une par l'autre quatre dimensions : la mission de Marie au Cénacle, la mission de l'Église, son orientation eschatologique, la puissance de l'Esprit Saint.

Certes « Marie n'a pas reçu directement [de] mission apostolique. Elle n'était pas parmi ceux que Jésus envoya pour "faire des disciples de toutes les nations" (Mt 28, 19) lorsqu'il leur conféra cette mission. Mais elle était dans le cénacle où les apôtres se préparaient à assumer cette mission grâce à la venue de l'Esprit de Vérité : elle était avec eux » (*Redemptoris Mater* n°26). En effet, « Au matin de la Pentecôte, Marie a présidé dans la prière au début de l'évangélisation sous l'action de l'Esprit Saint : qu'elle soit l'Étoile de l'évangélisation toujours renouvelée que l'Église, docile au mandat de son Seigneur, doit promouvoir et accomplir, surtout en ces temps à la fois difficiles et pleins d'espoir ! » (Paul VI, *Evangelii nuntiandi*).

Nous pouvons alors prier Marie pour qu'elle intercède auprès de son fils « jusqu'à ce que toutes les familles des peuples, qu'ils soient déjà marqués du beau nom de chrétiens ou qu'ils ignorent encore leur Sauveur, soient enfin heureusement rassemblés dans la paix et la concorde en un seul peuple de Dieu à la gloire de la Très Sainte et indivisible Trinité » (LG, 69). Car « partout où l'Église exerce l'activité missionnaire au milieu des peuples, Marie est présente : présente comme Mère qui coopère à la régénération et à la formation des fidèles (cf. LG, 63) ; présente comme "Étoile de l'évangélisation" ainsi que l'affirma mon prédécesseur Paul VI (cf. EN, 82) pour guider et reconforter les hérauts de l'Évangile et soutenir dans la foi les nouvelles communautés chrétiennes suscitées par l'annonce missionnaire avec la puissance de la Parole et la grâce de l'Esprit Saint »¹⁵.

Si « les fonctions de Marie dans l'ordre du salut ne sont qu'une participation à la fonction universelle et fondamentale du Sauveur qui opère en tous »¹⁶, Marie est l'exemplaire de toute activité apostolique de l'Église (cf. LG, 65) car « Marie apporta à l'œuvre du

¹⁵ Jean-Paul II, *Message pour la journée mondiale des missions*, 22 mai 1988.

¹⁶ René Laurentin, *La Vierge au Concile*, Paris, Lethielleux, 1965, p. 30.

Sauveur une coopération absolument sans pareille par son obéissance, sa foi, son espérance, son ardente charité » (LG, 61). Et si la mission de Marie est une mission qui participe de la mission de Jésus, par l'Esprit, la nôtre est *a fortiori* tout entière référée à la mission trinitaire !

La présence priante de Marie au Cénacle stimule la mission de l'Église dans l'après-Cénacle. Elle rappelle aussi la force de la prière pour un apostolat fécond, quel que soit l'état de vie auquel nous répondons. L'intercession de Marie est une aide précieuse.

Mais pour les protestants, dans l'ensemble, la mission de Marie se termine au Cénacle, puisque ensuite il n'est plus question d'elle dans l'Écriture (la femme évoquée dans l'Apocalypse n'est pas nommément Marie). La fonction d'intercession de Marie n'est pas plus reconnue que celle des saints dans le monde protestant¹⁷. Pour les catholiques et les orthodoxes, en revanche, Marie continue sa mission d'intercession auprès de son Fils, pour les croyants et pour toute l'humanité, en étant intimement unie à lui¹⁸. Que sainte Thérèse de Lisieux soit patronne secondaire des missions va dans ce sens : la prière est le moteur de la mission. Elle ne limite pas son objet : le monde souffrant et désorienté est porté dans la foi et la charité. Marie au Cénacle est ce cœur universel, priant pour que la grâce de la Pentecôte atteigne les horizons les plus éloignés.

Marie, passerelle entre les croyants

En tant que femme de foi et « Mère de l'humanité », Marie est souvent vue comme une passerelle entre les croyants de diverses religions.

¹⁷ H. G. Anderson, H. George *e.a.*, *The One Mediator, the Saints, and Mary. Lutherans and Catholics in Dialogue VIII* (travaux de 1983 à 1990), Minneapolis, Augsburg Publishing House, 1992.

¹⁸ R. Laurentin, *o.c.*, p. 120.

Fille de Sion, elle a inspiré bon nombre de commentaires stimulants dans le dialogue entre juifs et chrétiens, même si elle ne saurait être « Mère de Dieu » pour les juifs¹⁹.

La Vierge Marie est même un dénominateur commun entre les chrétiens et les musulmans, qui lui réservent une très grande place dans leurs dévotions respectives. C'est pourquoi le gouvernement libanais²⁰ a décrété le vendredi 19 février 2010 que l'Annonciation (25 mars) serait désormais une « fête nationale commune islamo-chrétienne ».

Marie tient en effet une place importante dans le Coran. *Nostra aetate* n°3 relève que les musulmans « honorent sa Mère virginale, Marie, et parfois même l'invoquent avec piété ». La figure de Marie est présentée comme l'un des cinq points de rencontre entre chrétiens et musulmans, avec la foi en l'unicité de Dieu, le culte, l'attente du jugement éternel, l'éthique, la reconnaissance de Jésus comme prophète.

Le Coran dédie 70 versets et une sourate particulière, la Sourate 19, à l'annonce faite à Marie et à la mise au monde de Jésus. Il défend la virginité de Marie, l'intervention exceptionnelle de la sagesse et de la toute-puissance de Dieu pour la purifier de tout contact possible avec Satan dès sa conception et sa naissance immaculée²¹. Il évoque aussi son service au Temple dès son jeune âge (3/37)²².

¹⁹ Par exemple Schalom Ben-Chorin, *Marie, un regard juif sur la mère de Jésus*, traduit par Paul Kessler, préface de Michel Leplay, Paris, Desclée, 2001. [éd. or. all. 1971, *Mutter Mirjam. Maria in jüdischer Sicht*]. I. de La Potterie, o.c. Mais pour Frédéric Manns, *Heureuse es-tu, toi qui as cru. Marie, une femme juive*, collection « Biblik », Paris, Presses de la Renaissance, 2005, cette expression peut être reçue dans le judaïsme, en-dehors de la référence à l'Incarnation.

²⁰ L'une des personnalités les plus activement engagées dans l'instauration de cette fête a été le cheikh Mohammad Nokkari, ancien secrétaire général de Dar el-Fatwa, professeur à l'Université Saint-Joseph (Beyrouth) et membre du Groupe de recherche islamo-chrétien (GRIC).

²¹ Marie est protégée de Satan (3, 34) et un hadith très défendu en islam affirme que « tout fils d'Adam, nouveau-né, est touché par Satan, sauf le Fils de Marie et sa mère ; à ce contact, l'enfant jette son premier cri ».

²² Le Coran avance le miracle des provisions que son oncle Zacharie trouve près d'elle à chaque fois qu'il va la voir au sanctuaire (3, 36), en écho au

Dans le Coran et les hadiths²³, Marie, mère du prophète Issa, jouit d'un statut particulier : elle est la plus grande des femmes dans l'histoire et dans le paradis, plus grande même que les épouses ou les filles de Mohammed. Marie est la Siddîqa (celle qui a cru, la véridique, la fidèle). Elle apparaît comme un modèle de foi par sa soumission absolue à la souveraineté de Dieu, par le don de soi inconditionnel à Dieu. Pour les mystiques musulmans, Marie est le modèle indépassable de l'union à Dieu. Rumi (XIII^e siècle) présente Marie comme modèle de vie spirituelle.

Les musulmans reconnaissent les apparitions mariales, encouragent à prier Marie et à visiter les sanctuaires. Marie est un exemple de prière, d'obéissance, de pureté. Mais elle n'a pas mis au monde le Fils de Dieu, selon le Coran, ce qui demeure le point majeur de controverse entre musulmans et chrétiens, et qui ne peut pas être occulté. Certes Dieu a soufflé de son Esprit en Marie et c'est son envoyé (Gabriel pour la plupart des traditions) qui lui accorde un fils pur, sans l'intervention d'un homme, mais indirectement.

Une grâce ouverte à l'humanité

Des passerelles existent entre les croyants et Marie en est une éminente. Mère de l'humanité, elle ne peut délaissier ses enfants. D'ailleurs, « une mère oublie-t-elle son enfant ? » (Is 49, 15). De nombreux musulmans reconnaissent la maternité spirituelle que Marie exerce en leur faveur. Est-ce un pas suffisant vers le salut, ou faut-il aller plus avant dans l'annonce ? Comment cette reconnaissance du rôle spirituel de Marie peut-elle ouvrir sur la reconnaissance de sa première mission maternelle : donner naissance au Fils de Dieu pour qu'il sauve le monde ?

C'est le oui spirituel de Marie qui l'ouvre au oui physique, nous l'avons vu, son oui spirituel est donc premier. La grâce de Marie

Protoévangile de Jacques 8, 1 où « Marie demeurait dans le Temple du Seigneur et recevait de la nourriture de la main d'un ange ». On trouve aussi dans la tradition musulmane des traces du *Pseudo-Matthieu* et du *Livre de la Nativité de Marie*, en particulier sur le rôle de Joseph.

²³ Abd-el Jalil, *Marie et l'islam*, Paris, Beauchesne, 1950 (sur l'islam sunnite).

est entièrement subordonnée au plan de salut de Dieu, qui veut sauver l'humanité. En ce sens, l'honneur que les musulmans rendent à la foi de Marie rejaillit sur eux en grâces spirituelles.

Nous pouvons aller jusqu'à considérer que Jésus ne rejettera pas qui se sera confié à Marie, même sans avoir la possibilité de le reconnaître lui-même comme Fils de Dieu. En effet, l'union intime et parfaite entre Marie et son Fils aux temps de son incarnation n'a fait que se renforcer depuis la résurrection du Christ et l'assomption de la Vierge. Tout honneur rendu à Marie rejaillit ainsi sur son Fils. L'intercession de Marie en faveur de tous les hommes passe aussi par le cœur de son Fils, dont elle partage la gloire dans l'éternité.

Mais le risque souligné par les protestants, surtout évangéliques, est que ces considérations rendent facultatif l'acte de foi dans le Christ, qui seul mène au salut, ou qu'elles donnent prise au syncrétisme que pourrait susciter la figure de Marie, par exemple dans l'hindouisme. Il convient d'entendre ces objections et de rappeler la nécessité de l'acte de foi en Jésus Fils de Dieu, seul sauveur de l'humanité. La participation de Marie, directe ou indirecte, est bien dérivée, participée de celle de son Fils, entièrement subordonnée à son action, ce qui découle justement de leur union intime.

Mais il est important aussi d'encourager les hommes et les femmes non seulement à honorer la foi de Marie en Dieu, son obéissance, sa charité mais aussi à mettre en pratique ces dispositions intérieures de Marie. Parce qu'en elles réside la grâce commune à l'humanité, que Marie peut contribuer à accueillir, en tant que mère de l'humanité. « Nouvelle Eve », elle aide l'humanité à entrer dans cette disposition d'obéissance au Créateur, à se mettre à son service, notamment par la charité.

L'Église participe donc à la mission du Christ, mais, par Marie, l'humanité y participe également, même sur un autre registre. La maternité, en effet, n'est pas l'apanage des chrétiens ou des femmes ! Qu'elle soit physique ou spirituelle, elle dit une confiance en la vie. Cette confiance en la vie est un hommage réel rendu au

Créateur et maître de la vie. La maternité dit aussi une espérance : la génération ne s'arrête pas à elle-même. La mission d'évangélisation a tout à gagner à promouvoir la référence mariale, parce que Marie renvoie aussi bien à l'humanité dans sa beauté qu'à son Créateur et Sauveur. Elle doit aussi travailler à lever un certain nombre d'ambiguïtés dans cette référence à la maternité de Marie, pour éviter le piège du syncrétisme.

Conclusion

Est-il juste de conclure de ce qui précède que l'humanité en tant que telle participe à la mission du Sauveur ? Si les grâces propres à Marie et la mission de l'Église sont au bénéfice de l'humanité, qu'est-ce que l'humanité apporte ? Essentiellement sa confiance en la vie, son ouverture à plus grand que soi.

Marie « nouvelle Ève » révèle à l'humanité sa splendeur première : être à l'image et à la ressemblance de Dieu. C'est toute une mission ! Elle est rendue possible pour tout homme, c'est pourquoi « le Christ, et ensuite ses Apôtres, conservent une profonde estime pour l'homme, pour son intelligence, sa volonté, sa conscience et sa liberté »²⁴. En raison de l'incarnation et du mystère pascal, « l'homme, tel qu'il est "voulu" par Dieu, [est] "choisi" par Lui de toute éternité, appelé, destiné à la grâce et à la gloire : voilà ce qu'est "tout" homme, l'homme "le plus concret", "le plus réel" ; c'est cela, l'homme dans toute la plénitude du mystère dont il est devenu participant en Jésus-Christ et dont devient participant chacun des quatre milliards d'hommes vivant sur notre planète, dès l'instant de sa conception près du cœur de sa mère »²⁵.

Cette vision de foi sur l'humanité et sur Dieu n'exclut personne *a priori* du plan de salut de Dieu, ce qui ouvre la mission à sa dimension réellement universelle.

Marie-Hélène Robert

²⁴ Jean-Paul II, lettre encyclique *Redemptor hominis*, 4 mars 1979, n°12.

²⁵ *Ibidem*, n°14.

Communion et témoignage
Quelques réflexions à propos de l'exhortation
apostolique Ecclesia in Medio Oriente

Henri Teissier

Mgr Henri Teissier est archevêque émérite d'Alger. Nous sommes heureux de pouvoir présenter à nos lecteurs ce texte d'une conférence que l'auteur a donnée à Beyrouth (Liban) le 17 octobre dernier.

Il peut paraître étrange qu'un chrétien – voire un évêque – vivant au Maghreb vienne parler avec vous du message de l'exhortation apostolique *Ecclesia in Medio Oriente*¹. À cette remarque j'ai quatre réponses à apporter. La première c'est que nos toutes petites communautés chrétiennes du Maghreb, presque totalement constituées de chrétiens étrangers, savent l'importance pour nous, et pour l'Église universelle, de la vitalité des anciennes Églises d'Orient, Églises mères du christianisme. Et cette exhortation est destinée à soutenir cette vitalité.

La deuxième c'est qu'un certain nombre des problèmes que vous devez affronter sont aussi des problèmes qui se posent à nous,

¹ Benoît XVI, « *Ecclesia in Medio Oriente. L'Église au Moyen-Orient, communion et témoignage* », dans *La Documentation catholique*, n° 2497, 2012, p. 841-863.

comme, par exemple, le problème de la relation à une communauté musulmane majoritaire ou le problème du fondamentalisme musulman ou le problème de l'émigration.

La troisième raison qui fonde mon intérêt pour l'exhortation apostolique, c'est l'existence, parmi nous en Algérie, de petites minorités de chrétiens orientaux, surtout libanais ou coptes égyptiens. Il nous faut donc, nous aussi, connaître l'appel que le pape leur a adressé et le partager avec eux.

Enfin la quatrième raison qui me pousse à parler devant vous de cette exhortation apostolique, c'est que j'ai moi-même appartenu au conseil du Synode des Évêques, en continuité, depuis 1989 jusqu'à 2008, et que j'attache du prix à cette institution du Synode des Évêques, voulue par Vatican II. Elle marque une évolution importante de l'Église catholique vers plus de responsabilité des Églises locales, régionales, patriarcales ou continentales. Un thème qui fait, de façon très particulière, partie du message des Églises d'Orient à l'Église d'Occident.

Je vous rappelle ce qui caractérise nos Églises du Maghreb (Mauritanie, Maroc, Algérie, Tunisie, Libye). Nos communautés sont constituées presque uniquement de chrétiens étrangers, souvent d'origines très diverses : Européens, Africains, Moyen-Orientaux et Asiatiques. Le tout petit groupe de chrétiens algériens est formé de personnes converties de l'islam et dont la famille est restée musulmane. Dans cette situation, notre relation à la communauté nationale algérienne, ou tunisienne ou marocaine... pratiquement totalement musulmane, prend une dimension de première importance dans notre témoignage.

Je ne peux pas parler avec vous de tous les aspects de l'exhortation. Ce serait trop long. Brièvement disons qu'elle comprend trois parties, la première pour présenter le contexte général de vie des Églises au Moyen-Orient, la seconde pour parler des différentes catégories de chrétiens (patriarches, évêques, prêtres, laïcs, vie consacrée, famille et jeunes), et la troisième pour traiter de différents aspects de la vie de l'Église : la Parole de Dieu, la liturgie, la prière et les pèlerinages, l'évangélisation et la charité, la catéchèse.

Cinq sujets ont retenu mon attention. Je voudrais les partager avec vous. Le premier est celui de l'association faite par l'exhortation des deux thèmes « communion et témoignage ». Je dirai ensuite quelque chose concernant le message du document sur le dialogue interreligieux. J'attirerai également votre attention sur la façon dont Benoît XVI présente la recherche de la vérité dans ce document. Je terminerai par quelques réflexions sur le fondamentalisme et sur les phénomènes de l'émigration et de l'immigration.

L'association de deux termes : communion et témoignage

Vous aurez sans doute remarqué que le titre même de l'exhortation contient ces deux mots : « Exhortation du Pape Benoît XVI... sur l'Église au Moyen-Orient "*communion et témoignage*" ». On retrouve ensuite, à plusieurs reprises, cette double affirmation sous la plume de Benoît XVI, par exemple dans l'introduction : « Communion et témoignage, telle a été la conviction qui a animé l'Assemblée Spéciale du Synode des Évêques pour le Moyen-Orient » (1). Puis, toujours dans l'introduction, cette phrase : « L'exemple de la première communauté de Jérusalem peut servir de modèle pour renouveler l'actuelle communauté chrétienne afin d'en faire un espace de *communion pour le témoignage* » (4).

Le deuxième texte est repris du discours d'introduction de Benoît XVI au synode : « Sans communion, il ne peut pas y avoir de témoignage : *le grand témoignage est précisément la vie de communion* » (37). Et au début de la troisième partie du document nous retrouvons la même expression : « Communion et témoignage au Christ constituent donc les deux aspects d'une même réalité, car l'un et l'autre puisent à la même source : la Trinité sainte » (66).

Il me semble que ces deux termes définissent bien les deux axes des efforts à mettre en œuvre pour que l'Église rayonne son dynamisme au Moyen-Orient comme partout ailleurs. Le témoignage de l'Église est d'abord un témoignage de communion, car Dieu est communion des personnes dans la Trinité et confie cette communion à son Église pour en faire un signe de la vocation de

chaque homme ; vocation qui consiste à vivre en communion avec Dieu et avec ses frères et sœurs. Rappelons-nous l'introduction de la première lettre de St Jean : « Ce que nous avons contemplé nous vous l'annonçons, pour que vous aussi vous soyez en communion avec nous ; et nous sommes en communion avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ » (1 Jn, 1, 3).

Ici au Moyen-Orient il s'agit, comme partout, de la communion des chrétiens entre eux. Mais au Liban, vu le nombre de vos communautés ecclésiales, il s'agit aussi de la communion entre les Églises à tous les niveaux de cette expression : communion entre les Églises catholiques des différents rites, mais aussi communion entre les Églises catholiques, orthodoxes et protestantes du Moyen-Orient. Il est clair en effet que toute division dans la famille chrétienne affaiblit le témoignage commun, voire l'annule si les divisions sont trop graves.

Mais dans notre région du monde, au Maghreb comme au Machreq, l'union de ces deux termes revêt aussi une autre dimension, si on l'applique au témoignage parmi les non-chrétiens. Et c'est là où notre expérience chrétienne au Maghreb est très concernée par ces deux termes. Car, pour nous, parler de « communion et témoignage » c'est surtout parler de « communion avec nos amis musulmans » et, par le fait même, mettre en œuvre notre témoignage chrétien dans cette communion et à travers cette communion.

Dans les premières années de la vie de notre Église, minoritaire en pays musulman, un groupe de chrétiens de Constantine, avait écrit ce texte qui, à mon avis, exprime bien le sens de cette parole de Benoît XVI « Communion pour le témoignage ou témoignage par la communion. » Le voici.

Les années écoulées depuis l'indépendance nous ont fait découvrir une autre voie, par où dans le cadre limité et modeste de nos relations, peut être signifié et mis en œuvre le Royaume de Dieu, dont nous croyons par ailleurs qu'il nous déborde de toute part : l'amitié fraternelle. Amitié purifiée, humble, désintéressée. Non pas communion et rencontre dans le sacrement ritualisé, mais pourtant signe et réalité de la faveur de Dieu, sacrement qui n'appartient en

propre ni aux chrétiens ni aux musulmans, mais à tous les deux, perçu par chacun selon son mode, route parcourue ensemble en portant les fardeaux les uns des autres, nous aidant mutuellement à comprendre, à nous transformer, à servir, à être fidèles².

Nous venons d'ailleurs de vivre avec une intensité très particulière et très émouvante cette communion-témoignage, à l'occasion de la mort d'un professeur médecin européen qui avait la nationalité algérienne et qui s'est solidarisé avec les Algériens pendant la guerre de libération. Des centaines d'amis algériens – dont cinq anciens premiers ministres, et une quinzaine de ministres ou d'anciens ministres, des dizaines de professeurs de médecine et des centaines d'amis musulmans, etc. – étaient avec nous dans la chapelle de la Maison diocésaine, deux fois trop petite pour les contenir, et plus nombreux encore dans le cimetière chrétien des Hauts d'Alger. Des dizaines d'articles de presse, rendant hommage à son action de citoyen et de médecin, ont été publiés par la presse algérienne sans aucune fausse note et en mentionnant toujours son appartenance à une famille chrétienne nourrie par le courant du christianisme social. Pour tous ceux qui le connaissaient, spécialement ses compatriotes musulmans, sa vie a été une bonne nouvelle, celle de la fidélité d'un homme à sa vocation d'homme au-delà des préjugés de sa communauté d'origine. La vie d'un chrétien peut être un signe de communion non seulement pour sa communauté mais pour toute la société, y compris nos partenaires musulmans.

Le message du document sur le dialogue interreligieux

Une large partie de la première section du document est consacrée au dialogue interreligieux. Je laisse de côté le dialogue judéo-chrétien qui concerne davantage les chrétiens de Palestine et des territoires occupés. Et je m'attache surtout à évoquer ce que le texte dit sur le dialogue islamochrétien.

Ecclesia in Medio Oriente reprend naturellement les éléments déjà évoqués dans la déclaration *Nostra aetate* : « L'Église catholique,

² Henri Teissier, *Église en Islam*. Méditation sur l'existence chrétienne en Algérie, Paris, le Centurion, 1984, p.124.

fidèle à l'enseignement du concile Vatican II, regarde les musulmans avec estime » (23). Ces thèmes étaient déjà connus. Mais j'aimerais signaler d'autres passages. Et d'abord celui-ci :

Juifs, chrétiens et musulmans, croient en Dieu Un, créateur de tous les hommes. Puissent les juifs, les chrétiens et les musulmans redécouvrir l'un des désirs divins, celui de l'unité et de l'harmonie de la famille humaine. Puissent les juifs, les chrétiens et les musulmans découvrir dans « l'autre croyant » un frère à respecter et à aimer pour donner, en premier lieu sur leurs terres, le beau témoignage de la sérénité et de la convivialité entre les fils d'Abraham [...]. La reconnaissance d'un Dieu unique peut – si elle est vécue avec un cœur pur – contribuer puissamment à la paix de la région et à la cohabitation respectueuse de ses habitants (19).

Mais le document ne se contente pas de donner des leçons. Il part de ce qui existe déjà au Moyen-Orient comme expérience séculaire de la vie ensemble et je pense qu'il est de ce point de vue important de réentendre ensemble cet appel du pape à reconnaître l'expérience séculaire de la convivialité qui fait partie de l'héritage humain et spirituel de vos sociétés.

Les chrétiens partagent avec les musulmans la même vie quotidienne au Moyen-Orient où leur présence n'est ni nouvelle ni accidentelle, mais historique. Faisant partie intégrante du Moyen-Orient, ils ont élaboré au long des siècles un type de relation avec leur entourage qui peut servir d'enseignement. Ils se sont laissés interpeller par la religiosité des musulmans et ils ont continué, selon leurs moyens et dans la mesure du possible, à vivre et à promouvoir les valeurs de l'Évangile dans la culture ambiante. Il en résulte une symbiose particulière. C'est pourquoi il est important de reconnaître l'apport juif, chrétien et musulman dans la formation d'une culture riche propre au Moyen-Orient (24).

Le dialogue islamochrétien n'est pas une nouveauté de Vatican II. Il a été vécu depuis des siècles chez vous, comme le prouvent par exemple les dialogues du Patriarche Timothée ou celui de St François avec le Sultan el Malek el Kamil. Nous avons vécu la même expérience historique en Algérie. Dès 1840 les jésuites ont commencé à envoyer des missionnaires pour vivre seuls parmi les musulmans en Kabylie ou dans les Aurès. Les Pères blancs et les Soeurs blanches ont été fondés par le cardinal Lavignerie en

Algérie, en 1868/69, dans ce but. Aujourd'hui des centaines de milliers de musulmans en Kabylie et au Sahara gardent un souvenir très fort de la présence parmi eux des Pères blancs et des Sœurs blanches malgré les efforts de la propagande officielle pour dire qu'il s'agissait de prosélytisme colonial. Une intellectuelle musulmane me disait un jour : « Il y a quelque chose de divin dans notre relation avec l'Église ici ». Et une autre : « L'Église est ici notre famille ».

Et le pape Benoît XVI, dans son discours aux autorités civiles et aux chefs religieux au palais présidentiel de Baabda, déclarait :

Au Liban la chrétienté et l'islam habitent le même espace depuis des siècles. [...] La spécificité du Moyen-Orient se trouve dans le mélange séculaire de composantes diverses. Certes, elles se sont combattues, hélas aussi ! Une société plurielle n'existe qu'à cause du respect réciproque, du désir de connaître l'autre et du dialogue continu. Ce dialogue entre les hommes n'est possible que dans la conscience qu'il existe des valeurs communes à toutes les grandes cultures parce qu'elles sont enracinées dans la nature de la personne humaine. Ces valeurs, qui sont comme un substrat, expriment les traits authentiques et caractéristiques de l'humanité. Elles appartiennent aux droits de tout être humain³.

La recherche de la vérité

Il est très important, aussi, de méditer ce que le pape Benoît XVI dit sur la recherche de la vérité dans *Ecclesia in Medio Oriente*. On se rappelle avec quelle force le cardinal Ratzinger avait défendu les vérités de la foi catholique quand il était Préfet de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi. Dans cette exhortation apostolique il ouvre sa réflexion en disant qu'il est nécessaire de passer de la « tolérance » à la « liberté religieuse ». Cette position n'est pas une « atteinte portée aux vérités fondatrices de la croyance car, rappelle-t-il, un rayon de vérité illumine tous les hommes ». En conséquence « *la vérité ne peut se développer que dans l'altérité qui*

³ Benoît XVI, « Discours aux membres du gouvernement, aux institutions de la République, au corps diplomatique, aux chefs religieux et aux représentants du monde de la culture. 15 septembre 2012 », dans *La Documentation catholique*, n°2497, 2012, p. 828.

ouvre à Dieu qui veut faire connaître sa propre altérité à travers et dans mes frères humains » (27). Nous sommes donc là dans une considération très importante qui met le dialogue avec l'autre en continuité avec la recherche de la vérité. Cette affirmation me rappelle par exemple cette phrase du jésuite Michel de Certeau : « Alors que l'autre est toujours, pour nous, menace de mort, le croyant par un mouvement déraisonnable, en attend aussi la vie ».

Le pape ajoute encore : « La vérité n'est possédée par personne, mais elle est toujours un don qui nous appelle à un cheminement d'assimilation toujours plus profonde à la vérité ». Le pape revient ensuite au point de départ de sa réflexion, celui de son thème favori qui est la défense de la liberté religieuse : « La vérité ne peut être connue et vécue que dans la liberté, c'est pourquoi nous ne pouvons pas imposer la vérité à l'autre ; *la vérité se dévoile seulement dans la rencontre d'amour* » (27). Dans une région comme celle du Moyen-Orient où il existe tant de communautés humaines historiquement différentes, cette réflexion prend une dimension particulièrement importante. Elle ouvre une large place aux travaux du dialogue qui, à la vérité, ne font que commencer. Je ne prendrai qu'un exemple. Je ne demande pas aux musulmans, bien évidemment, de croire en Dieu Trinité. Mais j'aimerais, au moins, que ceux d'entre eux qui me sont les plus proches puissent comprendre ce que ce Mystère signifie pour moi et change dans ma relation à Dieu et aux autres. Et cette compréhension pourra peut-être les ouvrir à une méditation sur le Mystère de Dieu et sur une nouvelle relation avec les chrétiens qu'ils connaissent. Et je pourrais faire la même réflexion en sens inverse, sur ce que représente la méditation des musulmans sur la confession de l'unicité de Dieu, le *Tawhid*, en particulier dans les développements qu'en ont tirés les soufis à la suite de Ibn 'Arabi et sur ce que cela peut dire à un chrétien qui médite sur la présence de Dieu au monde.

Le fondamentalisme dans nos régions

L'exhortation apostolique n'ignore pas les difficultés qui naissent dans la relation islamochrétienne, sur notre région, à cause du

développement dans l'islam, depuis une cinquantaine d'années, de courants fondamentalistes.

Les incertitudes économique-politiques, l'habileté manipulatrice de certains et une compréhension déficiente de la religion, entre autres, font le lit du fondamentalisme religieux. Celui-ci afflige toutes les communautés religieuses, et refuse le vivre-ensemble séculaire. Il veut prendre le pouvoir, parfois avec violence, sur la conscience de chacun et sur la religion pour des raisons politiques (30).

En Algérie nous avons eu nous-mêmes à souffrir de ces courants entre 1990 et 2000. Pendant cette période dix pour cent des prêtres, religieux et religieuses du diocèse d'Alger ont été assassinés, sans parler de l'assassinat de Mgr Claverie dans un autre diocèse, celui d'Oran, dont il était l'évêque. Le pape insiste pour que les responsables religieux s'engagent à délivrer leurs communautés de ce fléau.

Je lance un appel pressant à tous les responsables religieux juifs, chrétiens, et musulmans de la région afin qu'ils cherchent par leur exemple et leur enseignement à tout mettre en œuvre afin d'éradiquer cette menace qui touche indistinctement et mortellement les croyants de toutes les religions. Utiliser les paroles révélées, les Écritures saintes ou le nom de Dieu, pour justifier nos intérêts, nos politiques si facilement accommodantes, ou nos violences, est une faute très grave (30).

J'ai fait partie le mois dernier d'une délégation islamo chrétienne de l'Algérie à un grand congrès, organisé à Istanbul par les autorités turques, pour les responsables religieux, musulmans et chrétiens du Moyen-Orient. Le Liban y était représenté par plus d'une vingtaine de responsables de toutes les communautés. Le thème du congrès était le suivant : « Le printemps arabe et la paix au Moyen-Orient : perspectives chrétiennes et musulmanes ». Toutes les délégations ont affirmé avec force leur volonté de tout faire pour créer des sociétés dans lesquelles chaque citoyen serait respecté quelle que soit sa communauté ou sa religion. Les lectures fondamentalistes ont été condamnées, même par les représentants des courants dits « islamistes », comme par exemple les représentants tunisiens de Nahda.

Le pape, toujours dans son discours aux autorités civiles et religieuses à Baabda, a déclaré à ce sujet :

La liberté religieuse est le droit fondamental dont dépendent beaucoup d'autres. Professer et vivre librement sa religion, sans mettre en danger sa vie et sa liberté, doit être possible à quiconque. La perte ou l'affaiblissement de cette liberté prive la personne du droit sacré à une vie intègre sur le plan spirituel [...]. Sans l'ouverture au transcendant qui permet de trouver des réponses aux interrogations de son cœur, sur le sens de sa vie et sur la manière de la vivre de façon normale, l'homme devient incapable d'agir selon la justice et de s'engager pour la paix. La liberté religieuse a une dimension sociale et politique indispensable à la paix [...]. La croyance vécue conduit invariablement à l'amour. La croyance authentique ne peut pas conduire à la mort⁴.

Notre région et les problèmes de l'émigration

À la fin de la première partie du document (31-36) Benoît XVI développe sa réflexion sur le thème de l'émigration. Il prend ce thème dans les deux sens, d'abord l'émigration des chrétiens du Moyen-Orient vers d'autres pays et d'autres continents, et ensuite l'immigration de chrétiens venant des autres continents pour travailler dans votre région.

Concernant l'émigration des chrétiens de votre région vers d'autres pays ou continents, le pape écrit :

Les Pasteurs des Églises orientales catholiques *sui juris* constatent, avec préoccupation et douleur, que le nombre de leurs fidèles se réduit sur les territoires traditionnellement patriarcaux et, depuis quelque temps, ils se voient obligés de développer une pastorale de l'émigration. Je suis certain qu'ils font l'impossible pour exhorter leurs fidèles à l'espérance, à rester dans leur pays et à ne pas vendre leurs biens (32).

Nous avons connu en Afrique du Nord cette épreuve, jusqu'à son extrême. En effet en Algérie, sur 900 000 chrétiens qui étaient présents dans le pays, souvent depuis trois ou quatre générations, il

⁴ *Ibidem.*

n'en reste pas 1 000 aujourd'hui. Et ces départs, semblables en Libye, ont eu presque la même importance en Tunisie et au Maroc. Vous direz, sans doute, que ce n'est pas la même chose au Moyen-Orient puisque ce sont des chrétiens du pays et qu'au Maghreb ce sont des chrétiens d'origine européenne établis seulement depuis un siècle ou un siècle et demi dans le Maghreb.

Cela est vrai, mais je tiens à souligner que l'Église en Égypte a connu et connaît une situation très semblable à la nôtre. En effet, les coptes mis à part, la quasi-totalité des chrétiens de rite byzantin, maronite, arménien ou syrien établis en Égypte étaient dans la même situation que les Européens du Maghreb. Ils sont arrivés en Égypte, au cours du XIX^e siècle, comme les Européens au Maghreb. Leur départ de l'Égypte a eu les mêmes conséquences qu'en Algérie : un affaiblissement numérique considérable de ces Églises. Il n'y a que les coptes, autochtones et nombreux en Égypte depuis le VIII^e siècle, qui sont toujours présents en nombre. Les autres Églises (maronite, grecque catholique, arménienne, etc.) sont en voie de disparition en Égypte. Elles connaissent le même drame que nous. Et pourtant leur mission est toujours là. Le nombre ne fait rien à l'affaire. Chaque Église historique a son patrimoine spirituel propre. Elle doit en rendre compte devant Dieu et devant les hommes, et en faire ainsi son témoignage spécifique.

Par la grâce de Dieu la situation n'est pas la même au Liban. Mais l'exhortation apostolique concerne tout le Moyen-Orient, y compris les pays du Golfe. Notre situation au Maghreb est un peu celle des pays du Golfe. Nous recevons des chrétiens qui viennent de tous les pays, du Moyen-Orient, d'Afrique et d'Asie surtout. Chez nous, comme au Golfe, il y a des Libanais dont la présence, même réduite en nombre, est importante au niveau du signe. Elle donne un message spécifique. Ces chrétiens orientaux migrants deviennent pendant quelque temps l'Église de nos pays. Ils font, eux aussi, l'Église dans notre région. Souvent ils sont plus jeunes que nous et plus dynamiques. C'est important d'en prendre conscience pour le Maghreb, comme pour le Golfe.

Parlant du Golfe et de l'Arabie, Benoît XVI écrit :

Les Pasteurs de ces régions doivent gérer l'arrivée massive et la présence dans les pays à économie forte de la région de travailleurs

de toute sorte, venant d’Afrique, d’Extrême-Orient et du sous-continent indien [...]. J’encourage tous les fidèles catholiques et tous les prêtres, quelle que soit leur Église d’appartenance, à la communion sincère et à la collaboration pastorale avec l’évêque du lieu, et celui-ci à une compréhension paternelle envers les fidèles orientaux (33 et 34).

Ainsi des régions du monde où il n’y avait plus de chrétiens depuis les VII^e et VIII^e siècles comme l’Arabie Saoudite, les pays du Golfe, l’Oman, etc., se trouvent aujourd’hui accueillir des centaines de milliers de chrétiens. Pour le moment ils sont souvent dans des conditions de vie difficiles qui ne leur permettent pas de vivre pleinement leur foi chrétienne. Mais le fait est là et marque une nouvelle étape dans l’histoire de la région. Désormais il existe une Église catholique au Koweït, dans les Emirats, en Oman et depuis quelque temps au Qatar qui a établi des relations avec le Saint-Siège. C’est une nouvelle étape de la mission à laquelle beaucoup de chrétiens libanais, qui travaillent dans la région, apportent leur contribution, y compris des prêtres et des religieuses.

Conclusions

Il ne m’a pas été possible de passer en revue tous les aspects de *Ecclesia in Medio Oriente*, mais j’espère que ce que je vous ai dit vous invite à la lire personnellement et à chercher comment chacun de vous peut appliquer dans sa situation particulière, les appels que le pape nous a adressés. Chaque situation humaine est évoquée. Par exemple, pour les couples, cette réflexion : « L’amour conjugal n’est pas l’œuvre d’un moment, mais le projet patient de toute une vie. Appelée à vivre quotidiennement l’amour chrétien, la famille chrétienne est un instrument privilégié de la présence et de la mission de l’Église dans le monde » (58).

Que les jeunes puissent accueillir l’appel particulier que le pape leur adresse : « N’ayez pas peur ou honte d’être chrétiens. La relation avec Jésus vous rendra disponibles pour collaborer sans réserve avec vos concitoyens, quelle que soit leur appartenance religieuse, pour construire l’avenir de votre pays sur la dignité hu-

maine, source et fondement de la liberté, de l'égalité et de la paix dans la justice » (63).

Un même appel est adressé aux laïcs : « Même quand la mission de l'Église est rendue difficile dans les milieux où l'annonce explicite de l'Évangile rencontre des obstacles ou n'est pas possible "ayez au milieu des nations une belle conduite afin que [...] la vue de vos bonnes œuvres les amène à glorifier Dieu, au jour de sa visite" (1 P 2, 12). "Ayez à cœur de rendre raison de votre foi" (1 P 3, 15) par la cohérence de votre vie et de votre agir quotidiens » (56). Et pour tous je reprendrai en conclusion ces deux mots-clés donnés par le pape dans l'exhortation : « communion et témoignage » ou encore « témoignage de votre communion » ou encore « communion pour donner le témoignage ».

Henri Teissier

Se former à la mission universelle

Session d'été à Lyon du 27 au 31 août 2012

Pierre Diarra

Pierre Diarra est rédacteur en chef de la revue Mission de l'Église ; il enseigne la missiologie dans plusieurs instituts universitaires et fait partie de l'Association Francophone Œcuménique de Missiologie (AFOM) .

« **A** llez, de toutes les nations, faites des disciples ! » (Mt 28, 19), tel était le thème retenu en France pour la *Semaine Missionnaire Mondiale* (14-21 octobre 2012) et pour la session d'été des OPM. Les trois sous-thèmes étaient : le cinquantenaire du début du concile Vatican II, les grands témoins de la mission à Lyon, en particulier Pauline Marie Jaricot (le 150^e anniversaire de son décès fut célébré l'année passée) et la tenue, à Rome, du Synode des évêques sur la nouvelle évangélisation en octobre 2012.

À l'écoute des femmes

Pour entrer dans la session, le lundi 27 août, les organisateurs avaient prévu une surprise : un spectacle de Mireille Buron avec une mise en scène de son mari, Vincent Buron. Ils travaillent ensemble depuis de nombreuses années et c'est elle qui gère les soirées. « Mais là, explique Mireille, j'ai senti le besoin de me mettre à l'écriture. Écrire sur les femmes de la Bible, et chercher comment elles pouvaient me parler, à moi, une femme d'aujourd'hui ». Elle

a travaillé avec une femme pasteur et bibliste, interrogé des femmes, etc. Elle a monté un vrai spectacle après dix-huit mois de travail d'écriture et trois mois de répétitions, en se laissant toucher par les femmes de la Bible. Elles lui ont appris « que croire en Dieu, ce n'est pas une spiritualité désincarnée ». On la voit au début du spectacle avec sa table et son fer à repasser, le linge dans un panier... Elle se livre quand elle prend une chemise, un drap, un vêtement d'enfant, un slip, un torchon... pour les plier ou les repasser. Elle médite la Parole de Dieu. « Je veux donner une parole rafraîchie, qui ne fait pas un pli. Travailler l'Évangile a quelque chose de libérant. La mise en scène de Vincent est une métaphore percutante du quotidien de Madame-tout-le-monde. J'aimerais que les spectateurs, femmes ou hommes, quittent la représentation en ayant la pêche et de la vapeur plein la tête ! »

Mireille défroisse la Parole, rafraîchit la Bible, raconte les femmes, avec plein d'humour, de cœur, de profondeur et de vapeur. Tant de choses passent dans ses histoires de repassage. De retour chez eux, les participants – hommes et femmes – vont-ils repasser de la même façon, en faisant attention aux femmes, celles de la Bible comme celles d'aujourd'hui ? En évoquant le titre du spectacle, *Elles sont passées par ici... Elle repassera par là*, ou en lisant la Bible, ils vont peut-être s'identifier à la femme de caractère du livre des Proverbes (31, 10-29), aux personnes présentes à Cana, à la femme qui essaie de vivre « l'amour de chaussettes » ou d'accueillir le salut en touchant les vêtements (cf. Mc 10, 14 ; 5, 24-34). Ils ont été interpellés par la « berceuse du bébé » (Lc 11, 9-10), « la femme qui ose » (Lc 10, 38-42), l'esprit de service (Jn 20, 11-16), « l'amour au service » (1 Co 13, 1-8) ou encore « la première femme » (Ga 5, 22-23 ; Ct 4, 1-7.14), celle dont on dit : « que tu es belle ! » (Ct 4,1), même quand on l'aperçoit à travers son voile.

Vivre la mission chrétienne aujourd'hui

Le mardi, comme le jeudi, une conférence et un témoignage occupent la matinée et, dans l'après-midi, des ateliers permettent d'approfondir divers thèmes : grands courants missionnaires de Vatican II (Hendro Munsterman), l'actualité de *Fidei donum*

(Bernard Colombe), nouvelle évangélisation et nous (Didier Duverne), pastorale des jeunes et nouvelle évangélisation (David Gréa), vivre la mission ici (Gildas Plakoo et Joël Tapsoba), l'école de la mission (Alfonso Bartolotta), jumelages (Pierre-Yves Pecqueux et Josette Michaud), mission et internet (Florent Masson). Le mardi, l'Eucharistie est présidée par Joël Tapsoba, curé de la paroisse Saint Irénée-Saint Just et délégué épiscopal à la coopération missionnaire du diocèse de Lyon.

La matinée du mercredi est consacrée au « diocèse de Lyon en mission, hier et aujourd'hui » (Pierre-Yves Michel) et à la présentation historique de la ville (Jean Etevenaux). Comment, par exemple, le martyre, en 177, d'une cinquantaine de chrétiens de Lyon, interpelle-t-il à vivre la mission aujourd'hui ? L'Eucharistie à Saint Irénée, présidée par le Cardinal Philippe Barbarin, clôture une après-midi de visites de lieux missionnaires de la ville, avant une soirée festive à la maison de Lorette, la maison de Pauline Marie Jaricot, avec des représentants des instituts missionnaires et des équipes de coopération missionnaire. Le jeudi, Mgr Marc Stenger, évêque de Troyes, préside l'Eucharistie. Le vendredi, Pierre-Yves Pecqueux offre aux participants la possibilité de connaître un peu plus l'exhortation apostolique *Africae munus* de Benoît XVI, donnée à Ouidah, au Bénin, le 19 novembre 2011. Il préside la messe d'envoi qui est précédée par des informations sur la mission universelle et l'animation missionnaire. Tout au long de la session, les participants bénéficient de temps de partage et de créativité missionnaire et, lors des soirées, ils peuvent échanger et comprendre le « Projet Cap Mission » d'Alfonso Bartolotta ou comment « Maria Dubuis nous conte Pauline Jaricot », par Sœur Cécile.

« Évangéliser », ce n'est pas combler un vide, a dit Mgr Marc Stenger dans son homélie, mais déployer un plein, partager ce qu'on a reçu et qui nous fait vivre. Jésus a enseigné ses disciples, il les a fait entrer dans son mystère pascal, pour qu'ils aillent en messagers, en témoins. L'évêque explique que « la tentation est grande de se contenter de jouir de la Bonne Nouvelle reçue... ou alors de s'inquiéter de ne plus pouvoir en jouir. Or ce que nous laisse entendre le Christ, c'est que l'urgence c'est de s'inquiéter

qu'elle aille aux autres » (Évangile du jour : Mt 24, 42-51). Quelle est notre « charité », notre attitude d'amour vis-à-vis de nos contemporains ? L'Église, servante et non arrogante, construit la fraternité au-delà des frontières, en accueillant l'Esprit Saint, le protagoniste de la mission (*Redemptoris missio*, n°21).

Vatican II, un concile missionnaire

Les participants, plus de quatre-vingts à certains moments, ont écouté les intervenants avec attention, en particulier Hendro Munsterman, directeur de l'Institut pastoral et d'études religieuses (IPER) à l'université catholique de Lyon, qui a ouvert des portes d'entrée dans les textes du concile Vatican II. Cinquante ans après, que peut-on dire de la mission à partir de *Lumen gentium* (LG), *Gaudium et spes* (GS), *Ad gentes* (AG), *Dei Verbum* (DV) et d'autres documents ? Quel lien peut-on établir avec la nouvelle évangélisation ? Une ecclésiologie et un dynamisme missionnaire enracinés dans la Trinité sont mis en relief. Dieu est communion et communication ; en son immense amour il se révèle (1 Jn 1, 2-3), il sauve, d'où l'importance du partage, de la mission.

Le nombre des évêques (2650 dont 80 cardinaux et 7 patriarches) rassemblés durant le concile (11 octobre 1962 – 8 décembre 1965) est impressionnant. À Vatican I, il n'y avait que 750 présents ! Avec Yves Congar, Marie-Dominique Chenu ou Karl Rahner, faut-il dire que le concile sonne la fin de la Contre-Réforme, de l'ère constantinienne ou de la chrétienté ? C'est le passage de l'Église occidentale à une Église universelle. Certes, LG 14 met les fidèles catholiques au cœur de l'Église, car ils sont pleinement incorporés, mais LG 15 prend également en compte les chrétiens non-catholiques (cf. *Unitatis redintegratio*). En LG 16, les portes de l'Église semblent ouvertes aux non-chrétiens, aux croyants : ils ne sont pas si loin de l'Église (cf. *Nostra aetate*), d'ailleurs l'Esprit est à l'œuvre dans toutes les cultures et religions du monde. L'Esprit Saint offre à tous, d'une façon que Dieu connaît, la possibilité d'être associés au mystère pascal (GS 22). Dieu veut que tous les hommes soient sauvés (1 Tm 2, 4), d'où l'urgence de proclamer « l'Évangile à toutes les créatures » (Mc 16, 15) et de dire avec

l'apôtre Paul : « Malheur à moi si je n'annonce pas l'Évangile ! » (1 Co 9, 16).

La mission *ad gentes*

Le plan du décret *Ad gentes* mérite une attention particulière : Après avoir évoqué quelques principes doctrinaux, il aborde successivement les thèmes suivants : l'œuvre missionnaire elle-même (avec le témoignage chrétien, la prédication de l'Évangile et le rassemblement du Peuple de Dieu, sans oublier la formation de la communauté chrétienne) ; les Églises particulières ; les missionnaires ; l'organisation de l'activité missionnaire ; la coopération.

L'activité missionnaire découle du dessein d'amour du Père, de la mission du Fils, de celle du Saint-Esprit et de la nature même de l'Église (AG, 6), d'où l'importance pour chaque baptisé de témoigner du Christ, de promouvoir l'apostolat des laïcs (AG, 21), de travailler à l'inculturation (AG, 22). Comment tendre vers un témoignage commun et une réelle coopération missionnaire, œcuménique (Ep 4, 13 ; AG, 36) ?

La nouvelle évangélisation

Les trois situations dont parle Jean-Paul II dans le numéro 33 de son encyclique *Redemptoris missio*, renvoient à l'activité missionnaire de l'Église : la mission *ad gentes* pour des contextes socio-culturels dans lesquels le Christ et son Évangile ne sont pas connus ; l'activité pastorale de l'Église pour des communautés chrétiennes aux structures ecclésiales fortes et adaptées ; une « nouvelle évangélisation » ou une « ré-évangélisation » pour des baptisés qui ont perdu le sens de la foi vivante, qui ne se reconnaissent plus comme membres de l'Église, ou qui mènent une existence éloignée du Christ et de son Évangile. Évoquons quatre des six scénarios sociaux, culturels, économiques, politiques et religieux dont il est question dans les *Lineamenta* du Synode sur la nouvelle évangélisation, qui permettent de déchiffrer les nouveaux lieux de témoignage et d'annonce de l'Évangile. Le premier

scénario, culturel, met en relief la profonde sécularisation qui rend difficile la compréhension de la parole évangélique comme un message vivant et vivifiant. Le deuxième ouvre les yeux sur le phénomène migratoire, la mondialisation et les rencontres inter-culturelles. Un troisième voudrait relever le défi des moyens de communication sociale, d'internet. Le quatrième met en évidence les aspects économiques et les difficultés d'organiser une vie en commun plus juste au niveau mondial. La lumière de l'Évangile doit éclairer toutes les situations plus ou moins nouvelles. (*Lineamenta* du Synode sur la nouvelle évangélisation, n°6).

Avec *Lumen gentium*, les « frontières de l'Église » s'élargissent à la dimension du cœur de Dieu, jusqu'aux extrémités de la terre (cf. LG, 7). Le projet de nouvelle évangélisation de David Gréa est clair : « Nous voulons être une paroisse familiale unie par la louange de Dieu et la fraternité, pour vivre et témoigner de la Bonne Nouvelle ! Nous serons une Église tellement rayonnante de joie, que nul ne pourra l'ignorer ! » Pour lui, les cinq dynamiques de l'Évangile sont : vivre la vie de famille des chrétiens, la fraternité et la convivialité ; célébrer l'amour inconditionnel du Seigneur, louange, prière, adoration dans la joie ; grandir dans la foi, se former et se laisser transformer ; se mettre au service de la mission de l'Église ; annoncer à tous la Bonne Nouvelle.

Se former en dialoguant

Voici quelques-unes des nombreuses questions posées dans les ateliers : Une Église missionnaire, qui a toujours donné, est-elle capable de recevoir, à son tour, de ceux à qui elle a tant donné ? Peut-elle recevoir des missionnaires venus d'ailleurs ? Comment se laisser interpeller par l'année de la foi, le Synode sur la nouvelle évangélisation, l'engagement de l'Afrique (*Africae munus*) ou pour l'Afrique ? Comment écouter les *Fidei donum* quand, à leur retour, ils parlent des échanges entre Églises, de la « mission ici » en synergie avec la « mission ailleurs » ? Si internet est considéré comme un nouveau continent, comment l'évangéliser ? Comment twitter (ou tweeter) et annoncer l'Évangile en 140 signes, comme Mgr Giraud (cf. *Mission de l'Église* n°177, octobre 2012, p. 53-56) ?

Comment toucher nos contemporains à partir de ce qui leur semble essentiel dans la vie : amour, solidarité, souffrance, mort, espérance... ? Comment bâtir sur internet des lieux de fraternité, de méditation ou de partage de la Parole de Dieu (cf. Benoît XVI, *Message pour la journée mondiale des communications sociales*, 2012) ?

La mission commence par la rencontre et le partage qui peuvent pousser les interlocuteurs à aller plus loin dans les échanges. En ouvrant un chemin d'évangélisation, le dialogue peut favoriser la proposition et l'accueil du Christ, à condition que le messager ait lui-même rencontré le Christ et soit convaincu qu'il doit être missionnaire, ouvert aux autres, à leur écoute, et engagé dans l'œcuménisme. Au cœur des essais d'inculturation et d'actualisation de la Parole de Dieu, de nouvelles méthodes missionnaires peuvent permettre au baptisé de redécouvrir combien les textes du concile Vatican II sont dynamisants. Avec d'autres personnes, il peut ouvrir de nouveaux chemins de conversion pour nos contemporains, y compris pour tous les baptisés.

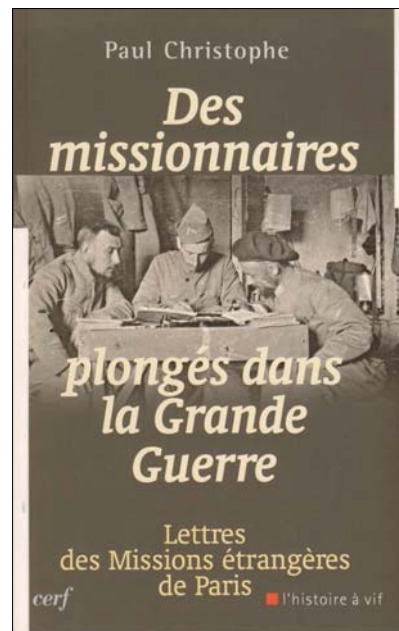
Pierre Diarra,

Recensions

Paul Christophe, *Des missionnaires plongés dans la Grande Guerre 1914-1918*. Lettres des Missions étrangères de Paris. Collection « L'histoire à vif ». Paris, le Cerf, 2012, 368 p., 27 €.

Avec le début de la Guerre en 1914, ce sont 103 séminaristes des Missions Étrangères de Paris (MEP) qui doivent interrompre leurs études. Et en Asie, plus de 200 missionnaires doivent quitter leur champ d'apostolat, pour répondre à l'appel de la mobilisation. Pour se faire une idée des réactions de ces hommes engagés dans un combat qui les dépassait, le Père Paul Christophe, professeur émérite de la Faculté théologique de Lille, spécialiste d'histoire religieuse, a recours aux lettres qu'ils ont échangées avec le Supérieur ou l'un des Directeurs du Séminaire de Paris. À travers ces documents de première main, le lecteur découvre la réalité de la vie de ces missionnaires affrontés aux horreurs de la guerre.

La première question qui se posa aux missionnaires en Asie fut celle de savoir s'il valait la peine de quitter leurs champs d'apostolat pour participer à une guerre dont on pensait qu'elle serait courte. D'où le désarroi d'un certain nombre déchirés entre l'attachement à leurs chrétiens et leur désir de servir la France. À ce sujet, les avis des vicaires apostoliques étaient partagés. Mgr E. Morel, archevêque de Pondichéry, envoie à ses missionnaires deux circulaires, en date des 8 et 22 août 1914, pour leur préciser leur devoir. Voici comment il s'exprime dans sa première circulaire : « Dieu, la Patrie, la Société des Missions Étrangères attendent que chacun fasse son devoir quelle que soit la situation dans laquelle il se trouve placé. S'il faut être soldat, soyez soldats : le missionnaire est le soldat de Dieu, toujours et partout. » Mgr Perros, vicaire apostolique du Siam, alors qu'il vient de débarquer à Marseille, écrit le 17 septembre 1914 au Supérieur à Paris : « Cela désorganise la Mission... mais nous ne pouvons faire autrement que de partir. » Mgr Alexandre Cardot, vicaire apostolique de la



Birmanie méridionale, estime de son côté que pour le moment, les missionnaires ne doivent pas bouger. Avec le départ des missionnaires mobilisés, les missions vont souffrir d'un manque cruel de personnel et de la chute brutale des dons nécessaires à la marche des Œuvres de la Mission. Nombreuses sont les lettres qui font allusion à cette double pénurie.

Tout au long de la guerre, à mesure que des missionnaires seront obligés de rentrer en France pour être mobilisés, c'est la même angoisse qui se fait jour dans les lettres adressées soit à Paris, soit aux *Missions Catholiques*. Les difficultés du temps de guerre font réaliser à Mgr J.-C. Combaz, évêque de Nagasaki au Japon, que l'avenir de la mission dépend de la formation d'un clergé indigène : « Les vieux missionnaires restants se sont multipliés pour subvenir aux besoins des fidèles que la guerre européenne a privés de leurs pasteurs... Sans le secours précieux du clergé indigène, la plupart des districts auraient dû être abandonnés. Le dévouement dont les prêtres japonais font preuve me confirme de plus en plus dans mon dessein d'augmenter le nombre des séminaristes quand les temps seront devenus meilleurs : notre pauvreté est le seul obstacle. » Mgr P. Rey, archevêque de Tokyo, dans une lettre adressée le 25 décembre 1915 aux Directeurs à Paris, écrit qu'il s'est décidé à fonder un embryon de Séminaire pour la formation d'un clergé indigène.

A travers les lettres des missionnaires, un constat s'impose : pour eux, le service de Dieu et le service de la patrie sont indissociables. C'est un langage qui ne nous est plus familier aujourd'hui mais ce patriotisme de 1914-1918 fut largement partagé par les prêtres et les catholiques de l'époque. Mais ce « consentement » ne signifie pas que les missionnaires mobilisés n'ont pas souffert en même temps de ce qu'on pourrait appeler « la nostalgie de la mission ». Beaucoup ont été tirillés durant tout le temps de leur mobilisation entre leur fidélité à la France qu'ils voulaient servir et l'attachement à leur mission. Les témoignages sont nombreux dans ce domaine. Pendant tout le temps de la guerre, le P. François Delmas, Supérieur du Séminaire, rédige, aussi régulièrement qu'il peut, une chronique où il donne des nouvelles du Séminaire et aussi – hélas ! – les noms de ceux qui tombent au champ d'honneur, des blessés ou des prisonniers. Conformément à la loi de 1889, les plus anciens prêtres mobilisés avaient fait leur service militaire dans leur jeunesse dans des unités sanitaires. C'est ce qui explique qu'un nombre important de missionnaires furent versés, pendant la Grande Guerre, dans des services de santé, comme infirmiers ou brancardiers.

Tel ne fut pas le cas du P. Joseph Cadars (1878-1950). Originaire du diocèse d'Albi ; prêtre en 1906, il part pour la Corée en 1908. Mobilisé de 1914 à 1919, il est d'abord affecté à Saïgon, lieutenant dans un bataillon de travailleurs tonkinois, puis envoyé au Tonkin. Il aurait voulu partir pour la France mais cela ne lui sera pas accordé. En fait, il sera envoyé en Chine du Nord, à Tien-tsin. Avant d'être démobilisé et de rejoindre la Corée, son pays de mission, il séjournera 6 mois en Sibérie, en 1919, avec

le bataillon français sibérien. Le P. Cadars mérite une mention spéciale pour le parcours très particulier qui fut le sien pendant la guerre, mais aussi pour une lettre qu'il envoya aux *Missions Catholiques*, une fois démobilisé, et qui fut publiée dans le numéro du 30 janvier 1920. Le P. Christophe reproduit le texte complet de cette lettre en annexe, dans les pages 342 à 344 de son livre. Il en avait déjà donné le résumé suivant : « Après 5 années de guerre, le P. Cadars pense avoir vécu "comme dans un cauchemar". Il juge que l'obligation imposée à des prêtres de se battre avec un fusil ou une mitrailleuse ou tout autre engin de ce genre, constitue "une anomalie et une régression de la conscience publique vers une époque de civilisation inférieure". Mobilisé comme infirmier ou brancardier, il aurait rempli son devoir "avec une pleine satisfaction intérieure". Lors de sa retraite de démobilisation à Taïku, il écrit : "Je me demande, maintenant que je suis de sens rassis, si ma conscience n'a pas subi une véritable déformation. Rien d'étonnant : un vent de folie a soufflé sur le monde et la tempête morale qu'il a soulevée a déséquilibré les volontés et jusqu'à la faculté de penser" » (p. 328).

Au total, comme beaucoup d'autres Congrégations et Diocèses, la Société MEP a payé un lourd tribut à la guerre : une cinquantaine de missionnaires et de séminaristes moururent au champ d'honneur. Par ailleurs, les « partants » furent peu nombreux pendant la guerre : 3 en 1915, 4 en 1916, 4 en 1917, aucun en 1918. La plupart d'entre eux étaient des réformés après des blessures graves, ou des Pères d'origine étrangère. La guerre sera cause d'une diminution importante des effectifs de la Société. Même si de 1917 à juin 1920, au fur et à mesure de leur démobilisation, 156 missionnaires vont regagner leur champ d'apostolat, les brèches produites par la pénurie de personnel et de ressources seront difficiles et longues à combler.

À quelques mois de la commémoration du centenaire du début de la guerre 1914-1918, il était utile de rappeler les répercussions de ces tragiques événements sur les missions catholiques les plus reculées du monde. Nous sommes reconnaissants au P. Paul Christophe d'avoir mis ses compétences d'historien à l'étude minutieuse d'une période qui, avec ses lumières et ses ombres, est un chaînon jusqu'ici peu connu de la longue histoire des Missions Étrangères de Paris.

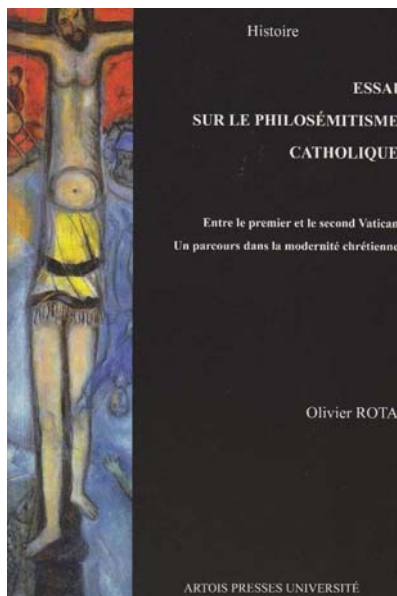
Jean-Baptiste Itçaina

Olivier Rota, *Essai sur le philosémitisme catholique*. Entre le premier et le second Vatican. Un parcours dans la modernité chrétienne. Collection « Histoire ». Arras, Artois Presses Université, 2012, 306 p., 22 €.

Dès l'origine, l'Église se vit dans une relation endogène à Israël, mais dans un double mouvement de prolongement et de démarcation,

d'identité et d'altérité. Saint Paul a été le premier auteur chrétien à en signifier les enjeux majeurs pour le salut universel mais aussi à exprimer sa douleur face au refus que ses frères juifs opposaient au Christ. Or sa position a pu être comprise selon deux axes contradictoires : le rejet total des juifs ou leur intégration dans le projet du salut universel, axes qui ont donné lieu dans l'Église à des attitudes contrastées, allant du mépris à la récupération des juifs. Mais depuis le concile Vatican II, la *Lettre aux Romains* de Paul fonde officiellement une attitude de dialogue avec le judaïsme, élaborée dans le paragraphe 4 du décret *Nostra aetate*. Ce dialogue abandonne définitivement toute attitude antijudaïque et antisémite, courante au XIX^e siècle, et ne met pas pour autant en avant la conversion des juifs au christianisme, ainsi que le prênaient les philosémites.

Olivier Rota examine avec précision et sans concessions les relations



entre juifs et chrétiens du concile Vatican I (1869) au concile Vatican II (1962-1965) et éclaire d'une lumière nouvelle l'histoire de la mission de l'Église envers le judaïsme au cours de cette période. Il montre que des courants, même minoritaires et aux intentions ambiguës, ont professé une amitié envers les juifs ; que l'évolution des relations entre juifs et chrétiens suit une ligne synchronique à celle de la rénovation de l'Église, d'un concile à l'autre. Le travail de l'historien fait se croiser les textes officiels de l'Église, des positions prises par des acteurs influents, des événements, l'imaginaire chrétien et l'ambigüité des mots, pour

mettre au jour ces tournants.

Au XIX^e siècle, pour répondre à ce qu'on appelle à l'époque « la Question juive », les catholiques avancent deux positions apparemment contradictoires mais qui découlent en fait de l'antijudaïsme traditionnel de l'Église : l'antisémitisme, position sociopolitique, et le philosémitisme, position spiritualiste. Ainsi, « la croissance de l'idée antisémite dans un angle mort de la charité chrétienne devait pérenniser une idée reçue parmi les foules catholiques » (p. 64). L'antisémitisme protège les chrétiens du péril juif ! Pour les catholiques antijudaïques et antisémites, les juifs ne peuvent pas accueillir le salut, il est inutile de leur prêcher l'Évangile. Mais le philosémitisme, tout en tenant un discours négatif sur les juifs, cherche à les intégrer dans l'Église au nom de la charité évangélique, de l'accomplissement de l'Ancien Testament par le Nouveau, au nom aussi de la fin des temps, position tout aussi traditionnelle dans l'histoire de l'Église. Les juifs ne sont pas exclus a priori du salut ; il faut donc chercher à les convertir.

La « mise en place d'un apostolat spécifique » se fait à travers l'œuvre des pères Théodore et Marie Ratisbonne, juifs convertis, fondateurs de la Congrégation de Notre Dame de Sion dans la décennie 1840, et surtout celle des pères Joseph et Augustin Lémann au XIX^e siècle, également convertis. Le contexte est celui de la fin des ghettos, de l'émancipation collective des juifs, de la place qu'ils ont su prendre dans la vie publique ; cette évolution a été vue par un nombre important de chrétiens comme menaçante et les a incités à durcir leur position antisémite. Se réclamant des traits antijudaïques bien représentés dans la tradition chrétienne, ils dénoncent un prétendu complot judéo-maçonnique contre l'Église et alimentent un courant de méfiance et d'hostilité déclarées. Ce courant est en consonance avec les fortes réactions antimodernistes de l'Église au XIX^e siècle, et qu'épousent les premiers philosémites au sortir de la Révolution française.

Ce philosémitisme antilibéral ne s'attaque pas aux accusations multiséculaires lancées contre les juifs (peuple déicide, immoral, rejeté). Pourtant, les premiers philosémites du XIX^e siècle sont guidés par des juifs convertis au christianisme, qui certes rejettent leur judaïsme d'origine mais gardent un amour réel pour leurs frères juifs, à l'instar de Paul. Ils entreprennent de rétablir un lien entre judaïsme et le christianisme. Leur propre conversion se veut un témoignage en faveur de la possible conversion des juifs. Ils combattent un antisémitisme sociopolitique grandissant en Europe.

Une deuxième vague philosémite, au début du XX^e siècle, cherche à mieux comprendre les juifs, afin de les convertir plus facilement. L'Association de prières pour Israël est fondée en 1903, en lien étroit avec les sœurs de Sion, mais l'apostolat ne s'organise pas. La condamnation de l'Action française et la promulgation de l'encyclique *Rerum Ecclesiae* en 1926 par Pie XI créent un contexte favorable au philosémitisme. Mais l'association des *Amici Israël* fut supprimée en 1928 par Rome, et le flou demeure sur la cause de cette suppression.

Le cardinal Van Rossum, préfet de la Propagande, l'exégète Bonsirven, le philosophe Maritain, le père Démann, l'écrivain Léon Bloy, les pères Devaux et Daniélou s'inscrivent dans cette veine philosémite et anti-antisémite de l'entre-deux guerres. La lutte contre l'antisémitisme a été prédominante pour ces personnalités. L'auteur met particulièrement en valeur « le moment Maritain », sa réflexion sur « le mystère d'Israël », ses adversaires, notamment le catholique antilibéral Julio Meinvielle, théologien argentin aux thèses anti-maritainiennes et anti-juives bien connues.

Cette deuxième étape voit donc se distinguer philosémitisme et antisémitisme. Mais les courants antilibéraux sont toujours très influents au sein de la hiérarchie catholique. L'auteur analyse avec prudence la position controversée du Vatican face au nazisme.

Ce n'est cependant qu'avec la troisième génération de philosémites (1945-1962) que la détermination à convertir les juifs est abandonnée au profit du dialogue. Le juif n'est plus présenté comme l'ennemi irréductible de l'Église. La naissance de l'amitié judéo-chrétienne en 1947 a joué un rôle déterminant dans la venue au jour de cette troisième étape, des chrétiens et des juifs travaillant ensemble à établir des relations fondées sur le respect et l'estime réciproques. L'ensemble de ces forces de rénovation du discours catholique sur *le Juif* conduira à la déclaration conciliaire *Nostra aetate*, paragraphe 4.

Les historiens expliquent généralement le tournant décisif qui s'est produit au milieu du XX^e siècle dans les relations entre juifs et chrétiens par une prise de conscience, de la part des chrétiens, des conséquences abominables qu'a eues le nazisme pour les juifs. L'extermination de six millions de juifs a permis à bon nombre d'occidentaux de tourner résolument le dos à l'antijudaïsme qui avait pu nourrir un antisémitisme confortant les thèses nazies, et de saisir la contradiction entre l'antisémitisme et le message des évangiles. (La distinction des races est parfaitement contraire au deux Testaments et la charité évangélique est par principe universelle). Faire mémoire de la haine dramatique des chrétiens envers les juifs est donc absolument nécessaire, mais elle ne suffit plus pour nourrir le dialogue et le faire progresser, remarque l'auteur. Il convient de prendre aussi en compte l'évolution des discours des juifs sur les chrétiens et de ne pas occulter d'autres facteurs, plus transversaux, ayant joué un rôle important dans le chemin vers le dialogue. Car, soutient l'auteur, « seules les conditions modernes d'existence ont finalement été capables de briser la logique circulaire et autoréférente de la tradition antijuive de l'Église catholique » (p. 19).

L'Église, lors du concile Vatican II, retravaille ses sources, comprend l'importance de redonner le primat à la charité, se situe dans une attitude de confiance et de dialogue envers la modernité et le monde. C'est ce triple tournant qui, pour l'auteur, aura permis de nouvelles relations entre juifs et chrétiens, préparées par des générations de philosémitisme paulinien.

Olivier Rota, docteur en sciences des religions et auteur de nombreux articles, enseigne l'histoire juive et contemporaine à l'Université d'Artois et à l'Institut d'études des faits religieux. Il est membre du comité directeur de l'Amitié judéo-chrétienne de France. Il nous livre ici un essai très documenté, fort bien argumenté, et qui vient combler une lacune importante dans l'étude historique des relations entre juifs et chrétiens durant cette période déterminante au cours de laquelle l'Église s'ouvre à la modernité. Il nous aide à comprendre jusqu'où doit aller la réflexion sur la mission universelle de l'Église.

Marie-Hélène Robert

Ferdinand Guillén Preckler, *Dieu dans la littérature africaine*. En relisant les classiques africains. Collection « Documenta Missionaria », 37. Rome, Gregorian and Biblical Press, 2012, 110 p., 20 €.

Les classiques africains, produits au moment de la décolonisation, ont profondément marqué la littérature, autant qu'ils sont le reflet de cultures et de mentalités diversement bousculées par la présence de l'Occident. F. G. Preckler se livre à trois études de romans, *Les bouts de bois de Dieu* (1959) du Sénégalais Ousmane Sembène, qualifié de « roman social », le « roman métaphysique » de Cheikh Hamidou Kane, Sénégalais également, *L'aventure ambiguë* (1961), et *Le pauvre Christ de Bomba* (1956) du Camerounais Mongo Beti, « manifeste anti-missionnaire ». L'auteur n'a pas l'ambition d'offrir une lecture nouvelle et approfondie de ces œuvres. Mais il y relève quelques traits marquants qui touchent au cadre historique, à la culture, aux procédés littéraires et aux questions religieuses, dans le contexte musulman ou, pour la troisième œuvre étudiée, dans le milieu de la mission catholique.

Cinquante ans après la parution de ces œuvres, les temps ont changé. Mais elles peuvent toujours nourrir une réflexion sur la rencontre culturelle et religieuse, au-delà des chocs. L'auteur plaide ainsi pour un dialogue interreligieux fondé dans cet « humanisme véritable et ouvert à la transcendance, qui redonne confiance à l'homme africain et l'amène à contribuer de façon originale à la future "civilisation de l'universel" » (p. 37), en s'inspirant du vieux sage malien Fa Keïta, personnage emblématique dans *Les bouts de bois de Dieu*, ou de Samba Diallo, dans *L'aventure ambiguë*. Il souhaite également que les compromissions de la première évangélisation dans le contexte douloureux de la colonisation soient dépassées par une « nouvelle évangélisation » plus respectueuse des cultures africaines.

Les questions soulevées sont importantes, même si l'étude de l'aspect proprement littéraire des œuvres est rapide et leur sert parfois de prétexte. Mais il est surtout regrettable qu'un livre consacré à la littérature classique africaine, à la langue si finement ciselée, n'ait pas été revu par un lecteur francophone et soit d'un bout à l'autre truffé de fautes de langue, y compris dans les longues citations des œuvres.

L'auteur, père piariste né à Barcelone, a été formateur et professeur en Espagne, au Mexique, au Sénégal et au Cameroun ; il enseigne actuellement aux Philippines.

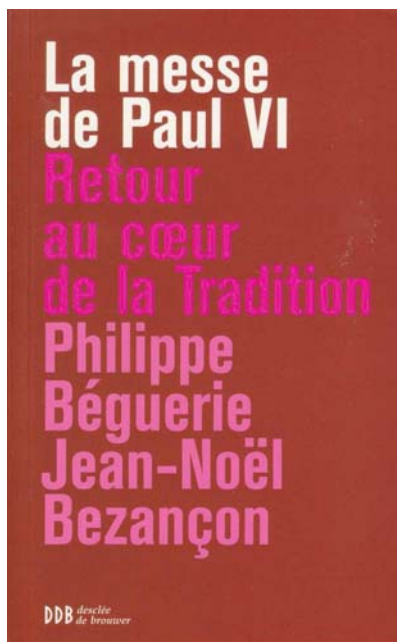


Marie-Hélène Robert

Philippe Béguerie et Jean-Noël Bezançon, *La messe de Paul VI. Retour au cœur de la Tradition*. Paris, Desclée de Brouwer, 2012, 172 p., 14,90 €.

Comme le sous-titre l'indique, ce petit livre veut apporter un éclairage sur la réforme liturgique de Vatican II en montrant son enracinement dans la tradition des premiers temps de l'Église.

Les auteurs donnent d'abord un bref aperçu historique de l'évolution de l'eucharistie depuis les premières assemblées chrétiennes



au cours d'un repas. La mise en place progressive d'un clergé sur le modèle des lévites juifs a conduit à une marginalisation des fidèles. Le concile de Trente a eu le mérite d'unifier le rite eucharistique (messe de St Pie V) face aux innovations de la Réforme protestante, mais il a mis l'accent sur « l'action du prêtre » au détriment de la participation des fidèles. C'est pourquoi le concile Vatican II insistera sur l'accès pour tous à la Parole de Dieu et la participation active de tous les fidèles à l'eucharistie.

Les auteurs montrent ensuite comment la réforme liturgique de Vatican II s'enracine dans le mouvement liturgique commencé au début du XX^e siècle et dans le retour aux sources bibliques et patristiques.

C'est ce qui a permis de préciser les rôles réciproques du prêtre et des fidèles. Le prêtre « préside » l'eucharistie au nom du Christ dont il manifeste la présence dans l'assemblée. De par leur baptême, les fidèles participent au sacerdoce du Christ. C'est donc toute l'assemblée « animée par l'esprit, faisant corps avec le Christ, unique grand prêtre, qui chante la louange du Père » (p. 136). Le prêtre n'est pas le « célébrant » ; il est celui qui préside l'assemblée afin que tous les fidèles puissent « célébrer ».

Ce livre sera utile à tous ceux qui veulent découvrir les origines de « la messe de toujours », et il trouve bien sa place dans l'effort actuel de relecture du concile Vatican II.

Yvon Crusson

Achévé d'imprimer par Corlet, S.A. – 14110 Condé-sur-Noireau
N° d'imprimeur : – dépôt légal : 2011 – imprimé en France
Commission Paritaire des Papiers de Presse. Certificat n° 1015 G 83668

SPIRITUS est une revue d'expériences et de recherches missionnaires. Elle se construit à partir des événements de la vie des communautés humaines et chrétiennes des divers continents. Elle rassemble, partage, et approfondit les questions suscitées par l'annonce du Royaume de Dieu aujourd'hui.



Revue trimestrielle fondée en 1959 par les Pères Spiritains
et gérée en commun par
12 Instituts Missionnaires

- Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs)
- Société des Missions Africaines
- Missions étrangères de Paris
- Scheutistes
- Spiritains
- Société du Verbe Divin
- Missionnaires de N.D. d'Afrique (Sœurs Blanches)
- Franciscaines Missionnaires de Marie
- Notre Dame des Apôtres
- St Joseph de Cluny
- Spiritaines
- Oblats de Marie Immaculée

Spiritus est un instrument de libre recherche au service de la Mission. Les positions prises par les différents auteurs n'engagent qu'eux-mêmes.

Directeur de la publication : Eric Manhaeghe

Directeur Adjoint : Jean-Michel Jolibois

Administrateur : Jean du Pouget

Secrétaire : Gérard Tronche

Comité de rédaction : Jean-Yves Chevalier, pb ; Yvon Crusson, sma ; Monique Duguey, fmm ; René Tabard, cssp ; Marthe Laisne, cssp ; Jean-François Meuriot, mep ; Marie Murat, sjc ; Marie-Hélène Robert, nda ; Christian Tauchner, svd ; Marie-Renée Wyseur, smnda.

Conseil de rédaction : Ivone Gebara ; Dennis Gira ; Evelyn Monteiro ; Paulin Poucouta ; Helmut Renard et les membres du Comité de rédaction.

Coordination du dossier : Marie-Hélène Robert et Eric Manhaeghe

Périodicité : mars, juin, septembre, décembre.

Cum permissu superiorum/Reproduction interdite sans autorisation.

Prochain dossier :
**De la Bible de Jésus
à la TOB**

N° 211 - juin 2013

TARIF DES ABONNEMENTS

Tout abonnement qui ne sera pas renouvelé fin juillet de l'année en cours sera automatiquement suspendu. Tout moyen de liaison et toute correspondance d'un abonné ou d'un intermédiaire payeur doivent indiquer impérativement le **numéro d'abonné** (de 1000 à 4500 pour les abonnés, de 5000 à 5999 pour les intermédiaires). Cf. «référence» sur les factures.

Tarifs :

Zone 1 : Europe - USA - Canada - Japon
Corée - Hong Kong - Singapour - Taiwan
Thaïlande - Australie - RSA... **40 € - US\$ 54 - Ca N\$ 54**

Zone 2 : Tous les autres pays **30 € - US\$ 40 - Ca N\$ 40**
L'affranchissement par avion est compris
Périodicité : mars, juin, septembre, décembre

C.C.P. : Revue Spiritus 16.507.10 F Paris

Évitez les chèques bancaires étrangers et faites usage d'un virement international :

IBAN : FR 18 2004 1000 0116 5071 0F02 053.

BIC : PSSTFRPPPAR

Au nom de : Association de la revue Spiritus.

VENTE AU NUMÉRO : 12 € LE CAHIER

Rédaction et administration de la revue
12 rue du P. Mazurie – 94550 Chevilly Larue

Tél. : 01 46 86 70 30

courriel de la rédaction : spiritus.redaction@wanadoo.fr
courriel du service abonnements : spiritus2@wanadoo.fr

N° de commission paritaire : 1015 G 83668